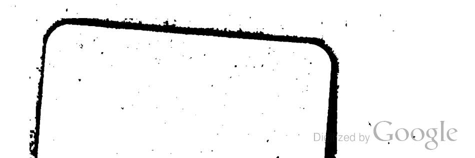




HISTOIRE

GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE

DE LA GRÈCE,

CONTENANT *l'origine, le progrès & la décadence des Loix, des Sciences, des Arts, des Lettres, de la Philosophie, &c.*

PRÉCÉDÉE d'une Description géographique, de Dissertations sur la Chronologie, les Mesures, la Mythologie, &c.; & terminée par le parallèle des Grecs anciens avec les Grecs modernes.

Par M. COUSIN DESPRÉAUX, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, de celle de Villefranche & des Arcades de Rome.

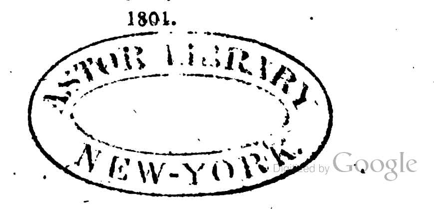
TOME SEIZIÈME.

Publiée par M. BURGOT, Prêtre François, Ami & Associé de l'Auteur.

À LONDRES:

De l'imprimerie de COX, FILS, et BAYLIS, Great Queen Street.

1801.





HISTOIRE GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE DE LA GRÈCE.

LIVRE SOIXANTE-SEPTIÈME.

ÉTAT de la Grèce sous les Romains : Constantin transfère le siége de l'Empire à Constantinople, & donne naissance à l'Empire Grec. Les Turcs s'emparent de cette ville en 1453 : oppression de la Grèce sous leur gouvernement.

ROME étendoit sa domination presque sur toute la terre : les plus grands Etats, les royaumes les plus florissants, n'étoient plus que des provinces Ro-

maines ; la Grèce elle-même faisoit partie de ce vaste empire. A cette époque, l'histoire de ce peuple célèbre devient l'histoire de toutes les nations : la Grèce n'en eut plus de particulière. La gloire qu'elle conserve encore dans les lettres & dans les arts, n'est plus sa gloire : Rome est le foyer qui vivifie cette terre jadis fertile en prodiges ; & Rome, en se dégradant elle-même, entraînera avec elle dans la barbarie, le reste du monde.

Cependant, au milieu des révolutions qui vont changer la face d'une partie du globe, confondre les nations, anéantir même le nom Romain, la Grèce échappe aux désastres, aux dévastations, aux fureurs : son nom survit aux siècles ; même au sein de la plus déplorable servitude, ses habitants sont toujours Grecs ; leur langue, malgré les altérations qu'elle a subies, est toujours la langue grecque ; leur génie & leurs mœurs sont, en quelque sorte, le génie & les mœurs des anciens Grecs ; les restes des monuments fameux qui décorèrent ce pays, subsistent encore : ce peuple, un jour, peut renaître de ses cendres, & remplir de nouveau la terre, du bruit de son nom.

La Grèce avoit obéi aux Romains, 89. av. J. C.
jusqu'au temps où la rapidité des conquêtes de Mithridates (*a*), réveilla dans le cœur des Athéniens, des idées de liberté, dont ils n'étoient plus dignes. Devenu la terreur & l'admiration de l'Asie, le roi de Pont avoit juré aux Romains une haine implacable. Son dessein étoit de passer dans la Grèce, & d'en attirer les peuples à son parti, en les flattant de la liberté. Enflammés d'une ardeur nouvelle, les Athéniens, pour se ménager l'amitié d'un si puissant monarque, prirent la résolution de lui envoyer une ambassade : ils en chargèrent un homme de la plus abjecte condition, qui, sous le manteau de philosophe & une barbe négligée, cachoit l'ame la plus ambitieuse. Né d'une esclave Egyptienne, qu'avoit acheté Athénion disciple du Péripatéticien Erymnée, il porta d'abord le nom de son maître, qui lui légua tous ses biens. Le jeune Athénion acquit le droit de cité à Athènes : les étrangers qui obtenoient cette faveur, avoient coutume

(*a*) Voyez la *Vie du philosophe Athénion*, par M. de Burigny, tome XXVII, DES MÉM.

de changer de nom ; ce fut apparemment dans cette circonſtance qu'il prit celui d'Ariſtion. Jaloux d'acquérir une grande réputation dans la littérature, il cultiva l'éloquence, & donna des leçons qui lui attirèrent beaucoup de diſciples. Il ſortit d'Athènes pour enſeigner dans pluſieurs villes de la Grèce, & il y revint comblé de richeſſes.

Ariſtion ſe rendit à la Cour de Pont. Mithridates, dans la vue de gagner par ſon moyen, l'affection du peuple d'Athènes, lui fit beaucoup d'accueil. Séduit par ces careſſes, Ariſtion écrivit à ſes concitoyens, des lettres dans leſquelles il exaltoit la puiſſance de Mithridates, vantoit ſa magnificence & ſes bienfaits: il les preſſoit de profiter des circonſtances, pour ſe ſouſtraire à la tyrannie Romaine.

Eblouis par ces apparences flatteuſes, les Athéniens prirent la réſolution de ſecouer le joug de Rome, dont ils crurent que la puiſſance alloit être détruite. Mithridates envoya ſes flottes en Grèce. L'île & le temple de Délos furent pillés par Métrophanes, un de ſes généraux : Ariſtion, avec ces tréſors & une eſcorte de deux mille hommes, qu'il avoit reçue d'Archélaüs, autre

App. p. 189.

officier du roi, revint à Athènes.

Les habitants avertis de son approche, envoyèrent à sa rencontre, & lui firent présenter un siége dont les pieds étoient d'argent. On accouroit voir un homme, né dans la misère, reçu par faveur citoyen d'Athènes, entrant dans la ville comme en triomphe: on regardoit avec admiration celui qui passoit pour être le favori du plus grand roi du monde: on lui faisoit la cour; il n'étoit point d'Athénien qui ne s'imaginât, au moyen de sa recommandation, parvenir à une fortune brillante. Aristion fut logé, par ordre des magistrats, dans une des plus belles maisons de la ville, ornée de tapisseries, de peintures, de statues, de vases d'argent. Dans les repas publics on lui adressoit des prières, on lui faisoit des libations: on le voyoit paroître avec un manteau éclatant, ayant à son doigt un anneau où étoit gravée la figure de Mithridates. Sa suite étoit nombreuse: quand il marchoit, la foule lui permettoit à peine d'avancer; les uns cherchoient à toucher sa robe; d'autres bornoient leurs desirs à s'attirer un seul de ses regards. Mais les Athéniens, loin de courir à la liberté, se précipitoient sous un nou-

veau joug. Le but de l'ambitieux sophiste étoit de se faire donner la souveraine puissance dans Athènes : il monta à la tribune d'où les magistrats Romains haranguoient le peuple, & parla ainsi : « Athéniens, les circonstances présentes & l'avantage de » la patrie m'obligent de vous faire part » des choses dont j'ai seul la connoissance ; mais d'un autre côté, je suis » retenu par l'importance des événements qui peuvent survenir, & par » la crise singulière où sont les affaires ». Tous s'écrièrent qu'il pouvoit parler avec confiance. Alors il détailla les grandes choses, dont l'Asie venoit d'être témoin. « Mithridates » dit-il « est » maître de la Bithynie, de la haute » Cappadoce, & de tout le continent » de l'Asie, jusqu'à la Pamphylie & la » Cilicie. Les rois d'Arménie & de » Perse sont à ses ordres ; toutes les » nations voisines des Palus-Mœotides » & du Pont, dans l'espace de trente » mille stades, lui obéissent. Quintus-» Oppius, général des Romains en » Pamphylie, lui a été livré, & le suit » enchaîné. Aquilius, qui a été consul, » & à qui ses exploits en Sicile, ont » procuré l'honneur d'un triomphe, est

» entre ses mains. Il l'a fait lier avec un
» Bastarne de la hauteur de cinq cou-
» dées, & ils sont traînés par le même
» cheval. Les Romains, qui étoient en
» grand nombre en Asie, ont été égor-
» gés au pied des autels, où ils étoient
» allé chercher un asyle. Les Grecs qui
» avoient été faits citoyens Romains,
» n'ont eu d'autre ressource, pour sau-
» ver leur vie, que de quitter la toge,
» pour reprendre promptement l'habil-
» lement de leurs compatriotes. Il n'est
» point de ville qui ne rende à ce grand
» roi, des honneurs au-dessus de ceux
» que la flatterie a inventés pour les
» autres princes : on l'invoque comme
» une divinité; de toutes parts les ora-
» cles lui annoncent l'empire de l'uni-
» vers. Ses armées remplissent la Thrace
» & la Macédoine : toutes les provinces
» de l'Europe s'empressent de se décla-
» rer pour lui. Non-seulement les peu-
» ples de l'Italie lui ont envoyé des am-
» bassadeurs ; il en a reçu aussi des
» Carthaginois, qui offrent de se join-
» dre à lui, pour marcher à la des-
» truction de Rome. »

Après ce début, Aristion s'arrêta pour laisser aux Athéniens le temps de réfléchir. Ensuite fronçant le sourcil,

il continua en ces termes : « Quel con-
» seil pourrois-je vous donner, si ce
» n'est de vous tirer de cet état d'anar-
» chie, auquel le Sénat vous a con-
» damnés, jusqu'à ce qu'il vous donne
» une autre forme de gouvernement ?
» Ne souffrez pas plus long-temps que
» vos temples soient fermés, que vos
» gymnases, vos théatres, les tribunaux
» où se rendoit la justice, soient une
» solitude. »

Echauffé par une harangue longue & pathétique, le peuple s'imagine qu'il ne peut faire rien de mieux, que de choisir Aristion pour chef : d'une voix unanime, il est nommé général des armées d'Athènes. Dépositaire de l'autorité souveraine, pour prévenir le peuple en sa faveur, il s'associe quelques magistrats, hommes dépourvus de tout mérite, & qu'il n'avoit choisis que dans la persuasion qu'ils approuveroient toutes ses entreprises. Les plus riches & les plus gens de bien devinrent les victimes de sa violence : sous prétexte qu'ils étoient partisans secrets des Romains, il fit mourir les uns, & envoya les autres à Mithridates. Plusieurs de ceux qui craignoient ses fureurs, cherchèrent à s'échapper. Il mit des

gardes aux portes de la ville. Quelques-uns s'étant fait descendre, la nuit, du haut des murailles, il envoya à leur poursuite, des cavaliers qui tuèrent une partie de ces fugitifs, & ramenèrent l'autre en prison. Personne n'entroit dans Athènes ni n'en sortoit sans sa permission. Une loi ordonna à tous les particuliers, de rester chez eux après le soleil couché, sans qu'il leur fût permis d'en sortir après ce temps, même avec un flambeau. Des confiscations, des rapines de toute espèce, lui produisirent de si grandes sommes, qu'au rapport d'Athénée, il en remplit des puits entiers.

Ainsi, par le ministère d'Aristion, Mithridates devint maître d'Athènes. Archélaüs en fit comme sa place d'armes, d'où s'étendant de tous côtés, il attira au parti du roi, Lacédémone, l'Achaïe, la Béotie, & plusieurs autres peuples de la Grèce. Aristion voulant conserver le poste de Délos, y envoya un détachement commandé par Apellicon, cet homme à qui les lettres furent redevables de la conservation des ouvrages d'Aristote. Il possédoit une nombreuse bibliothèque, enrichie aux dépens des archives publiques, qu'il enlevoit furtivement. Pris sur le fait,

Plut. in Syll. Appian.

il auroit été puni de mort, s'il ne se fût évadé. Il eut assez de crédit pour obtenir son retour; & s'étant attaché à Aristion, il gagna bientôt sa confiance. Mais, plus homme de lettres que guerrier, il se fit battre par Orbius, général Romain: ce qu'il avoit de soldats fut tué ou pris, & il ne rentra dans Athènes qu'avec beaucoup de difficulté.

87. av. J. C. *Plut. in Syll.* Cependant Sylla, chargé par les Romains de la guerre contre Mithridates, s'étoit transporté en Grèce. Toutes les villes lui ouvrirent leurs portes. Athènes seule, réduite sous le joug du tyran, qui avoit résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, fut obligée de résister. Sylla se présenta devant ses murailles, assiégea le Pirée, employa toutes sortes de machines pour le battre, donna assaut sur assaut. Ses intérêts particuliers le rappellant à Rome, il n'épargnoit ni dangers, ni combats, ni dépenses. Vingt mille mulets étoient continuellement occupés au service des machines & des batteries. Le bois, dont il faisoit une grande consommation, étant venu à manquer, il n'épargna ni les allées de l'Académie, ni celles du Lycée: il porta même une

main sacrilége sur les trésors des temples, & fit venir, tant d'Epidaure que d'Olympie, les plus précieux dons qui y avoient été consacrés. « Vous ferez » beaucoup mieux » écrivoit-il aux Amphictyons assemblés à Delphes « de m'en- » voyer les trésors du Dieu : ils seront » plus en sûreté sous mes yeux ; ou, si » je suis obligé de m'en servir, j'en » rendrai la valeur après la guerre ». Le Phocéen Caphis, envoyé à Delphes pour s'emparer de ces richesses, n'osoit, par respect, y porter les mains ; & la nécessité à laquelle il se voyoit réduit, lui arracha des larmes en présence des Amphictyons. Un des assistants, pour le confirmer dans sa crainte, lui dit qu'il entendoit du fond du sanctuaire, la lyre d'Apollon. Caphis, qui le crut, ou qui voulut jetter une terreur religieuse dans l'esprit de Sylla, lui manda ce qui venoit d'arriver. « Je » m'étonne » lui répondit le général, » que vous n'ayiez pas compris que le » chant est un signe de joie, & non pas » une marque de colère & d'indigna- » tion. Prenez donc hardiment ces tré- » sors, bien assuré que le Dieu le voit » avec plaisir, & qu'il les donne lui- » même. »

86, av. J. C. L'audace d'Aristion ne faisoit qu'augmenter, malgré les dangers auxquels il se trouvoit exposé : il ne cessoit d'insulter Sylla de dessus les murailles d'Athènes. Cette malheureuse ville étoit dans la plus cruelle extrémité ; le boisseau d'orge s'y vendoit jusqu'à mille drachmes. Le peuple étoit contraint de manger l'herbe & les racines qui croissoient autour de la citadelle : on vit des habitants se nourrir de peaux d'animaux, & même de corps morts. Plusieurs tâchèrent de s'échapper. Sylla, pour les en empêcher, fit une ligne de circonvallation. Aristion, qui avoit eu la précaution d'amasser des vivres pour lui, passoit les jours dans les divertissements, & disoit avec la plus grande confiance, que tous les efforts des Romains ne méritoient que du mépris. La grande prêtresse lui ayant envoyé demander une certaine quantité d'orge, pour s'arracher des bras de la mort, il lui envoya du poivre. Cependant la misère fut portée à un tel excès, que les Sénateurs & les Prêtres vinrent se jetter à ses pieds, pour le supplier d'avoir pitié de la patrie, & de tâcher d'obtenir de Sylla, une capitulation favorable : il les fit écarter à coups de

Appian. Mithrid. p. 199.

Plut. in Syll.

traits. Enfin la famine croissant toujours, il députa au général Romain, quelques compagnons de ses débauches : mais au-lieu de faire des propositions conformes à la situation où se trouvoient les Athéniens, ils s'étendirent en éloges sur leurs ancêtres ; ils exaltoient Thésée, Eumolpe ; ils vantèrent les exploits des Athéniens contre les Perses. « Les Romains » leur dit Sylla « ne m'ont point envoyé pour » apprendre les antiquités d'Athènes, » mais pour punir des rebelles » : & il les congédia.

Pendant cette conférence, des espions s'étant introduits dans la ville, prêtèrent l'oreille à la conversation de quelques vieillards, qui blâmoient Aristion de ne pas faire garder le côté de l'Heptachalcon, le seul par où la ville pouvoit être facilement escaladée. Sylla, à qui l'on rapporta ce propos, alla, pendant la nuit, reconnoître les lieux ; & voyant qu'en effet la muraille étoit accessible par cet endroit, il fit abattre celle qui étoit entre la porte du Pirée & la porte sacrée. Sur le minuit, l'armée entra dans la ville, au bruit d'une infinité de trompettes, de clairons, & des cris menaçants des soldats, qui se

préparoient à mettre tout à feu & à sang. En un moment les rues furent jonchées de morts & de mourants. C'étoit une boucherie effroyable ; le sang remplissoit tout le Céramique au dedans du Dipyle ; il régorgeoit par les portes, & inonda tout le fauxbourg : une multitude de citoyens, inconsolables de la destruction de leur patrie, se donnèrent la mort. La cruauté de Sylla ne laissoit espérer aucune modération dans sa victoire : cependant, fléchi par les prières de deux bannis d'Athènes, & par les supplications de quelques Sénateurs qu'il avoit dans son camp, rassasié d'ailleurs de vengeance & de sang, il fit cesser le carnage. Il avoit défendu qu'on brûlât la ville, & s'étoit contenté de la livrer au pillage. On assure qu'on trouva dans plusieurs maisons, quelques restes de chair humaine, préparés pour servir de nourriture.

Appian. Mitrid. p. 199.

Tandis que le vainqueur faisoit le plus horrible massacre des Athéniens, Aristion s'étoit retiré dans la citadelle, dont Curion eut ordre de faire le siége. Le tyran s'y défendit long-temps : enfin la disette d'eau l'obligea de se rendre. On remarqua, comme un prodige,

Plut. in Syll.

que, lorsque Curion emmenoit Aristion prisonnier, le ciel se couvrit de nuages, & versa un déluge de pluie, dont toute la citadelle fut inondée. Peu de jours après, Sylla se rendit maître du Pirée; il détruisit ses fortifications, l'arsénal & tous les autres édifices servant à la marine. Il enleva du temple de Jupiter Olympien jusqu'aux colonnes, & les fit transporter à Rome avec la bibliothèque d'Apellicon. *Plin. l. 36. c. 5. Strab. l. 13. p. 609.*

Archélaüs étoit alors dans le port de Munychia: il en sortit pour se joindre à Taxile, lieutenant de Mithridates, & fut battu à Chéronée. Dorylaüs, autre général du prince Asiatique, éprouva le même sort devant Orchomène. Mithridates fut obligé de faire la paix. Sylla rendit tous les amis du roi de Pont, qui étoient prisonniers des Romains, & fit empoisonner Aristion, ennemi déclaré d'Archélaüs que Sylla avoit pris en singulière amitié. *Plut. ubi sup.*

Après deux ans de guerre en Asie, Sylla revint à Athènes, où il se fit initier aux grands mystères. On avoit laissé aux Athéniens leur liberté; mais jamais la ville ne se releva des ravages qu'il y avoit exercés. Elle n'eut plus de mémorable, que son nom & ses écoles. 84 av. J. C. *Theophylact. Maxim. Monach. Ovid. Fast. l. 1. Plut. & alii.*

Le malheur d'Athènes répandit une terreur générale dans toutes les villes de la Grèce. On vit alors ce qui n'étoit pas encore arrivé : aucun des jeux solemnels, à l'exception de la course des chevaux, ne fut célébré en Elide ; Sylla les transféra tous à Rome. Cette époque tombe à la 174[e] Olympiade. Les autres contrées de la Grèce n'offroient de toutes parts que de tristes débris. A l'exception de quelques temples & de son antique citadelle, Thèbes étoit ruinée & déserte : Sylla, pour la punir d'avoir embrassé le parti des Athéniens, l'avoit réduite à cet état de misère. Sparte, qui avoit encore ses rois dans la guerre civile de César & de Pompée, étoit destituée d'habitants, ainsi que le pays d'alentour. Mycènes n'existoit plus que de nom. Les trois temples les plus fameux & les plus riches de la Grèce, ceux d'Apollon à Delphes, d'Esculape à Epidaure, & de Jupiter à Elis, avoient été pillés par Sylla. Plutarque nous apprend que, de son temps, toute la Grèce n'auroit pu mettre sur pied trois mille hommes armés ; nombre que la seule ville de Mégare envoya contre les Perses à la bataille de Platées.

Appian. bel. civil. l. 1. p. 198.

Pauf. l. 9. c. 7.
Dio-Chryf. orat. 7. p. 123.
Appian bel. civ. l. 2. p. 232.
Strab. l. 8. p. 377.
Excerpt. Diod. p. 406.

La grande Grèce se trouvoit réduite

à des extrémités aussi fâcheuses. Le soulèvement général des peuples de cette partie de l'Italie contre les Pythagoriciens, fut la principale cause des dévastations qui s'ensuivirent. De tant de villes célèbres qui y florissoient au commencement de la monarchie Romaine; Tarente, Brindes & Rhegium y étoient seules en quelque considération. Crotone, qui avoit douze milles de circuit, & qui renfermoit un million d'habitants, se voyoit réduite, lors de la seconde guerre punique, à vingt mille.

Polyb. l. 2.

Strab. l. 6.

Liv. l. 23. n. 30.

Il en étoit de même de la Sicile. Du haut du promontoire de Lilybée jusqu'à celui de Pachynum, c'est-à-dire, d'un bout de cette île à l'autre, du côté de l'occident, on ne voyoit que les ruines de cités jadis florissantes. Les villes Grecques situées en Italie, commençoient même à ne plus faire usage de leur langue. Tite-Live rapporte que peu de temps avant la guerre contre Persée, le Sénat accorda la permission à la ville de Cumes, de se servir de la langue Romaine dans toutes les affaires publiques, & notamment dans la vente des marchandises : permission qui paroîtroit plutôt un ordre qu'une faveur.

Strab. l. 6.

L. 40. n. 42.

Spon. t. 2. p. 112, &c. Victorieuse de tous ses ennemis, Rome tourna ses armes contre elle-même. César & Pompée combattoient à qui donneroit un maître au monde. Athènes se déclara pour le dernier. Zonar. Pompée vint dans cette ville, où il trouva deux inscriptions en son honneur. La première étoit conçue en ces termes : « Autant tu te reconnoîtras » homme, autant seras-tu estimé Dieu ». « —Nous t'avons attendu » disoit la seconde « nous t'avons adoré, nous t'a» vons vu, & nous t'avons accom» pagné. »

Pompée ayant été défait à la journée de Pharsale, les Athéniens furent obligés de se jetter aux pieds de César : « Jusques à quand » leur dit ce conquérant « malheureux par votre faute, de» vrez-vous votre salut à la gloire de » vos ancêtres »? La clémence de César n'empêcha pas le peuple, lorsqu'il apprit sa mort, d'ériger à Brutus & à Cassius, ses assassins, des statues qu'ils placèrent auprès de celles d'Harmodius & d'Aristogiton, meurtriers de Pisistrate.

Winck. l. 6. c. 6. p. 163 & 164. Lorsque Rome & l'empire ne reconnurent plus qu'un maître, les arts s'établirent dans cette ville, & les

meilleurs artistes y vinrent d'autant plus volontiers, qu'ils avoient peu d'occasions d'exercer leurs talents dans la Grèce. Athènes & d'autres villes perdirent tous leurs priviléges, pour avoir embrassé le parti d'Antoine. Moins généreux que César, Auguste ôta aux Athéniens la ville d'Erétrie, l'île d'Egine; & nous ne voyons pas qu'ils aient été traités avec plus de douceur, pour avoir fait élever à ce prince, un temple dont le portail dorique existe encore. Vers la fin de son règne, ils voulurent se révolter; mais ils furent bientôt ramenés à l'obéissance. Germanicus, passant par Athènes, la traita d'amie & d'alliée du peuple Romain, & accorda aux principaux magistrats, le pouvoir de se faire précéder d'un licteur.

Dio.-Cass. l. 54. c. 7.

Leroi Monum. de la Grèce.

On conçoit ce que la Grèce put espérer de Caligula, qui faisoit ôter la tête aux statues des Dieux, pour y substituer la sienne, & qui même avoit le projet d'anéantir Homère. Il envoya en Grèce Memmius-Regulus, avec ordre de faire transporter à Rome, les plus belles statues de toutes les villes. Cet ordre concernoit aussi le Jupiter Olympien de Phidias; mais les

Winck. l. 6. c. 6, p. 177. 178.

Suet. in Calig. c. 22 & 34.

Joseph. Ant. l. 19. c. 1.

architectes représentèrent qu'on risqueroit trop de perdre ce monument, en voulant le déplacer.

Suet. in Ner. n. 23. 25.
Pauf. l. 7. c. 17.
Dio-Caff. in Ner.
Plin. l. 4. c. 6.
Plut. in Flamin.
Winck. p. 394.

Les louanges & les acclamations que les Grecs prodiguèrent à Néron, leur valurent l'affranchissement du tribut qu'ils payoient, & le privilége de se gouverner selon leurs loix. Mais, quoique ce prince affectât de les laisser jouir de leur ancienne liberté, ils n'en furent pas mieux traités, & ses fureurs s'étendirent jusques sur les ouvrages de l'art. Il fit renverser & jetter dans des lieux immondes, les statues des vainqueurs aux grands jeux. Il dépouilla la Grèce de ses plus beaux monuments. Un affranchi scélérat, Acratus, & un demi-savant, Secundus-Carinas, enlevèrent, par ses ordres, tout ce qui leur plaisoit. Du seul temple d'Apollon à Delphes, on tira cinq-cents statues de bronze. Ce temple ayant été pillé si souvent, & notamment dans la guerre sacrée, par les Phocéens, on peut juger des trésors immenses qu'il renfermoit; puisque du temps d'Adrien, au rapport de Pausanias, on y voyoit encore une grande quantité de statues.

Vespasien, parvenu à l'empire, fut obligé de punir les Grecs de leurs divi-

ſions domeſtiques. Ayant déſappris, comme le diſoit cet empereur lui-même, à uſer de la liberté, & devenus encore une fois tributaires, ils furent contraints de recevoir un Préteur pour les gouverner. Il paroît néanmoins, par une lettre de Pline à Maxime envoyé par Trajan dans la Grèce, que cette contrée conſervoit encore quelqu'ombre de liberté. « Souvenez-vous » lui diſoit-il « que vous allez dans l'Achaïe, L. 8. ep. 24.
» c'eſt-à-dire, dans la Grèce propre &
» véritable, où la tradition nous ap-
» prend que la politeſſe, les ſciences,
» & même les fruits néceſſaires à la
» vie, ont pris naiſſance; que vous êtes
» chargé de régler l'état des villes li-
» bres, & de fixer le ſort d'un peuple
» qui tient ſes droits & ſa liberté, de ſa
» nature, de ſa valeur, de ſon mérite,
» de ſon union, de ſa religion même.
» N'affoibliſſez ni les droits, ni les im-
» munités, ni les priviléges de perſonne.
» Rappellez-vous que vous êtes au mi-
» lieu d'une nation qui nous a commu-
» niqué la ſageſſe de ſes loix, lors même
» que nous n'avions encore aucune au-
» torité ſur elle; enfin, que vous
» allez à Athènes, à qui il ſeroit cruel
» & barbare d'enlever l'ombre qui lui

» reſte de ſon ancienne liberté. »

Winck. l. 6. c. 7. p. 214-216. On ne voit pas que la Grèce ait eu part aux grands ouvrages que Trajan fit exécuter. Ce pays exiſtoit encore, mais le génie des anciens habitants s'étoit retréci : lorſque les Grecs d'alors accordoient à quelqu'un l'honneur d'une ſtatue, ils en choiſiſſoient une parmi celles que leurs aïeux avoient érigées aux hommes illuſtres, & ſe contentoient d'en changer l'inſcription. De cette manière, un héros *Dio.-Chryſ.* Grec devenoit, malgré la diſparité de l'objet, un Préteur, ou quelqu'autre perſonnage.

Depuis la perte de ſa liberté, la Grèce n'a pas eu de temps plus heureux que l'époque d'Adrien. Dans le deſſein de lui rendre ſon ancien luſtre, il commença par la déclarer libre ; il fit décorer toutes les fameuſes villes de la Grèce & de l'Aſie-mineure, de bâtiments publics, de temples, d'aqueducs & de bains : mais ce fut envers Athènes qu'il montra une prédilection particulière. Il lui rendit l'île de Céphalénie : il acheva & conſacra le temple de Jupiter Olympien, qui étoit reſté imparfait depuis le temps de Piſiſtrate ; il y fit placer, outre plu-

Xiphil. in Adrian. p. 252. Caſſiod. Pauſ. l. 1. c. 3. 5. & 18.

ſieurs ſtatues d'or & d'ivoire, un Jupiter de proportion coloſſale, pareillement d'ivoire & d'or; il l'enrichit d'une bibliothèque publique qui porta ſon nom, d'un Céramique pour la courſe & pour les jeux; il releva pluſieurs maiſons de particuliers diſtingués, qui étoient demeurées enſevelies ſous leurs ruines. On put dire alors, comme on le liſoit dans une inſcription: « Ce n'eſt plus ici la ville de Théſée, mais la ville d'Adrien ». En effet, la partie qu'il avoit réparée, s'appelloit *Adrianopolis*.

Gruter. Spartian. in Adrian.

Cet empereur ne ſe borna pas à la conſtruction de nouveaux bâtiments, ou à la réparation des anciens: il rétablit le droit des Athéniens, d'après les loix de Dracon & de Solon, que le relâchement avoit fait oublier ou négliger. Il ſe fit initier aux myſtères de Cérès; &, par reconnoiſſance pour les Athéniens, qui préſidoient à la grande fête de cette Déeſſe, il donna dans le ſtade une chaſſe de mille bêtes fauves.

La paſſion d'Adrien pour l'art, fit des amateurs parmi les Grecs. Hérode-Atticus, célèbre par ſon éloquence, & encore plus par ſes richeſſes, éleva des bâtiments & érigea des ſtatues dans

Pauſ. l. 1. c. 19. différentes villes de la Grèce. C'eſt lui qui fit conſtruire près d'Athènes, au bord de l'Iliſſus, ce magnifique ſtade de marbre, dont la grandeur fut telle, qu'on y épuiſa preſque toute une carrière du mont Pentélique. Il décora encore Athènes & Corinthe, de ſuperbes théatres.

Xiphil. in M.-Aurel. Philoſtrat. in Theod. & Apollon. in Adrian. & in Philiſt. Marc-Aurèle ne ſignala pas moins ſon zèle pour l'ancienne gloire d'Athènes, en y rétabliſſant l'étude de la philoſophie, de l'éloquence & de la politique. Il aſſigna des fonds pour la ſubſiſtance des profeſſeurs. C'eſt donc à lui qu'on doit rapporter le renouvellement des études dans cette ville, où elles s'étoient beaucoup affoiblies depuis environ deux ſiècles. On y vit accourir des différentes parties de la terre, les hommes jaloux d'étendre leur eſprit par les connoiſſances. Les riches *Symmach. l. 10. ep. 18.* particuliers qui ne vouloient pas envoyer leurs enfants à Athènes, en faiſoient venir des maîtres habiles, qui ſuppléoient, autant qu'il étoit poſſible, l'émulation des écoles publiques, par l'excellence des études particulières.

Mais l'éclat que répandoit ſur Athènes la culture des lettres, ne compenſoit point dans le cœur de ſes habitants, les

les douceurs de leur ancienne indépendance. Rome, qui recevoit ses loix dans les matières de goût, lui en dictoit toujours dans celles du gouvernement. C'est des Romains qu'elle recevoit ses principaux magistrats. Adrien y avoit exercé l'Archontat, avant d'être élevé sur le trône des Césars; & Gallien étoit encore dans l'exercice de cette charge, quand les troupes le proclamèrent empereur. Tous les souverains de Rome ne furent pas des Marc-Aurèle. Septime-Sévère se vengea cruellement sur les Athéniens, de quelques injures qu'il prétendoit en avoir reçu, dans le temps qu'il y faisoit ses études : il retrancha une partie de leurs priviléges, & ne manqua aucune occasion de se déclarer leur ennemi.

Spartian. in Adrian. Trebell. in Gal.

Spartian. in Sept-Sev.

Des maux plus sensibles les attendoient sous Valérien. Une multitude effroyable de Barbares sortis des déserts de la Scythie, porta le fer & la flamme dans la Macédoine, la Thessalie & la Grèce. Athènes cependant lassa leurs efforts. Effrayé du péril qu'avoient couru ses habitants, l'empereur leur permit de relever les murailles de la ville, qui étoient restées ensevelies sous leurs ruines depuis Sylla. Mais moins

255 de J. C. *Excerpt. Zozim. l. 1. Zonar. Annal. l. 2. Cedren.*

heureuse dans une seconde irruption, postérieure de douze ans à la première, Athènes devint la proie des Barbares: ils y versèrent des torrents de sang; ils la saccagèrent, & peu s'en fallut que tous les livres qu'elle possédoit ne devinssent la proie des flammes. Cédrénus rapporte que les Goths en amassèrent une quantité immense, dans le dessein de les brûler; mais qu'ayant fait réflexion, qu'il valoit mieux laisser les Athéniens s'occuper de ces jouets, il les leur rendirent. Un généreux citoyen, Cléodème, échappé au carnage, assembla les habitants de l'Attique, tomba sur ces Barbares, en tailla en pièces la plus grande partie, & mit le reste en fuite.

En transportant le siége de l'empire à Byzance, Constantin remit, pour ainsi dire, le sceptre entre les mains de la Grèce; puisque désormais cette vaste portion de la domination Romaine, qui reconnut Byzance pour capitale, prit le nom d'empire Grec, & parla la langue des Grecs. Athènes, comme toutes les autres villes de l'empire, se ressentit de l'humanité du grand Constantin. Jaloux d'honorer une cité célèbre par tant d'heureux génies, il n'en

parloit qu'en des termes qui marquoient son respect & son affection, & il s'en déclara le protecteur d'une manière spéciale. Les maîtres de l'éloquence grecque, y rouvrirent leurs écoles avec le plus grand succès. Athènes devint encore le centre des études, & attira les amateurs des sciences, de toutes les parties de l'empire. Si l'extirpation de l'idolâtrie n'avoit pas causé une révolution dans les esprits, les lettres auroient pu reprendre vigueur. On voit par quatre illustres Pères de l'Église, St Grégoire de Nazianze, St Grégoire de Nysse, St Basyle & St Jean Chrysostôme, que, même après Constantin, la nation Grecque ne manquoit pas de talents éminents, & que les lettres florissoient jusques dans la Cappadoce.

Julian. orat. 1.

Winck l. 6. c. 8, p. 261-266. Chresal. Theat. Rhet. p. 32.

Pour embellir le nouveau siége de l'empire, on avoit fait venir des statues de différentes villes de la Grèce & de l'Asie-mineure: Athènes, Rome & le fameux temple d'Ephèse en fournirent une grande quantité. Long-temps encore après cette époque, on voyoit dans le temple de Sainte-Sophie, quatre-cents cinquante statues, la plupart d'anciens maîtres Grecs. Constant voulut visiter une ville que son père avoit

Eunap. in Proæres.

favorisée, & rendit aux Athéniens quelques îles qui leur avoient anciennement appartenu. Après le siècle de Constantin, l'histoire fait peu mention de l'art : il est à présumer que, comme on commença vers ce temps, à briser les statues des Dieux, les ouvrages de ce genre subirent le même sort en Grèce. Pour empêcher un pareil désordre à Rome,
Valef. not. ad Ammian. l. 16 c. 6. on établit, sous le titre de *Centurio nitentium rerum*, un inspecteur des statues, qui faisoit faire la patrouille la nuit, de peur qu'on ne les mutilât.

395 de J. C. Peu de temps après la mort de Théodose, la Grèce envahie par un essaim de Goths, préluda à ses infortunes. Rien ne flattoit tant l'ambition d'Alaric, leur roi, que la gloire de prendre Athènes. Il y mit le siége avec toute
L. 5. son armée ; mais, suivant Zozime, il fut tellement épouvanté de voir Pallas & Achilles se promener d'un air effrayant sur les remparts de la ville, qu'il cessa tout assaut & envoya un héraut aux habitants. Ils lui permirent d'entrer dans la place, avec quelques personnes de sa suite. Le même historien ajoute qu'il s'y comporta en vainqueur modéré, & qu'aussi-tôt après il se retira
Ep. 235. de l'Attique. Cependant Synésius nous

apprend qu'alors Athènes, dépouillée de toute sa magnificence, n'offroit plus rien de remarquable, que son nom & les débris de ses anciens édifices : il compare cette ville à un cadavre desséché, dont la peau conserve encore un reste hideux de figure humaine; & St Jérôme représente tous les peuples de la Grèce, comme atterrés sous la domination des Goths. Claudien en fait une peinture aussi triste. *Ep. ad Heliod. in Ruff. l. 2.*

Le sort de Rome ne fut pas moins funeste. Cette cité des nations fut prise & pillée plusieurs fois par les Barbares, destructeurs des monuments de l'art. Dès le temps de St Jérôme, le superbe temple de Jupiter Olympien fut détruit. Sous le règne de l'empereur Justinien (l'an 537), Vitigès, roi des Goths, étant venu assiéger Rome, fit donner un assaut au château Saint-Ange, nommé alors *Moles Adriani*. Les Romains s'y défendirent vigoureusement, & écartèrent les Barbares, en leur lançant des statues du haut des murailles. Le Faune endormi, figure célèbre de l'antiquité, & conservée au palais Barbérini, est, selon toutes les apparences, une de ces statues. Elle fut trouvée sans cuisses, sans jambes, *Contr. Jovian. l. 2.* *Procop. hist. Goth. l. 1. p. 202.*

& sans le bras gauche, lorsqu'on fit l'excavation du fossé du château, sous le pontificat d'Urbain VIII.

Les ravages d'Alaric n'avoient pas épargné le Péloponnèse, & Lacédémone n'étoit pas dans une situation moins fâcheuse qu'Athènes. Cette ville, à qui les Romains avoient rendu l'usage de ses loix, s'étoit contentée de la tranquillité que lui laissoient les vainqueurs; & plusieurs siècles après, elle étoit encore la première ville du Péloponnèse. Auguste, dans le voyage qu'il fit en Grèce, voulut manger aux tables communes de ses principaux magistrats; &, pour reconnoître l'accueil que les Spartiates avoient fait à sa fille Livie, & à Néron son époux, lorsqu'ils s'étoient retirés dans leur ville, il leur accorda de nouveaux priviléges, avec l'île de Cythère. Dans la nouvelle distribution qu'il fit de l'empire, Auguste mit l'Achaïe ou le Péloponnèse, au nombre des provinces consulaires. Claude lui rendit cet honneur, que Tibère avoit supprimé. Ce fut sous Domitien & sous Trajan qu'on abrogea l'usage des loix de Lycurgue, & que les Spartiates furent obligés de suivre celles des Romains. Enfin l'incursion

Pauf. l. 8. c. 51. Strab. l. 8. p. 376. Dio-Cass. l. 54. p. 525. Xiphilin. p. 199.

Suet. in Claud. n. 25. Dio-Cass. l. 8, &c.

d'Alaric mit tout le pays dans la plus horrible ſervitude. Inſenſiblement, il eſt vrai, les Goths furent chaſſés: mais les Grecs n'eurent guère moins à ſouffrir de l'inhumanité des officiers qui venoient de la cour de Conſtantinople, ſous le bas-empire. Guyon.

Depuis l'invaſion d'Alaric, juſqu'à la cinquième croiſade, environ l'eſpace de huit-cents ans, à peine le nom d'Athènes frappe-t-il l'oreille : ce n'eſt qu'au treizième ſiècle que cette ville reparoît ſur la ſcène du monde. Le changement dans l'Etat politique, n'étoit pas le ſeul qu'eût ſubi la Grèce, dans l'intervalle que nous venons de parcourir : l'ancienne religion de ſes peuples s'étoit anéantie; le Chriſtianiſme lui avoit ſuccédé, & dominoit partout. RELIGION.

Saint Paul avoit été l'apôtre de la Grèce. Accompagné de Timothée, de Luc & de Silas, il s'étoit avancé juſqu'à Philippes, colonie Romaine, & capitale de cette partie de la Macédoine qui eſt la plus voiſine de la Thrace. Une marchande de pourpre & toute ſa famille, furent les premières perſonnes qui embraſsèrent le Chriſtianiſme: mais obligés, par les ſuites *Act. Apoſtol. c. 16-20.*

d'une émotion populaire, de se retirer de la ville, Paul & ses compagnons se rendirent, par la voie d'Amphipolis & d'Apollonie, à Thessalonique, capitale de toute la Macédoine. Irrités des succès de l'Apôtre, les Juifs de cette ville excitèrent contre lui le peuple & les magistrats. Leur haine le poursuivit à Bérée, où ses succès ne furent pas moins heureux; &, comme il s'apperçut qu'elle dirigeoit principalement ses traits contre lui, il partit seul pour Athènes.

L'éloquence & la philosophie sembloient avoir fixé dans cette ville, le siége de leur empire: tous les jours l'Apôtre conversoit avec quelques-uns des philosophes, dans la place publique; à la synagogue, avec les Juifs & ceux des Gentils qu'il voyoit disposés à l'écouter. Les Stoïciens & les Epicuriens le traitèrent de vain discoureur, & le conduisirent devant l'Aréopage, pour y entendre une plus ample explication de la doctrine qu'il annonçoit.

L'Apôtre, debout devant le tribunal qu'on regardoit comme l'oracle de toute la Grèce, parla ainsi: « Athé-
» niens, je vois, depuis que je suis dans

» votre ville, qu'en toutes choses vous » êtes religieux jusqu'à l'excès : car » ayant considéré, en passant, les statues de vos Dieux, j'ai lu sur un autel, » cette inscription : *Au Dieu inconnu.* » Or, ce Dieu que vous adorez sans le » connoître, c'est celui que je vous » annonce aujourd'hui ». Ensuite, il leur parla du Dieu créateur du monde & de tout ce qu'il contient ; de cet Être suprême, éternel & purement spirituel, qu'on ne peut rendre sous aucune forme corporelle ; des crimes qui l'irritoient ; du jugement redoutable qui doit suivre cette vie ; de Jesus-Christ enfin, & de sa Résurrection.

A ce mot, ces hommes qui avoient écouté avec attention, laissèrent, la plupart, l'orateur en se moquant de sa doctrine : d'autres lui dirent que c'en étoit assez pour ce jour-là, & qu'ils l'entendroient une autre fois. Cependant la prédication de Paul ne fut pas vaine : quelques-uns des auditeurs se joignirent à lui ; entr'autres, Denys, l'un des juges de l'Aréopage, qui depuis fut évêque d'Athènes, & une femme appellée Damaris. A Corinthe, le docteur des nations convertit le juif Aquila, nouvellement arrivé de Rome,

d'où les ordres de l'empereur Claude venoient de bannir tous les Juifs. Etienne & sa maison furent les prémices de l'Achaïe, où l'on ne doute pas que Paul n'ait prêché pendant les dix-huit mois de séjour qu'il fit à Corinthe & aux environs.

Act. c. 18.

Après un voyage à Jérusalem, l'Apôtre se rendit à Ephèse. Cette ville, la plus fréquentée de l'Asie, étoit le siége des affaires civiles & du commerce, le tribunal du Proconsul : le temple de Diane y attiroit les curieux de tous les pays. Prêcher Jesus-Christ en cet endroit, c'étoit le faire connoître à tout le continent de l'Asie : Saint Paul y demeura environ trois ans. Quoiqu'une sédition excitée par l'orfèvre Démétrius, dont le commerce consistoit à fabriquer de petits temples d'argent, où la statue de Diane étoit placée, n'eût pas eu de suites fâcheuses pour l'Apôtre, il quitta Ephèse pour retourner en Macédoine. Après avoir visité les églises qu'il y avoit fondées, il passa en Grèce, y demeura trois mois, & vint dans l'Asie-mineure.

Ibid. c. 19. v. 1. 2.

Act. c. 19. v. 24. &c.

Ibid. c. 20. v. 2. 3. &c.

Ainsi se formoit dans la Grèce, la société Chrétienne. Cependant les cra-

ges grondoient de toutes parts. Prêt à se voir enseveli sous les ruines de ses autels, le sacerdoce païen appelloit à son aide, la superstition & le zèle fanatique des peuples. Des édits sanguinaires émanoient du trône : on oublioit tout sentiment d'humanité, lorsqu'il s'agissoit des Chrétiens ; ce nom seul étoit le plus grand des crimes. Denys, premier évêque de l'église d'Athènes, & Publius, son successeur, avoient donné leur vie pour la défense de la foi. Quadrat, qui remplaça Publius, rassembla les fidèles que les persécutions avoient dispersés : il en augmenta le nombre, & consomma ses travaux par le martyre.

Euseb. hist. eccles. & alii.

Pour s'opposer au progrès de la vérité, la philosophie s'armoit de tous les raffinements. Les fables prises à la lettre, alloient anéantir à jamais le paganisme : les philosophes crurent, par l'allégorie, sauver le culte des idoles ; les Chrétiens ne négligeoient rien pour leur enlever cette ressource. Attaquée de toute part, l'idolâtrie succomba ; & la conversion de Constantin, en plaçant la vraie religion sur le trône, rendit enfin toute la Grèce Chrétienne.

Gébelin. t. 1 3e part. p. 93.

Ibid. p. 49. &c.

Révol. de C. P. l. 10.

La bienveillance (a) dont les empereurs honorèrent Constantinople, depuis qu'elle fut devenue la capitale de l'Orient, influa sur la dignité des évêques de cette ville, & prépara insensiblement la séparation de l'église d'Orient de celle d'Occident. Dès l'an 381, le concile de Constantinople assura le premier rang à l'église de cette ville, après celle de Rome. Les Pontifes de ce grand siége étendirent bientôt leur autorité sur toutes les provinces voisines, ou plutôt sur tout l'empire d'Orient. Les empereurs Grecs s'intéressoient plus à la gloire de la nouvelle Rome qu'à celle de l'ancienne : ils ne favorisoient que trop l'ambition des évêques de leur capitale, qui souvent cherchoient à augmenter leur autorité, au préjudice même de celle du Pape.

Cependant l'unité n'avoit pas encore souffert d'atteintes : mais il existoit une aigreur qui contribua beaucoup au schisme d'Acace, qui, dans le cinquième & le sixième siècle, sépara l'église d'Occident d'avec celle de Constantinople,

(a) Consultez les Hist. modernes de Constantinople.

pendant près de quarante ans. La querelle du pape St Grégoire, avec Jean-le-Jeûneur, patriarche de Constantinople, qui se décoroit du titre de Patriarche Œcuménique, fomenta les inimitiés : mais le prélude du schisme funeste qui existe encore, fut la querelle de Bardas, oncle de l'empereur Michel III, avec Ignace, patriarche de Constantinople. La déposition de ce prélat & l'intrusion de Photius, causèrent les plus grands mouvements entre les deux églises. Ils furent appaisés : l'antipathie entre les Latins & les Grecs aboutit enfin, sous Michel Cérulaire, dans le onzième siècle, à une rupture ouverte.

Diverses tentatives pour la réunion, de la part des souverains Pontifes, furent inutiles. Les circonstances forcèrent aussi les empereurs Grecs de la desirer : leur puissance, autrefois si florissante, avoit perdu infiniment de son lustre ; une réunion avec l'église Romaine pouvoit leur fournir des défenseurs contre les sectateurs de Mahomet.

Ce célèbre imposteur étoit mort le 17 Juin de l'année 632. Abubècre, son beau-père, reconnu alors chef des

Révol. de C. P. l. 3. 4. & 8.

Musulmans, avoit pris le parti des Sarrasins, qui étoient en guerre contre l'empire. Bosra, dans la Palestine, fut la première ville de Syrie qui subit le joug des Mahométans. Sous Omar, successeur d'Abubècre, les Sarrasins firent d'étonnantes conquêtes. Ils assiégèrent & prirent Damas, capitale de la Syrie. Vers la fin de l'an 637, Jérusalem eut le même sort: Antioche succomba l'année suivante. Bientôt l'Egypte fut forcée de se soumettre: l'Arménie & la Natolie avoient été enlevées aux Romains: les Sarrasins achevèrent de se rendre maîtres de l'Afrique; Constantinople même fut comme assiégée par une armée de ces barbares: l'île de Crète reconnut leurs loix, & la Sicile devint une portion de la puissance Musulmane.

Au onzième siècle, les Turcs, peuple féroce & belliqueux, sorti des Huns & des Tartares, ayant franchi les montagnes & les fleuves qui leur servoient de barrières, se jettèrent sur les provinces les plus exposées à leurs incursions. Devenus sédentaires dans les lieux de leurs conquêtes, ils embrassèrent la religion de Mahomet, & se remplirent de ce fanatisme intolé-

rant & destructeur, que l'Islamisme inspiroit à tous ses prosélites. Les entreprises & les succès de cette nation conquérante, firent craindre l'entière destruction du Christianisme en Orient. Les Chrétiens d'Occident prirent les armes en faveur de leurs frères, & formèrent à leur tour des établissements en Asie. Les croisades donnèrent naissance à l'événement qui porta un coup mortel à la puissance des Grecs, en faisant passer, en 1204, Constantinople sous le joug des Latins.

Cette révolution ne fut pas moins funeste aux arts, qu'à la puissance des Grecs. Constantinople seule offroit encore quelques beaux ouvrages, sauvés de la destruction générale. Tout ce qui avoit échappé en Grèce à la cupidité des Romains & à la fureur des barbares, avoit été transporté dans cette ville : l'Italie même étoit dépouillée d'une infinité de monuments qui servoient à embellir la capitale de l'Empire. On y voyoit encore, dans le onzième siècle, la Pallas, ouvrage des anciens Statuaires Dipœnus & Scyllis : entr'autres chef-d'œuvres, elle possédoit le Jupiter Olympien, de Phidias; la Vénus de Gnide, de Praxitèles; la

Winck. t. 3. l. 6. c. 8. p. 269. 270.

Cedren. p. 322.

figure de l'*Occasion*, de Lysippe; & la Junon de Samos, du même artiste. Il est vraisemblable que tous ces ouvrages furent détruits à la prise de Constantinople, sous Baudouin. On fondoit alors les statues de bronze pour en frapper de la monnoie: la Junon de Samos eut un pareil sort.

Frag. hist. Mich. Choniat. in Fabric. biblioth. græc. t. 6. p. 406.

Possesseurs de l'empire Grec, les Latins donnèrent au marquis de Montferrat, le royaume de Thessalonique, & Candie; mais comme, sans vaisseaux, il lui étoit impossible de conserver cette île, il la céda aux Vénitiens, moyennant mille marcs d'argent, & des terres dans la partie occidentale de la Macédoine, sous l'hommage de l'Empereur.

Hist. du bas-Emp. l. 95.

Ce Seigneur se proposa de subjuguer la Thessalie & la Grèce; il se rendit maître de toutes les places aux environs de Serres, de Bérée, ainsi que de Larisse. Les peuples s'imaginant que ce Prince ne faisoit des conquêtes que pour Manuel l'Ange, son beau-fils, lui ouvrirent leurs portes; mais dès qu'il fut constant qu'il travailloit pour lui-même, il s'éleva bientôt des partis considérables contre les Occidentaux. Michel l'Ange, cousin-germain des empereurs Isaac & Alexis,

abandonna secrètement le Marquis, auquel il s'étoit attaché : il se retira à Durazzo, où il épousa la fille du gouverneur ; s'empara de la ville & des pays voisins. Léon Sgure, s'étoit rendu maître d'Argos, de Corinthe & de Thèbes. Il gardoit le passage des Thermopyles, afin d'empêcher le marquis de Montferrat de pénétrer en Grèce : ce Prince, malgré ses précautions, força ce fameux défilé, conquit la Béotie, l'Attique, Corinthe & Argos : l'île d'Eubée se soumit après ces conquêtes.

Ici le gouvernement de la Grèce se présente sous une nouvelle face. Othon de la Roche, Seigneur Bourguignon, qui s'étoit distingué dans cette guerre, eut le département d'Athènes, dont il fut fait *Duc*. C'est sous ce titre que furent désormais connus les Seigneurs d'Athènes : ils y ajoutèrent celui de Grands-Sires de Thèbes. Le Péloponnèse reçut aussi de nouveaux maîtres. Il avoit déjà changé son ancien nom : les parties inférieures avoient celui de *Morée*, & les supérieures se nommoient *Romanie*. Le marquis de Montferrat étoit occupé au siége de Napoli de Romanie, lorsqu'il vit arriver Geof-

Hist. des Emp. & des Rép. t. 10. p. 430. &c.

froy de Villehardouin dans ſon camp : ce François avoit fait pluſieurs conquêtes dans la Morée ou Laconie, avec un Seigneur Grec, qui s'étoit joint à lui. Ce Seigneur étant mort peu après, ſon fils avoit engagé les places conquiſes à ſe révolter. Le Marquis preſſa Geoffroy de demeurer à ſon ſervice; mais l'envie de ſe venger parloit trop à ſon cœur. Il s'aſſocia Guillaume de Champlite, ſon ami, & ils partirent accompagnés de cent chevaliers, avec un corps de troupes aſſez conſidérable. Modon fut repris : Corone, Calamatha, Patras tombèrent en leur puiſſance; en un mot, ils ſe rendirent maîtres de toute la Morée & de l'Achaïe, dont Guillaume de Champlite prit le titre de *Prince*. Tout le Péloponnèſe, à l'exception d'Argos & de la Laconie propre, qui demeura quelque temps ſous la domination d'un Seigneur Grec, lui fut ſoumis.

Le prince de Theſſalonique s'étoit déſiſté de ſon entrepriſe ſur Napoli, ainſi que ſur la citadelle de Corinthe, qu'il avoit donné ordre à d'Avènes d'aſſiéger.
1210 de J. C. Peu de temps après, la première de ces villes & Argos tombèrent en la puiſſance de Théodore, Prince Grec,

qui s'y soutint pendant deux ans ; mais investi dans Corinthe, par Guillaume de Villehardouin, oncle de Geoffroy, & Sénéchal de la Romanie de Thrace, il fut obligé d'en sortir, & de se contenter d'Argos, qu'on lui laissa par capitulation, à la charge d'en faire hommage à Guillaume de Champlite.

La mort ayant enlevé ce Prince, la même année, Guillaume de Villehardouin succéda à tous ses titres de prince d'Achaïe & de Morée. Cependant Théodore ne fut pas long-temps sans entreprendre de rentrer dans ses premiers droits, & peut-être de les étendre. Geoffroy de Villehardouin, & Othon de la Roche duc d'Athènes, ayant appris qu'il tramoit une conspiration contre les François, vinrent l'assiéger dans Argos, lui enlevèrent cette place, & le dépouillèrent de toutes les prétentions qu'il avoit dans le Péloponnèse. 1212 de J. C.

Constantinople fut reprise par les Grecs, l'an 1261, après avoir été possédée cinquante-sept ans, trois mois & onze jours par les François. Michel Paléologue, pour repeupler cette capitale, y attira les habitants des bourgs voisins de la mer, & employa un grand Révol. de C. P. l. 8 & 9.

nombre d'ouvriers pour la mettre en état de défense. Tout l'empire étoit dans la joie; un seul Seigneur paroissoit triste; on lui en demanda la raison: « Je prévois » répondit-il « que les » Empereurs vont négliger le soin des » provinces de l'Asie, pour ne s'oc- » cuper que de Constantinople, où ils » feront leur résidence, & que les » barbares, après s'être emparés de l'A- » sie, où ils ne trouveront pas de ré- » sistance, n'auront pas de peine à se » rendre maîtres des provinces de » l'Europe. »

Ce Seigneur lisoit dans l'avenir. Les Turcs firent de grands progrès en Asie. Le Sultan Otman s'empara de tout le pays près de Nicée. Orcan, son fils, l'an 1326 ou 1327, obligea la ville de Pruse de capituler, & en fit la capitale de l'Empire Turc. Bientôt il honora de ce titre Nicée, dont il fit la conquête en 1333. Orcan alors obligea toutes les villes voisines de lui payer tribut.

Tant que Jean Cantacuzène fut sur le trône impérial, il n'eut qu'à se louer de la fidélité des Turcs à observer les traités: mais dès qu'il eut abdiqué, Orcan ne ménagea plus l'empire, &

ne songea qu'à faire des conquêtes en Europe. Les Turcs étoient occupés à trouver le moyen de passer le détroit : ils n'avoient point de vaisseaux, & l'Empereur avoit publié un édit portant peine de mort contre quiconque iroit avec un simple bateau sur la côte d'Asie : la même peine étoit décernée contre tout Turc, qui passeroit en Europe. Cependant le Sultan ordonna à Soliman son fils, de faire une tentative pour entrer en Thrace. Ce Prince, accompagné de quatre-vingt personnes choisies, s'avança jusqu'au territoire d'Aidiné, d'où il considéra les bords de la mer. Il fit attacher deux radeaux sur des vessies de bœuf liées ensemble, profita d'une belle nuit pour se confier sur l'un de ces radeaux, & passa à l'autre bord, ainsi que ses compagnons. Un paysan que l'on rencontra, & dont on se saisit, découvrit un souterrain par où l'on entra dans la ville voisine. Il n'y avoit point de garnison, & tout y étoit endormi. Soliman, au lieu de traiter les habitants avec rigueur, les engagea par douceur & par promesses, de mener quelques bâtiments sur la rive de l'Asie. Trois mille Turcs furent transportés en Europe : Soliman

surprit le château d'Ayasolonia : il marcha ensuite à Callipoli. Le gouverneur ne craignit pas de venir au-devant de lui : les Turcs le repoussèrent dans la place, qu'ils prirent l'an 1359. La conquête de Callipoli les rendit maîtres de la province de Charipolis.

L'an 1361, sous le règne d'Amurat, Andrinople tomba au pouvoir des Turcs. Ce prince fit un gouvernement des places conquises en Europe, sous le titre de Béglerbeg de Romélie. Andrinople devint la capitale de son empire, qui se vit bientôt accru de la Macédoine, de l'Albanie & de toute la Thessalie, à l'exception de Thessalonique.

Menacé d'une ruine totale par le Sultan Bajazet, Manuel Paléologue écrivit au Pape, aux rois de France & de Hongrie, pour leur demander des secours. Une puissante armée envoyée contre les Turcs par les Princes d'Occident, fut battue le 28 Septembre 1390. Le Sultan attaqua Constantinople, & pendant dix années, il envoya une armée devant cette ville : mais son Visir lui ayant représenté que s'il la prenoit, il falloit s'attendre à voir toute la Chrétienté se réunir

contre lui, il profita de la consternation des Grecs, pour faire avec eux une trève, dont une des conditions fut que les Turcs auroient une mosquée dans Constantinople.

La Grèce n'avoit pas moins éprouvé la valeur de Bajazet; elle étoit en proie aux dévastations de ses soldats. Après la mort de Guillaume, l'un des successeurs d'Othon, le duché d'Athènes avoit passé dans la maison de Brienne. Les Catalans qui s'étoient établis aux environs de Constantinople, à l'occasion des Croisades, l'en dépouillèrent: la maison d'Arragon en eut ensuite la jouissance; & postérieurement les Acciaivoli, originaires de Florence, y réunirent les villes d'Argos & de Corinthe. Mais à peine leur jouissance mérita-t-elle ce nom, depuis que Bajazet eut porté ses armes dans la Grèce. Dès-lors le Duché d'Athènes & de Thèbes fut en proie à la violence des Turcs, des Empereurs Grecs, des Catalans, des Vénitiens qui se l'arrachoient successivement.

Hist. des Emp & des Rép. t. 12, p. 459, &c.

Le Péloponnèse éprouva les mêmes agitations. Les Grecs & les Latins qui habitoient cette partie de l'empire, exposés aux incursions des Turcs,

Ibid. t. 10, p. 451, &c. 133 de J.C.

avoient imploré le secours de Jean Cantacuzène. Ce prince saisit l'occasion de rentrer dans cette province, que les Latins occupoient depuis environ cent-cinquante ans. Manuel, son fils, le premier des Grecs en porta le titre de despote. Il eut pour successeur immé-
1380 de J. C. diat Théodore, fils de l'empereur Jean Paléologue, qui ne pouvant garder ni défendre Argos & Lacédémone contre les attaques continuelles de Bajazet, vendit la première aux Vénitiens, & la seconde aux chevaliers de Rhodes. Les habitants de Lacédémone n'ayant pas voulu se soumettre aux chevaliers, Théodore fut obligé de la reprendre. Bajazet
1397 de J. C. s'en saisit, abattit ses murailles, enleva tous les habitants & la laissa déserte. Les Vénitiens, après la mort de ce redoutable Sultan, ne la rebâtirent que pour les Turcs, qui la prirent une seconde fois, sous Amurat II.

Révol. de C. P. l. 10. La haine invétérée des Grecs contre les Latins, conduisoit les premiers à leur perte : la réunion souvent tentée, n'avoit jamais pu être consommée. Jean Paléologue se rendit au concile de Ferrare, transporté depuis à Florence, où l'on crut ce pieux dessein entièrement accompli : mais le peu de fermeté de

ce

ce prince, & la vanité des évêques Grecs le firent échouer. L'aversion de la plupart des Grecs contre les Latins, étoit venue à un tel excès, qu'un seigneur à qui l'on représentoit que le salut de l'empire ne pouvoit venir que de l'Occident, ne craignit pas de dire qu'il aimeroit mieux voir le turban de Mahomet dans Constantinople, que la tiare du pape. Gennadius, le plus célèbre des Grecs, soutenoit que Dieu n'avoit permis la destruction de l'empire, que pour punir les empereurs d'avoir trahi la foi de leurs pères, en voulant se réunir avec les Latins.

Ce fut le 23 Mai de l'an 1453, que Mahomet II mit fin à l'empire d'Orient, par la prise de sa capitale. Les Grecs, qui n'avoient pu voir officier dans leur principale église, un prélat Romain, la virent alors envahie par les Turcs, qui depuis en ont fait une mosquée. Les empereurs avoient desiré la réunion, plus par politique que par religion: il n'en fut plus question après la prise de Constantinople.

Cette conquête entraîna celle du reste de la Grèce, & bientôt la ville à qui les hommes étoient redevables des loix & des arts, Athènes, se vit cap-

Hist. des Emp. & des Rép. t. 12, p. 470.

1455 de J. C.

destive sous l'ignorant Musulman. François Acciaivoli en étoit duc, quand le vainqueur de Constantinople s'en rendit maître. Quelques soldats de la garnison, lui ayant dit que les Athéniens avoient resolu de se remettre, aussi-tôt après son départ, sous la domination de François, il envoya prisonniers à Constantinople, dix des principaux habitants, & fit assassiner Acciaivoli. Cependant la considération que témoigna Mahomet pour la ville d'Athènes, fit oublier les fureurs qu'il avoit exercées presque par-tout; & les Athéniens conservent encore le souvenir de l'humanité qu'il eut pour eux.

1460 de J. C.

Lacéd. anc. & nouv. p. 372, &c.

Lacédémone tomba aussi au pouvoir des Turcs, qui l'enlevèrent aux Vénitiens, entre les mains desquels elle étoit retombée; mais ils ne la ravagèrent point: les Italiens furent les auteurs de sa désolation. Trois ans après que Mahomet s'en fut emparé, Sigismond-Malatesta, prince de Rimini, l'assiégea & la prit. Il ne put emporter le château: contraint de lever le siége, il mit le feu dans la ville, & en ruina la plus grande partie.

Les lettres n'étoient pas totalement

anéanties à Constantinople, à l'époque fatale de son asservissement. « Les » Grecs » dit Philelphe (*a*) qui vivoit dans cette capitale, au quinzième siècle, lorsque l'Empire Grec subsistoit encore « les Grecs, dont le langage n'est » pas corrompu, & qui nous servent » de modèles, parlent aujourd'hui dans » leur conversation ordinaire, un Grec » aussi pur que celui d'Aristophanes, » du tragique Euripides, des orateurs, » des historiens, des philosophes, de » Platon même & d'Aristote ». Parlant ensuite de la corruption que la langue éprouva à Constantinople, par le concours des marchands & des étrangers, il nous apprend que les personnes attachées à la Cour, conservoieut l'ancienne noblesse, l'antique élégance de la langue : ce qui étoit particulièrement remarquable dans les femmes de qualité, qui n'avoient aucun commerce avec les étrangers.

Ep. in Hod. de Græc. illustr. l. 1. p. 158.

Ænéas-Sylvius, depuis pape sous le nom de Pie II, fut le disciple de Philelphe. Dans une lettre qu'il adressa à un cardinal, sur la prise de Constantinople

(*a*) Voyez l'*Histoire Littéraire du moyen âge*, p. 74, &c.

par Mahomet II, aussi-tôt après ce mémorable événement, il observe que cette ville, quoiqu'elle eût déjà été prise, n'avoit pas encore éprouvé de changement aussi funeste. « Jusqu'à ce » moment » dit-il « on conservoit à » Constantinople, le souvenir de l'an» cienne sagesse ; &, comme elle étoit » le siége & le centre des lettres, » aucun Latin n'étoit reputé suffi» samment instruit, s'il n'y avoit » pas étudié quelque temps. La même » réputation qu'avoit Athènes pour les » sciences, du temps de l'ancienne Rome, » Constantinople paroissoit la posséder » dans le nôtre. Ce fut dans cette ville » qu'on nous rendit Platon, qu'on nous » fit connoître de nos jours les ouvra» ges d'Aristote, de Démosthènes, de » Xénophon, de Thucydides, de Basile, » de Denys, d'Origènes. Nous espé» rions qu'on nous y donneroit encore » les œuvres d'un grand nombre d'an» ciens auteurs ; mais maintenant que les » Turcs l'ont conquise... ! »

Quelques lignes après, il exprime la crainte qu'il avoit que ces Barbares ne laissassent subsister d'autres livres que les leurs. « Homère, Pindare, Ménandre » & tous les poëtes les plus illustres

» vont donc ſubir une nouvelle mort!
» Les philoſophes Grecs vont périr
» entièrement! Il reſtera peut-être en-
» core quelques lumières parmi les La-
» tins: mais je crains qu'elles ne ſubſiſtent
» pas long-temps ; à moins que Dieu,
» du haut du Ciel, ne jette ſur nous un
» regard plus favorable, & qu'il n'ac-
» corde un meilleur ſort à l'Empire
» Romain, ou au Siége Apoſtolique. »

Les craintes d'Æneas-Sylvius, ſur le ſort des lettres dans l'Occident, étoient mal-fondées. Le grand nombre de ſavants Grecs, qui, lors de la deſtruction de la ville impériale, paſsèrent dans les parties occidentales de l'Europe ; la faveur que les Papes, les Médicis accordèrent aux lettres à cette époque ; la découverte de l'imprimerie, qui, en multipliant les copies des livres, en rendit l'achat facile & peu coûteux : toutes ces cauſes aidèrent aux progrès des connoiſſances & du goût, dans cette partie de la terre, où ils fixèrent leur empire.





LIVRE SOIXANTE-HUITIÈME.

DESCRIPTION des principales contrées de la Grèce, sous l'empire des Turcs. Athènes moderne. Maniotes, ou descendants des anciens Spartiates ; rapprochement des mœurs de ces peuples.

L'ASIE-MINEURE, les îles de l'Archipel, toute la Grèce, cet antique théâtre de la liberté, gémissoient sous le despotisme Musulman : la religion de la Mecque dominoit dans ces contrées où le Christianisme avoit règné avec éclat ; le peu de savants qu'elles possédoient encore, lorsque Mahomet en fit la conquête, fuyoient leur patrie infortunée, & cherchoient un asyle, les uns en Italie, les autres en France : la Grèce, pour nous servir des expressions de Zygomatas, étoit sortie d'elle-même, emportant au-delà des Alpes, les sciences & les grands hommes qu'elle avoit produits. Presque tous les monuments des

Ep. ad Cruf. an. 1551.

arts avoient péri avec le genie qui les avoit enfantés ; & quand, dans la suite, les savants entreprirent les voyages dont nous allons parler, ils n'eurent qu'à déplorer la vicissitude des choses humaines, & à pleurer sur le tombeau des lettres.

Long-temps les François avoient parcouru la Grèce en conquérants. Des hommes de la même nation, méditant de plus nobles conquêtes, visitèrent les mêmes régions, pour arracher à l'oubli le reste des monuments anciens.

Dès l'an 1555, Bélon avoit donné des observations curieuses de plusieurs singularités & choses mémorables trouvées en Grèce, & autres pays étrangers, avec figures. Fermanel & trois autres voyageurs, ses compagnons, visitèrent le Levant en 1630. La Guilletière parcourut cette contrée en 1669. Spon, accompagné de George Whéler, gentilhomme Anglois, voyagea dans les années 1675 & 1676, en Dalmatie, en Grèce, dans le Levant, & publia la rélation d'un voyage, intéressant pour les amateurs de l'antiquité. En 1700, Tournefort examina les îles de l'Archipel, Constantinople : il pénétra dans l'Arménie & dans la Géorgie. Les mémoires de l'Académie des Belles-lettres nous

offrent la rélation abrégée d'un voyage littéraire que l'abbé Sévin & l'abbé Fourmont firent au Levant, par les ordres du roi, dans les années 1729 & 1730. M. Guys, de l'Académie de Marseille, donna en 1771, sur les Grecs anciens & modernes, des lettres qu'il a augmentées dans deux éditions postérieures. Le superbe ouvrage de M. Leroi nous conserve les antiquités de ce pays célèbre. Enfin, pour qu'il ne manquât aux hommes de lettres, aucun des secours propres à leur faire connoître un pays qu'ils doivent regarder comme leur terre natale, M. le comte de Choiseul-Gouffier, transporte dans nos contrées, par le moyen de la gravure, les positions agréables, les sites heureux de la Grèce.

Parcourons avec ces voyageurs instruits, les principales contrées de ce pays fameux : pénétrons-y par les lieux que la présence d'Apollon rendit autrefois si célèbre. Delphes & le mont Parnasse ont encore de quoi soutenir leur ancienne réputation : on n'y entend plus, il est vrai, les oracles de la Pythie ; mais les tragoudis ou chansonnettes du Grec vulgaire, qui retentissent dans les bourgades du Parnasse & dans les grottes de l'Hélicon, rappellent avec agrément

Lacéd. anc. nouv. Préf.

les poësies légères de l'antiquité.

Lépanthe, anciennement Naupacte, est dans une situation assez singulière, à l'entour d'une petite montagne, au-dessus de laquelle est le donjon de la forteresse. Il semble, quand on arrive par mer, qu'elle soit collée à la montagne plus haute, qui est au nord; mais elle en est séparée par des vallons qui rendoient la place assez forte avant l'usage du canon: aussi donna-t-elle souvent de la peine aux Romains, en servant d'asyle aux Etoliens brouillons. Son port n'a pas cinquante pieds d'ouverture, & cinq-cents de tour: il n'y entre que des barques médiocres. Spon, t. 2. p. 32-91.

Hors de la ville, du côté du levant, & près de la mer, de grandes sources coulant au pied d'une douzaine de platanes, forment un endroit très-agréable par sa fraîcheur & par ses points de vue. Des jardins remplis de citronniers, de cèdres & d'orangers, ajoutent aux charmes de ce lieu. Le vin de Lépanthe est un des meilleurs de la Grèce.

Parmi les six ou sept mosquées que les Turcs ont dans cette ville, il en est une, près du port, qui peut-être est élevée sur les ruines du temple de Neptune, que Pausanias dit avoir été voisin de la

mer. Les Grecs n'ont que deux églises; une dans chaque fauxbourg. La principale, Saint Dimitry, pourroit à peine contenir cent personnes : aussi sont-ils en très-petit nombre, & fort maltraités. Les Juifs ont trois synagogues.

Les bergers de ces cantons sont de pauvres Albanois qui logent sous des huttes de jonc : le pain de millet & le fromage de brebis, sont presque toute leur nourriture. Les Turcs, à qui appartiennent les troupeaux qu'ils gardent, ne leur laissent pour salaire, que le dixième du lait & des agneaux. Ces pauvres gens n'en paient pas moins, comme les autres, leur carasch (*a*); capitation qui porte avec elle le caractère de l'esclavage.

A l'abri de la montagne de Galata, se trouve une espèce de port près d'une source d'eau très-fraîche, qui est peut-être l'ancienne fontaine de Callirhoé. Avant d'arriver en ce lieu, à l'Est de la montagne, s'offrent les ruines d'une petite ville que ceux du pays appellent *Ebræo-castro*, parce qu'elle fut, disent-ils, habitée par des Juifs.

(*a*) Cinq écus par tête.

L'ancien golfe *Criſſæus*, aujourd'hui golfe de *Salona*, tire ſon nom moderne, de cette ville, que quelques géographes avoient pris pour l'ancienne Delphes; mais une inſcription latine qui ſe voit au monaſtère de l'égliſe appellée *Sotiros metamorphoſis*, à un mille de la ville, ſur le penchant de la montagne voiſine, ne permet pas de douter que Salone ne ſoit Amphiſſa, aux habitants de laquelle eſt adreſſée cette inſcription.

En quatre ou cinq heures de marche on arrive, en côtoyant le pied du Parnaſſe, à un village nommé *Caſtri*, qu'on reconnoît bientôt pour être les reſtes de la célèbre ville de Delphes.

C'eſt proprement en ce lieu qu'on peut juſtifier le nom de *Biceps*, ou de montagne à deux têtes, que les poëtes donnent au Parnaſſe. Il eſt vrai que cette montagne a un plus grand nombre de pointes; mais au-deſſus de Delphes, il en eſt deux conſidérables qui cachent la vue des autres, & de l'entre-deux deſquelles ſort la fontaine de Caſtalie.

Avant d'être dans l'ancienne enceinte de Delphes, on voit pluſieurs grottes taillées dans le roc, où l'on a ciſelé quelques monuments. On entre par un chemin fait ſur ce roc, près duquel

étoit une des portes. A trois-cents pas delà, s'offre le village de Castri. *Agios-Helias*, petite Eglise bâtie sur un terre-plein assez grand que soutiennent sur le penchant de la montagne, quelques pans de murailles qui restent encore de l'ancienne ville, paroît être dans l'emplacement du temple d'Apollon.

Castri n'a guère que cent feux, & les maisons y sont mal bâties. Les Turcs y ont une mosquée, & les Grecs cinq ou six Eglises. A trois ou quatre-cents pas du village, est un monastère qui paroit bâti sur les ruines du Gymnase. On trouve à main gauche, environ trois stades plus bas, la rivière *Plistus*, aujourd'hui *Sizalisca*, qui va se jetter dans le golfe de Crissa. Les cimes des deux croupes dont nous avons parlé, n'offrent que des rochers : près delà sont quelques huttes de bergers.

Poursuivant sur le Parnasse vers le nord, on avance cinq ou six milles dans des vallons & des bocages de pins fort agréables, & propres à la solitude que demande la poésie. Du reste, c'est un pays sec & stérile. On entre ensuite dans une plaine de sept ou huit milles de tour ; on ne

croiroit plus être sur une haute montagne. Une belle source pousse deux ou trois bouillons de la grosseur de la tête, & forme en sortant, un ruisseau de sept à huit pieds de large qui roule deux ou trois-cents pas à travers les cailloux, & va se jetter dans un étang au milieu de la plaine. Les Grecs appellent cette fontaine *Drosenigo*. Ses eaux, qui coulent toute l'année, sont en moindre quantité au printemps. L'étang, qui se déborde de temps-en-temps, se décharge par un autre ruisseau qui va s'engouffrer par une ouverture étroite sous le rocher. C'est, dit-on, la même eau qui ressort au-dessous de Castri, & qui forme la petite rivière *Sizalisca*.

Cette plaine s'étend jusqu'au pied du *Liacoura*: c'est le nom du plus haut sommet du Parnasse; ordinairement la neige le couvre toute l'année. Le Parnasse est sans contredit une des plus hautes montagnes du monde. Son contour est d'une grande journée de chemin; & il n'est habité que vers le bas. On le découvre aisément de la forteresse de Corinthe, qui en est éloignée de plus de quatre-vingt milles. Il a, au midi, le mont Cyrphis, que les Grecs appellent *Stiva*, à cause du village de ce nom qui

est au-dessus ; au levant, l'Hélicon, aujourd'hui *Zagara*, & le village de Daulia ; au nord, la plaine qui est autour du village de *Turcochori*, où étoit autrefois Elatée, & le fleuve Céphissus ; au couchant, la plaine de Salona.

Livadia, ou Lébadée, célèbre par l'oracle de Trophonius, est partagée par un ruisseau qui a sa source au pied d'un rocher, près duquel la ville est assise, & qui se rend dans le lac Livadia, l'ancien marais de Copaïs. Il tiroit ce nom de la ville de Copæ, qu'on croit à présent le village de Topoglia, entouré d'eau de tous côtés. Ce lac, que les Grecs appellent *Limni tis Livadias*, reçoit plusieurs petites rivières, le Cephissus & les autres qui arrosent cette belle plaine. Elle a environ quinze lieues de tour, & abonde en bleds & en pâturages : aussi étoit-ce autrefois un des quartiers les plus peuplés de la Béotie. Mais l'eau de cet étang s'enfle quelquefois si fort par les pluies & par les neiges fondues, qu'elle inonda un jour deux-cents villages de la plaine. Elle pourroit même se déborder toutes les années, si la nature, aidée peut-être par l'art, ne lui avoit procuré une sortie par cinq grand canaux, sous la montagne voisi-

ne de l'Euripe, entre Nègrepont & Talanda, par où l'eau du lac va se jetter dans la mer, de l'autre côté de la montagne. Les Grecs appellent ce lieu *Catabathra*. Ce que nous avons dit, dans notre second volume, du déluge d'Ogygès, nous dispense d'entrer dans de plus grands détails.

A quatre lieues & demie de Livadia, est un village d'environ quarante feux, appellé *Diminia*, parce que le bled n'y demeure que deux mois en terre; les débordements du lac empêchant de semer avant le mois d'Avril. Ce village est au pied d'un roc assez bas, sur le terre-plein duquel sont les ruines d'une petite ville d'environ deux milles de tour, qui pourroit être celle d'Onchestus.

Thèbes, dans la langue du pays, s'appelle *Thiva*, & non *Stiva*, ni *Stives*. C'est l'ignorance de la langue qui fait prendre le change aux étrangers. Lorsqu'ils entendent prononcer *S'tiva*, ils croient que c'est le nom de Thèbes, tandis que l'*S* n'est que l'abréviation de l'article *eis*: *Eis Tiva* signifie *à Thèbes*. De même, les Grecs disent *S'tin Co* pour *eis tin Co*. La même erreur a fait appeller Constantinople, par les Turcs, *Stinbol* ou *Stanbol*. Les Grecs l'ap-

pellent *Polis*, c'eſt-à-dire, *la ville* [illegible] *excellence* ; & quand ils parlent d'al[illegible] à Conſtantinople, ils ſe ſervent de cette expreſſion, *S'tin polin* ; c'eſt-à-dire, *à la ville*. En parlant de Lemnos, ils diſent *S'ti lemnos*, d'où les Turcs & nos mariniers ont forgé *Stalimini*. Les Turcs & les Grecs nomment encore Athènes, *Athina* ; & c'eſt une erreur, qui n'eſt pardonnable qu'à des matelots, de l'appeller *Saithines* ou *Satina*.

Spon, t. 2, p. 103. 104.

Ibid. p. 93-99.

Thèbes, aujourd'hui réduite à ce qui n'en étoit autrefois que la fortereſſe, dont les murailles & quelques tours quarrées qui y reſtent, ſont fort antiques, eſt ſituée ſur une éminence d'environ une lieue de tour. Le ruiſſeau qui coule le long des murs, doit être la rivière Iſmenus, que d'autres, avec plus de raiſon, n'appellent qu'une fontaine. Il y a deux moſquées dans Thèbes, & beaucoup d'égliſes Grecques. La cathédrale, *Panagia Chryſophoritza*, n'a rien de ſingulier que quelques inſcriptions inſérées dans le pavé & dans les murailles. La ville, au temps de Spon, pouvoit avoir trois ou quatre mille ames, en y comprenant les faux-bourgs, dont le plus beau eſt Saint Théodore : on y voit une très-belle fontaine

vient d'un réservoir sur le chemin d'Athènes; c'est peut-être celle de Dircé, qui s'alloit jetter dans l'Isménus.

En partant de Thèbes, pour se rendre à Athènes, on passe une plaine de sept ou huit milles. On traverse ensuite des lieux montagneux & incultes, pour arriver à un village appellé *Vlaghi*, peuplé d'Albanois, ou de Vlaques: c'est le nom qu'ils se donnent dans leur langage particulier. Une petite plaine cultivée, de trois ou quatre milles de large, s'étend jusqu'à une montagne, l'ancien Parnès, maintenant *Ozia*: c'est une des principales de l'Attique, qu'elle sépare de la Béotie.

Après une descente fort rude, on entre dans le plat pays, & l'on passe au village de *Caschia*, qui, quoiqu'à trois lieues d'Athènes, n'est pas à l'abri des insultes des corsaires Chrétiens. C'est une chose étonnante que ces pirates osent venir porter le ravage si avant dans les terres, & que les Grecs, aient si peu d'industrie pour se précautionner contre une poignée de gens.

De ce lieu jusqu'à Athènes, le chemin est beau, & on le fait avec d'autant plus de plaisir, qu'on approche d'une

ville où l'on desire ardemment d'arriver. L'idée de ce que fut autrefois cette Cité célèbre, se répand sur tous les objets environnants : on s'imagine être dans un pays plus civilisé que celui qu'on vient de parcourir ; les paysans même n'y ont point la grossièreté de leur état. En avançant, des plaines couvertes d'oliviers offrent quelques maisons de campagne. Le charme augmente à l'aspect de cette terre foulée par tant de grands hommes, & où, comme le dit un auteur moderne, les regrets sont au moins adoucis par les souvenirs. On sent son ame s'élever ; on n'est plus simplement un moderne, on devient Grec. « Ici » s'écrie la Guilletière arrivant à Athènes par un autre côté, « ici, je veux vous avouer ma foiblesse ; » nommez-la folie, si vous voulez. A l'aspect de cette mémorable ville, frappé » d'un sentiment de vénération pour les » miracles de l'antiquité, je tressaillis ; » une espèce de frémissement me courut par tout le corps. J'appréhendois » que nos voyageurs ne me vissent, & » ne se moquassent de moi ; mais je » n'étois pas seul dans cette agitation : » nous ouvrions tous les yeux sans rien » voir, à force de les trop ouvrir ; tant

M. de Lille.

Athèn. anc. & nouv. p. 128. 129.

» chacun de nous se remplit alors l'imagination des grands hommes que cette » ville a produits ; comme si à chaque » pas nous eussions rencontré Thésée, » Socrates, Alcibiades, ou quelqu'autre » de cette force. Je ne pus alors m'empêcher de m'écrier avec Cicéron : » *Adsunt Athenæ, &c.* La voilà, cette » Athènes, cette ville qui a poli les » mœurs, enseigné le culte des Dieux, » donné naissance aux loix, à l'agriculture, & qui en a fait part à toute la terre. »

L'air de l'Attique, & particulièrement celui d'Athènes est très-pur : ce qui fait, au rapport de Cicéron, qu'elle produisoit des esprits subtils & propres aux sciences ; &, quoique les Athéniens ne s'y appliquent que très-rarement depuis qu'ils sont tombés sous la domination Ottomane, on ne laisse pas de remarquer en eux une politesse d'esprit naturelle, & beaucoup d'adresse dans toutes les affaires qu'ils entreprennent. Les maladies sont très-rares à Athènes ; & la peste, qui fait souvent des ravages dans les villes voisines, semble respecter celle de Thésée. La commodité de ses ports, fait qu'elle se passe plus aisément de rivières ; car l'Illissus n'est qu'un torrent presque Spon, t. 2, p. 120-121.

toujours à sec; & l'Eridan, aussi-bien que le Céphissus, ne sont que des ruisseaux, plus connus par le bruit qu'ils font dans les livres, que par celui qu'ils font dans leur lit.

Spon, t. 2, p. 121. 122. Hist. des Emp & des Rép., t. 12, p. 508.

Placée dans le centre d'une campagne de cinq à six lieues de long, Athènes est comme le milieu d'un vaste amphithéatre formé par les monts Parnès, Anchesmus, Pentélique & Hymette. L'espace qu'elle renfermoit, est réduit à une très-petite ville, dont les murailles abattues ne laissent plus distinguer les douze ou treize portes par lesquelles on y entroit. Ses rues sont petites, étroites, mal-propres & sans pavé; presque toutes ses maisons basses, construites de matériaux bruts, aussi difformes pardehors, qu'elles sont pauvres au dedans; excepté celles de quelques officiers Turcs, magistrats de la ville, & d'un petit nombre de marchands, qui font tout le commerce.

Spon, t. 2. p. 131-159.

La citadelle, autrefois Acropolis, est bâtie sur une roche escarpée de tous les côtés, si ce n'est au couchant, par où l'on entre. Les soldats de la garnison ne sont que de simples mortes-paies, qui y ont leur logement & leur famille. Dès qu'il est nuit, on les entend faire

la ronde, en jettant de grands cris, pour montrer qu'ils ne dorment pas; car les corsaires Chrétiens, qui font d'horribles ravages dans les villages voisins, tiennent toujours les habitants en défiance; &, depuis que les alarmes sont devenues si fréquentes, on ferme les portes de la ville, qu'autrefois on laissoit ouvertes toute la nuit.

Le monument le plus considérable de la citadelle est la grande mosquée, autrefois le *Parthénon*, à cause de la *Vierge* Minerve, à qui il étoit dédié. A sa vue, on se sent saisi de respect: on ne se lasse point de le contempler. Cet édifice, d'un très-beau marbre, & environné de cinq marches, a deux fois plus de longueur que de largeur: il est entouré d'un portique soutenu de huit colonnes à la façade, d'autant au derrière, & de dix-sept à chaque côté, en comptant deux fois celles des angles; ce qui fait le nombre de quarante-six. Un parvis, couvert, comme le temple, tient presque le tiers de toute la fabrique. L'ordre est dorique, & les colonnes, qui sont cannelées, n'ont d'autres bases que les marches sur lesquelles elles posent. Elles ont quarante-deux pieds de haut, & dix-sept & demi de tour vers le pied.

L'eſpace qui eſt entr'elles, eſt de ſept pieds quatre pouces. Ainſi, la longueur du bâtiment, avec les portiques, eſt de deux-cents dix-huit pieds, & la largeur de quatre-vingt-dix-huit & demi. Mais la longueur du temple & du parvis ſeuls, ſans les corridors, eſt de cent-cinquante-huit pieds, & la largeur par-dehors de ſoixante-ſept : la nef, ſans le parvis, a pardedans quatre-vingt-dix pieds de longueur. Or, ſi l'on en ajoute ſix ou ſept, pour réduire cette dernière meſure au pied d'Athènes, qui étoit d'un pouce plus petit que le nôtre, avec trois ou quatre pieds, pour l'épaiſſeur de la muraille, il ſe trouvera que le temple étoit de cent pieds Athéniens; ce qui l'avoit fait nommer *Hecatompedon*.

Le haut de la façade, que les Grecs appellent l'*Aigle*, & nos architectes le fronton, eſt chargé d'un grouppe de belles figures de marbre, qui, d'en bas, paroiſſent grandes comme nature. Elles ſont de relief entier, & admirablement travaillées. Pauſanias dit qu'elles repréſentent la naiſſance de Minerve. Voici ce que l'on peut en diſcerner. Jupiter, qui eſt ſous l'angle ſupérieur du fronton, n'a plus le bras droit, dont il te-

noit apparemment la foudre. Ses jambes sont un peu écartées, parce que, sans doute, on y avoit placé son aigle. Quoique ces deux attributs lui manquent, on ne laisse pas de le reconnoître à sa barbe, & à la majesté que le sculpteur lui a donnée : il est nu. A sa droite, une statue, dont la tête & les bras sont mutilés, est habillée jusqu'à la moitié des jambes. On peut juger que c'est une Victoire qui précède le char de Minerve, dont elle conduit les deux chevaux. Ces animaux sont l'ouvrage d'une main aussi hardie que délicate, & qui, peut-être, ne l'eût cédé ni à Phidias, ni à Praxitèles. Il semble voir dans leur air, un certain feu, une certaine fierté que leur inspire Minerve, dont ils tirent le char. Elle y est assise, plutôt en Déesse des sciences que de la guerre, n'ayant ni casque ni bouclier. Il est difficile d'imaginer ce que représente une autre figure de femme, à qui la tête manque, & qui est assise derrière Minerve, avec un enfant sur ses genoux. Mais on reconnoît aisément les deux suivantes, qui sont les dernières de ce côté : c'est l'empereur Adrien, demi-nu, assis près de Sabine, sa femme : ils regardent avec

plaisir le triomphe de la Déesse. A la gauche de Jupiter sont cinq ou six figures, dont quelques-unes sans tête : probablement elles composent l'assemblée des Dieux, où Jupiter veut introduire Minerve, & la faire reconnoître pour sa fille.

Le fronton de derrière le temple représentoit, selon Pausanias, la dispute de Minerve & de Neptune pour nommer la ville d'Athènes ; mais toutes les figures en sont tombées, excepté une tête de cheval marin, monture ordinaire de ce Dieu. Ces figures des deux frontons n'étoient pas aussi anciennes que le corps du temple, bâti par Périclès. Il n'en faut d'autres preuves que la statue d'Adrien qu'on y voit, & que le marbre, qui en est plus blanc. En dedans du portique, sur la muraille même du temple, est une frise, chargée d'un bas-relief aussi ancien que le bâtiment. La base en est moins relevée que celle des siècles suivants ; mais elle ne laisse pas d'être fort belle : elle représente des processions, des sacrifices & d'autres cérémonies des anciens Athéniens. En dehors de la galerie, règnent aussi tout autour, sur la frise, des cartouches où se voient des figures en

en demi-bosse, qui domtent des chevaux, ou qui combattent avec des centaures; mais la plupart sont mutilées.

Les temples des Païens n'avoient point de fenêtres: le jour n'y pénétroit que par la porte. Celui de Théſée, qui existe encore, n'a de lumière que par deux ou trois trous que les Grecs firent à la voûte, sans aucune symmétrie, lorsqu'ils le consacrèrent au culte du vrai Dieu. Jamais le temple des Vents n'a été éclairé que par deux portes vis-à-vis l'une de l'autre. Les anciens imaginoient, sans doute, que l'obscurité avoit quelque chose de plus majestueux, & qui imprimoit plus de respect: delà l'usage des lampes dans les lieux sacrés; & c'est peut-être pour cette raison que l'intérieur des temples de Minerve & de Théſée, n'étoit pas orné de bas-reliefs, comme l'extérieur: peut-être cependant étoit-il des Dieux à qui l'on élevoit des temples mieux éclairés; tels qu'Apollon & d'autres, dont le culte avoit rapport au soleil.

L'intérieur de celui de Minerve est orné de deux rangs de colonnes de marbre, qui forment une espèce de galerie. Il y en a vingt-trois en haut, & vingt-deux en bas; car on

n'en a pas mis devant la porte, pour ne pas embarrasser le passage. Les Turcs ont laissé subsister le baldaquin de l'autel, qui y étoit du temps des Chrétiens. Il est soutenu de quatre colonnes de porphyre, ornées de beaux chapitaux d'ordre Corinthien. A côté est un réduit maçonné par les Turcs, où sont deux petites colonnes de jaspe : au milieu du temple, du côté gauche, s'élève, sur de petites colonnes de marbre, une tribune qui étoit sans doute la chaire du prédicateur ; mais de l'autre côté, il y en a une faite à l'usage des Turcs, où l'Iman explique l'Alcoran. On voit au fond du chœur, une chaire de marbre qui servoit à l'archevêque, lorsqu'il officioit : les papas étoient assis sur des bancs de marbre. Par une stupidité incroyable, les Turcs ont blanchi tout le dedans du temple, au-lieu de laisser paroître le marbre dont il est entièrement construit. Au dehors, ils ont élevé un minaret, de dessus lequel on découvre entièrement la ville & la citadelle.

La magnificence du temple de Minerve, fait regretter cette multitude d'édifices publics, qui ne méritoient pas moins l'admiration de tous les

ſiècles. On n'en voit plus que quelques-uns : une jolie petite tour de marbre, connue ſous le nom de *Lanterne de Démoſthènes*; la Tour des vents; le Temple de Théſée : mais le temps, l'avidité des conquérants, la fureur des barbares, & la groſſièreté qui s'eſt introduite dans le pays, ont fait évanouir une multitude d'autres objets précieux.

Spon, t. 2. p. 173. 176. & 188.

Athènes n'exiſte plus que dans quelques débris. Le Pœcile eſt détruit; il ne reſte pas même de ruines de l'Académie : le Muſée n'a plus rien qui déſigne un lieu tant chanté par les poëtes. On voit encore très-bien le circuit du Stadium. Il étoit entouré d'une colline artificielle, excepté à l'entrée, du côté du pont de l'Iliſſus : le fond eſt en demi-cercle; on diſcerne même en un endroit, la muraille double que Pauſanias y a remarquée, mais qui eſt preſque partout couverte de ce tertre éboulé. Si le marbre & les monuments les plus ſolides n'ont pu réſiſter au temps, il n'eſt pas étonnant qu'après tant de ſiècles, le Lycée, marqué ſeulement par des allées d'arbres, ne ſoit plus reconnoiſſable. Les fondements de l'Aréopage, en demi-cercle, ſont de prodigieux quartiers de roche, taillés

Athen anc. & nouv. p. 218. & 259. Spon, t. 2. p. 193. 204. & 212. &c.

Ibid. p. 166.

Ibid. p. 199.

en pointe de diamants, qui soutiennent une esplanade d'environ cent-quarante pas de long, où s'assembloit ce Sénat auguste.

Spon, t. 2, p. 229. 230.

Le temps a du moins respecté les ouvrages de la nature, & Athènes peut encore se glorifier de ses ports, qui furent les sources de sa puissance. Celui de Phalère avoit plus de trois milles de tour; mais il n'est pas fermé, & les vaisseaux sont obligés de se tenir un peu au large, pour avoir bon fonds. Il est tout à découvert du côté du sud: ce qui fut cause qu'on l'abandonna. A une demi-lieue, vers le couchant, on trouve le port de Munychia, petit, mais bon & bien fermé: présentement il n'a presque point de fonds, & il est entièrement abandonné. Il paroît là dans la mer, des fondements de voûtes, comme d'un arsenal pour loger des galères; &, dans le champ voisin, les restes d'un temple quarré, de pierres de taille, avec quelques débris de colonnes fort anciennes, qui pouvoient être du temple de Diane-Munychia. Delà au Pirée, à peine y a-t-il trois-cents pas; mais par mer, on compte deux milles, à cause des contours & des petites langues de terre.

Le Pirée est appellé par les Grecs modernes *Porto-Draco*, & par les Francs *Porto-Lione*, à cause d'un beau lion de marbre, trois fois plus grand que nature, qui est sur le rivage, au fond du port : il est assis la tête fort haute, percée par un trou qui répond à la gueule, & qui fait connoître qu'il servoit à une fontaine, comme un autre qui est près de la ville. L'entrée du port est si étroite, qu'à peine y pourroit-il passer deux galères à-la-fois : mais l'intérieur en est excellent ; il a bon fonds partout, si ce n'est dans un de ces enfoncements qui étoit peut-être comme une *Darse* pour les galères, & qui est presque tout comblé. Ce port qui, au dire des anciens, étoit capable de contenir quatre-cents vaisseaux, & même mille, permettroit difficilement à quarante ou cinquante des nôtres de s'y ranger. Ibid. p. 231-234.

Sur une falaise, à côté du port, est une vieille tour ou fanal que les Athéniens appellent *Pyrgo*, & les Italiens *Torre del fuoco*. Deux misérables Grecs, seuls habitants du Pirée, en sont les concierges. Le jour, quand ils apperçoivent des corsaires, ils arborent des banderoles ; la nuit, ils allument des Athen. anc. & nouv. p. 126. 127.

feux. De lieue en lieue, le long de la côte, eſt un ſemblable *Pyrgo*, où deux hommes font une exacte ſentinelle. Celui d'entr'eux qui découvre un vaiſſeau équipé en guerre, jette les tiſons tout allumés du haut de la tour en bas; les autres tours en font autant. A ce ſignal, tout le pays ſe met ſous les armes, & l'on court vers la tour qui l'a fait la première.

Spon, t. 2. p. 234. On découvre le long du port, quelques fondements de murailles, &, vers l'embouchure, ceux d'une tour quarrée. Le tombeau de Thémiſtocles devoit être aux environs. Quelques-uns prétendent le retrouver dans un grand cercueil de pierres, qui eſt à cent pas du port, près de quelques grottes taillées dans le roc. Le ſeul bâtiment qu'il y ait dans ce lieu, eſt un magaſin où l'on reçoit les marchandiſes, & où l'on paie les droits de la douane.

En revenant à Athènes, on voit preſque tout le long du chemin, les fondements de la muraille qui joignoit le Pirée à la ville, & qui fut détruite par Sylla : c'eſt ce que l'on appelloit *les longues murailles*.

Athen. anc. & nouv. p. 130. 131. Les ravages des corſaires Chrétiens font cauſe qu'on ne trouve de maiſons

de campagne, qu'à une grande lieue de *Porto-lione* : mais delà, en avançant vers Athènes, on apperçoit quantité de jolies bastides, environnées de vignes & de bosquets d'oliviers, chacune accompagnée de son jardin rempli d'orangers, de citronniers & de grenadiers. Les fontaines & les rigoles n'y manquent point; &, dans la plupart des jardins, il y a des machines pour l'épanchement & la distribution des eaux.

Solon, considérant Athènes & le grand nombre de palais de marbre qu'elle renfermoit, disoit que cette ville n'étoit qu'un grand & riche hôpital, rempli d'autant de misérables qu'elle contenoit d'habitants. Aujourd'hui, l'on peut dire qu'Athènes est un grand & pauvre hôpital, qui contient autant de misérables qu'on y compte de Chrétiens sous la domination du Turc : on y voit cependant quelques riches marchands Grecs.

Spon, t. 2. p. 308.

Au temps de Démétrius de Phalère, Athènes contenoit vingt & un mille citoyens, dix mille étrangers établis, & quatre-cents mille esclaves; encore, par le mot de citoyens, faut-il entendre des chefs de famille. De cette immense

Athen.

T. 2. p. 235. & 253-255. Athen. anc. & nouv. p. 153. 155 & 156.

population, à peine, au temps de Spon, restoit-il huit à neuf mille habitants, dont les trois quarts étoient Grecs. Mais quand l'abbé Fourmont visita cette ville, elle étoit beaucoup plus grande & plus peuplée. On n'y souffre point de Juifs. Aujourd'hui, comme autrefois, les individus de l'un & de l'autre sexe y sont bien faits, d'un tempérament admirable, & vivent long-temps. Ils attribuent la santé dont ils jouissent, à la situation avantageuse de leurs montagnes, qui les mettent à couvert des vents pernicieux. Presque tous ont la voix forte & douce, la mémoire admirable: on dit en proverbe que, pour parler agréablement, il faut la langue d'Athènes, & l'accent de Napoli de Romanie, la ville de Grèce où l'inflexion de la voix est la plus douce & la plus naturelle.

Le langage des Athéniens est plus pur que celui des insulaires de l'Archipel, plus mêlé d'Italien : ils ont même conservé quelques mots de l'ancien Grec, qui ne seroient pas entendus ailleurs; mais il n'en faut pas conclure qu'ils entendent le Grec littéral. Lorsque Spon étoit à Athènes, il n'y avoit que trois Grecs qui y fussent savants. A

Athènes, à Thèbes & à Négrepont, on prononce le *ké* & le *ki* comme nous prononcerions *tché*, *tchi* : au-lieu que le reste des Grecs le prononcent comme notre k. En général, la langue moderne a la plus grande partie de ses mots terminés en *i* ; au-lieu qu'anciennement, selon Athénée, il n'y avoit que le mot *meli* (miel) qui se terminât ainsi ; quoiqu'il y en eût quelques autres de même terminaison, que cet auteur ne se rappelloit pas.

L'habit des Grecs d'Athènes est fort différent de celui des Turcs : ils portent des vestes étroites, de couleur noire ou obscure, avec des bottines noires joignant bien à la jambe. Les Turcs ont des vestes larges & de couleur, le turban sur la tête, & ne mettent des bottines qu'à la campagne ou dans le mauvais temps : elles sont communément jaunes. Spon, t. 2, p. 238-241.

Les femmes, qui ne sortent que très-rarement, ont la tête voilée d'une toile de coton ; & pardessus la veste, elles ont un mantelet de velours cramoisi ou violet, avec des boutons d'argent, gros comme des noix, mais qui ne sont pas massifs. Les filles ne sortent point de la maison avant le jour de leur

noces; & il faut que ceux qui les recherchent en mariage les fassent demander par un parent, au témoignage duquel ils doivent s'en rapporter. En récompense, on les promène le jour de leurs noces; & si on ne leur fait pas faire beaucoup de chemin, on le leur fait faire au moins très-lentement, & d'un air fort grave; car elles demeurent près de deux heures dans leur marche, depuis l'église jusqu'à la maison du mari. Quelques hautbois, des tambours-de-basque & autres instruments les précèdent. Pendant la cérémonie & la promenade, elles portent une grosse couronne de filigramme & de perles qui les embarrasse fort, & les oblige de se tenir très-droites. Mais la fête ne seroit pas belle, si elles n'étoient fardées, ou plutôt plâtrées grossièrement. Tant de précautions font qu'à Athènes, on est honnête par nécessité: on y regarderoit comme un crime, ce qui ne passeroit parmi nous que pour une galanterie.

Athen. anc. & nouv. p. 156, &c. Spon, t. 2, p. 236. 237.

La forme de gouvernement introduite par Mahomet à Athènes, est peu différente de celle que nous verrons établie par le même Sultan à Lacédémone. Le Sardar, gouverneur de la

ville, où il est obligé de faire sa résidence, est chef des Janissaires d'Athènes & de tous les environs. Le Disdar commande & loge dans la citadelle. Le Cadi, qui demeure dans la ville, est juge de toutes les contestations, tant des Chrétiens que des Musulmans. Il est vrai que les premiers, pour éviter le plus qu'ils peuvent ce tribunal sévère, tâchent de règler les leurs par leurs Epitropes ou Vecchiardos, choisis au nombre de huit, entre les meilleures familles Chrétiennes d'Athènes, & qu'on change tous les six mois. Leur jurisdiction ne s'étend que sur les affaires civiles; on appelle de leurs sentences au Cadi. Le Vayvode, ou fermier du Keslar-Aga, a aussi quelque jurisdiction, quand il s'agit des intérêts de sa ferme. Le Spahilar Aga commande les Spahis, qui sont la cavalerie Turque, & qui tiennent quelque fief du Sultan. Les Athéniens regardent comme une marque de bonté dans Mahomet II, de n'avoir pas établi chez eux, la résidence d'un Sangiac, ou d'un Bey: les officiers de ce rang ayant toujours une grande suite, ne peuvent manquer d'être à charge aux villes où ils résident.

T. 2. p. 242. 243. Les Francs, au temps de Spon, n'avoient à Athènes que la chapelle des Capucins, au *Fanari tou Dimosthenis.* Les Jésuites, venus dans cette ville avant ces religieux, s'étoient retirés à Négrepont, où ils trouvoient plus d'occupation, & où il y avoit plus de Francs.

Ibid. p. 247-253. Athènes est divisée en huit quartiers appellés *Platomata.* Il s'en faut de beaucoup que la campagne soit aussi peuplée qu'elle l'étoit anciennement; car on y comptoit cent soixante-quatorze bourgades, dont quelques-unes valoient des villes. Cependant, malgré toutes les guerres & les insultes des corsaires, il y a encore un assez grand nombre de villages, principalement dans le *Mésoïa* ou *Mésogia*, plaine fertile au levant & au sud du mont Hymette.

Le négoce d'Athènes ne consiste guère qu'en denrées du pays, & en un peu de soie qu'elle tire de ses voisins. Il y vient tous les ans plusieurs tartanes de Marseille, qui y chargent particulièrement des huiles excellentes. On en tire de l'anis, du cumin, de la laine, du miel, de la vélanède, qui se cueille sur les chênes verts d'Eleusis, &c., &c.

Le bétail n'y manque pas, & la Morée peut encore aisément lui en fournir. Le poisson de mer y est excellent & à bas prix; le vin très-bon, mais quand on n'y est pas accoutumé, on y trouve d'abord un goût de poix désagréable; car les Grecs enduisent les tonneaux de cette matière, pour empêcher les vins de se gâter. Les olives y sont excellentes; il en est sur-tout une espèce qu'on auroit peine à trouver ailleurs; & dont on ne peut faire d'huile, car lorsqu'on les garde ou qu'on les laisse long-temps à l'arbre, elles pourrissent au-lieu de mûrir, & ne deviennent pas noires. Elles sont si estimées, que le Grand-Seigneur les fait presque toutes retenir pour sa bouche: on les appelle Colymbades.

L'esprit des anciens Athéniens n'est pas tout-à-fait éteint chez leurs descendants: « Voyez-vous » disoit au Consul de France un Athénien qui conduisoit à Constantinople une affaire importante « nous avons toujours été » brouillons; mais vous savez que nous » n'avons jamais pu souffrir ceux qui » prenoient de l'autorité sur nous, & » que ce sont d'ordinaire nos meilleures » têtes que nous avons condamnées au

Ibid. p. 135.

» banniſſement. L'air du pays porte
» cela, & c'eſt une partie de l'héritage
» de nos ancêtres, que l'amour de la
» liberté. Nous en viendrons à bout,
» dût-il nous en coûter à chacun la
» moitié de notre bien ». La ſuite montra qu'il diſoit vrai.

Spon. t. 2, p. 261. 262.

On ne peut quitter l'Attique, ſans avoir viſité Salamine, ce royaume ſi vanté de Télamon & d'Ajax, cette île fameuſe par la naiſſance d'Euripides & par la déroute de Xercès. On y paſſe au moyen d'une barque, ſur laquelle les inſulaires portent leurs denrées à Athènes. A droite, le *Néra*, & plus au-delà, le *Kira*, forment comme un double écueil, appellé le grand & le petit *Kira*. C'eſt le rocher *Kéras*, où Xercès s'aſſit pour faire la revue de ſa flotte.

Salamine s'appelle maintenant *Colouri*. Le principal village, qui porte le même nom, eſt au fond du port, un des plus beaux qui ſoient au monde. L'embouchure va un peu en biaiſant; & lorſqu'on y eſt entré, il ſemble qu'on eſt dans un lac à couvert des terres & des collines de l'île. Une centaine de cavernes, & environ deux-cents cabanes, forment la capitale. Les habitants, toutes les fois qu'ils décou-

Athen. anc. & nouv. p. 113-115.

vrent la moindre chaloupe en mer, gagnent promptement leurs grottes les plus éloignées, dans l'appréhension que ce ne soient des corsaires ; car il en vient souvent qui les enlèvent & les vendent. « Ils se sauvèrent » dit un de nos voyageurs « dès qu'ils nous eurent » apperçus, & nous entendions les cris » qu'ils faisoient, en chassant leurs » bestiaux, pour leur faire vîtement » gagner ces cavernes secrètes. Un de » nos gens attrapa un vieillard, que sa » foiblesse empêchoit de courir. Nous » le rassurâmes si bien, & par nos ca- » resses, & par notre mine qui ne te- » noit rien du corsaire, qu'il nous mena » à la bouche d'une de ces cavernes, » d'où il sortit, sur sa parole, cinq ou » six insulaires. Nous les apprivoisâmes, » nous leur demandâmes des vivres » pour de l'argent, & leur en donnâmes » d'avance. Ils firent venir les hommes » & les bestiaux. Nous leur achetâmes » des perdrix, à raison d'un timin la » douzaine ; encore nous dit-on qu'ils » les survendoient. Ils nous firent man- » ger dans une petite église, dont le » Papa étoit allé à Athènes. Nous ne » voulions pas y aller manger par res- » pect. Ils furent ravis de notre piété ;

» mais ils nous dirent que c'étoit le bon » Dieu qui nous donnoit à manger, & » qu'il ne falloit pas refuser d'entrer » chez lui. Ils nous présentèrent d'un » vin médiocre, mais d'une eau excel- » lente, dont la source n'est pas loin » de l'église. Ces pauvres gens ont mau- » dit mille fois cette fontaine, qui » leur attire souvent des visites de » corsaires. »

Spon, t. 2. p. 263. 264. L'ancienne Salamis est remplacée par un petit village de vingt maisons, appellé *Ambelaki*, où l'on voit un port assez petit, des ruines de bâtiments, & quelques inscriptions. L'île est d'environ quinze lieues de tour, & n'a maintenant que les deux villages dont on vient de parler, avec un couvent de Caloyers, appellé *Mitropoli*, accompagné de quelques maisons. Les insulaires, au nombre de mille environ, tirent leur entretien, du bled, de l'orge, du guitran, de la poix-résine, de la pêche, du charbon, des éponges & des cendres qu'ils vont vendre à Athènes.

Sans les visites incommodes que leur rendent de temps-en-temps les corsaires, ils pourroient amasser quelque bien à la culture de la terre, qui est

d'une grande étendue, relativement au petit nombre d'habitants : mais ils ont affaire aux plus déterminés pirates. Un brigantin de corsaires Chrétiens fut surpris dans le golfe d'Egina, par deux galères Turques, qui lui donnèrent la chasse. Ces corsaires voyant qu'ils alloient être pris, se sauvèrent dans l'île déserte d'*Angistri*, où ils furent si bien se cacher, que, quoiqu'elle ne soit pas fort grande, les Turcs ne purent jamais les trouver : ils furent obligés de se contenter de la prise du bâtiment. Les corsaires, qui, sans doute, s'étoient cachés dans quelque caverne inconnue aux Turcs, firent la nuit un radeau avec lequel ils vinrent, sans bruit, au port de *Colouri*, détachèrent adroitement quelque barque, & se sauvèrent avant le jour.

Ibid. p. 271. 272.

Un autre brigantin étoit poursuivi, dans le même golfe, par quelques galères Turques, persuadées qu'il ne pourroit leur échapper, parce qu'elles le chassoient du côté de l'Isthme, qui lui fermoit le passage. Les Corsaires y étant arrivés avant qu'on eût pu les atteindre, tirèrent leur brigantin à terre, le chargèrent sur leur dos, le portèrent de l'autre côté de l'Isthme,

& entrèrent dans le golfe de Lépanthe, bien assurés que les Turcs n'en pourroient faire autant de leurs galères.

Spon, t. 2. p. 264. 265. Athen. anc. & nouv. p. 86. 87.

Colouri est la plus grande île du golfe d'Egina, autrefois *Saronique*, si célèbre dans l'histoire. Les deux caps qui en forment l'embouchure, sont, du côté de l'Attique, le cap *Colonne*, & du côté de la Morée, le cap *Skilli*, autrefois *Scyllæum-Promontorium*. Le cap Colonne, le *Sunium* des anciens, tire le nom qu'il porte aujourd'hui, des colonnes de marbre blanc qui sont sur ses hauteurs, & dont il subsistoit encore dix-neuf au temps de Spon (*a*). Ce sont les restes d'un temple magnifique consacré à Pallas, dans l'enceinte d'une bourgade, dont on voit aussi quelques ruines. Pausanias dit qu'il y avoit un peu au-delà, une mine d'argent, vers Lau-

(*a*) L'abbé Fourmont n'y en vit que dix-sept entières. Il découvrit, sur un bas relief de marbre de Paros, une femme assise avec un petit enfant, qui, comme elle, lève les bras, & paroît regarder avec effroi un homme qui se précipite du haut d'un rocher.

rium ; & des vieillards, du temps de Spon, se souvenoient encore d'en avoir vu une de plomb, que les gens du pays laissèrent perdre, de peur que les Turcs, y voulant faire travailler, ne leur devinssent à charge.

Il n'est guère de plus agréable aspect que celui qui s'offre aux yeux, lorsqu'on est entre ces colonnes. A gauche, se développe toute la mer de l'Archipel, parsemée d'une infinité d'îles, dont à l'aide des lunettes, on découvre une grande partie : en face, la vue se prolonge sur le Péloponnèse ; & à droite, le golfe d'Engia donne matière de deviner en quelle partie de son rivage est située la ville d'Athènes. En se tournant vers le nord, on apperçoit plusieurs cabanes, & l'on découvre le commencement de la fameuse plaine de Marathon. Ces cabanes sont la demeure de cette espèce d'hommes, connus par les Turcs & par les Grecs sous le nom d'Arnautes, & par les Francs sous celui d'Albanois. Ils sont en partie originaires de la frontière occidentale de la Macédoine, proche des villes d'Apoliména & de Sapoza ; & en partie de l'Epire, vers les montagnes de la Chimère. Naturellement

Athen. anc. & nouv. p. 88-93.

braves, déterminés & infatigables; grands voleurs, ils font dans la terre-ferme de Grèce, ce que les Maniotes, dont il sera bientôt question, font sur la mer; &, de cinquante voleurs qu'on empale en Turquie, il y a toujours quarante-neuf Arnautes. Les empereurs Grecs les tirèrent de leur pays, vers la décadence de l'empire, croyant leur faire changer de caractère en les faisant changer de séjour. Les plus mutins furent transportés dans la Morée, & aux environs d'Athènes. Il y en passa d'autres après la mort de Scanderberg; & une partie des sujets de ce prince alla s'établir dans la Pouille & dans la Dalmatie Vénitienne. Ceux de la Grèce sont dispersés en un grand nombre de petites habitations, chacune de vingt ou trente cabanes. Près de la mer, ils s'adonnent à la pêche; dans la terre-ferme, ils nourrissent des troupeaux; & par-tout ils volent autant qu'il leur est possible. Parmi eux, les hommes & les bêtes logent toujours ensemble: ils suivent la religion des Grecs; dans l'Italie, ils font profession de la Catholique. En Grèce, ils parlent trois sortes de langues; la Turque, la Grecque & leur jargon particulier,

qui eſt un Sclavon corrompu.

Cédant au deſir de voir les lieux ſi célèbres par la victoire de Miltiades, deſcendons dans la plaine de Marathon. *Vrana*, qu'on ne reconnoîtroit plus pour la ville de Brauron, n'eſt qu'un village, ou plutôt dix à douze métairies d'Albanois. Delà à Marathon, il n'y a pas plus d'une demi-lieue. Dans la même plaine, ſont les *Calivi de Chouli*, preſqu'au bord du marais où périt une partie des Perſes qui fuyoient de nuit après la bataille. Quelques ruiſſeaux ſe déchargent dans ce marécage, tout couvert d'herbes & de joncs, qui de loin le feroient prendre pour une prairie: quelquefois il eſt preſqu'à ſec. Ceux de *Penteli* y tiennent quantité de Bufles qui ſe plaiſent dans les eaux, & qui même y demeurent toute la nuit. Ils ont là un *Metoki*, c'eſt-à-dire, une métairie de couvent, où quelques-uns d'eux ſe tiennent. Ce hameau eſt le ſéjour d'hiver des Albanois du village de *Chouly*; mais en été, à cauſe des moucherons qui s'élèvent de l'étang, ils s'en retournent à *Chouly*, qui eſt dans la montagne. Les habitants de ce village & des environs, diſent qu'ils y entendent ſou-

Spon, t. 2, p. 312-317.

vent la nuit, des voix qui les épouvantent, & qui, sans doute, sont la suite des fantômes, & de ces hennissements de chevaux qui depuis la bataille de Marathon se faisoient entendre dans ces champs.

La plaine, qui s'appelle toujours *Campi Marathonii*, a douze milles de tour environ, & consiste, pour la plus grande partie, en des champs labourés, qui, du pied des montagnes voisines, s'étendent jusqu'à la mer. La petite rivière de Marathon la divise: elle vient du mont Parnès, passe par le milieu du village de Marathon, & se dégorge dans l'Euripe. Ce lieu si célèbre dans l'antiquité, n'est plus qu'un ramas de quinze ou vingt *Zeugaris*, ou métairies des Athéniens, habitées par cent-cinquante Albanois, sans aucune marque d'antiquité.

Spon, t. 2, p. 266-270. Le golfe d'Egina, depuis Sunium jusqu'au cap Skilli, a environ quatre-vingt milles de tour; & il est parsemé d'îles, dont la principale, après Salamine, est celle d'*Ægina*, que nos matelots & nos géographes déguisent sous celui d'*Engia*. Cette île, où l'on ne trouve point de port pour les vaisseaux, n'a qu'un village de même nom, avec une forteresse au-dessus,

qui fut fort maltraitée par les Vénitiens en 1654. La ville contient environ huit-cents maisons, la plupart ruinées.

Ce qui reste d'antiquités dans l'île, consiste en deux temples, l'un desquels doit être le temple de Vénus, au nord-ouest de l'île; le second est de l'autre côté de la ville, à quatre milles en face d'Athénes, dans un bois, sur une colline, en fort belle vue. C'étoit le temple qu'Æacus avoit dédié à Jupiter... Il ne se trouve point de lièvres dans toute l'île; mais le nombre des perdrix rouges y est si considérable, que, tous les ans, au commencement du printems, les habitants, hommes & femmes, sont obligés, par ordre des Vecchiardos, de se mettre en campagne pour aller en chercher les œufs, & les casser. Psyttalée, aujourd'hui *Lipsocoutalia*, est pleine de lièvres & de lapins qui y meurent de vieillesse; car les Turcs n'osent y aller chasser, de peur d'être chassés eux-mêmes par les corsaires Chrétiens. Quant aux Grecs, ils ne mangent guère de viande, à cause de leurs fréquents carêmes & de leurs jours maigres: la plupart d'entr'eux n'ont pas même d'armes à feu.

La route d'Athènes à l'Isthme, n'est Ibid. p. 279-295.

pas sans intérêt. Eleusis, présentement *Lepsina*, se présente à douze milles. Les corsaires Chrétiens, beaucoup plus inhumains que les Turcs, ont si maltraité cette ville, que tous les habitants l'ont abandonnée : on n'y voit plus que des ruines. Le temple de Cérès & de Proserpine n'est qu'un amas informe de colonnes, de frises & de corniches, parmi lesquelles est un reste de la statue de Cérès, de très-beau marbre blanc, parfaitement bien travaillée, & d'une dimension trois fois plus grande que nature. Elle porte sur la tête, une espèce de panier, autour duquel sont gravés des épis de bled avec des fleurs, & des javelles de pavots, qui lui étoient dediés. Sur une base enterrée à demi, & qui peut lui avoir servi de piedestal, est un petit bas-reljef représentant la procession que les Athéniens faisoient en mémoire de ce que Cérès alla chercher par tout le monde, sa chère Proserpine. Ces figures sont assez mal conservées ; on voit néanmoins qu'elles marchent deux à deux, & quelques-unes portent des flambeaux à la main; ce qui étoit une des cérémonies essentielles.

On compte vingt-six milles d'Eleusis

à Mégare, & le chemin est assez beau; si ce n'est qu'il faut un peu monter sur un côteau, où les corsaires font souvent des prises sur les passants. Cette ville, qui conserve son ancien nom, a environ quatre-cents maisons, construites presque toutes de gazons cuits au soleil, couvertes de fascines & de terre: la plupart n'ont, pour laisser passer la fumée, que l'ouverture de la porte, ou tout au plus un petit trou vers le plancher. Les Turcs n'osent plus demeurer à Mégare, depuis que l'un de leurs Vayvodes y fut enlevé par des corsaires Chrétiens. Les Grecs qui l'habitent, cultivent les terres, dont les Turcs, à qui elles appartiennent en propre, leur donnent la moitié de la récolte. Ils s'occupent aussi à faire des planches & du guitran sur la montagne, où le pin ne manque pas. La mer n'est qu'à deux milles de la ville: un petit port, anciennement appellé *Nisæa*, offre encore les ruines d'un couvent & quelques églises désertes, sans aucune habitation.

De Mégare à Corinthe, le chemin est un peu plus long, que d'Athènes à la première de ces villes; mais on n'y voit pas une seule maison, depuis les ra-

vages des corsaires : aussi les Turcs tremblent-ils en faisant cette route. Le plus grand danger est à *Caki-Scala* (a), où ces brigands se mettent en embuscade. Pendant trois quarts d'heure, il faut défiler par ce chemin, qui est fort étroit. D'un côté, est un rocher escarpé ; de l'autre, la mer, où l'on se précipiteroit en faisant un faux pas. C'est le théatre des brigandages de Sciron.

L'Isthme n'a, dans l'endroit le plus étroit, que quatre ou cinq milles ; mais, plus près de Corinthe, il en a six : d'où lui est venu le nom d'*Examiglia*, de même qu'à un méchant village d'Albanois, situé presqu'à égale distance des deux golfes. Il existe encore quelques restes de la muraille construite par les Péloponnésiens dans la partie la plus étroite de l'Isthme, & renouvellée par les Vénitiens, lorsqu'ils possédoient la Morée. On remarque aussi l'endroit où l'on avoit commencé de creuser l'Isthme, pour faire une île de la Péninsule. Selon Pausanias, ceux qui avoient entrepris cet ouvrage, en furent détournés par l'oracle, &

(a) *Méchant chemin.*

moururent avant qu'il fût avancé. Les Grecs modernes content que ceux qui voulurent y travailler, virent sortir du sang de la terre qu'ils remuoient : ce qui les obligea de se désister de l'entreprise.

Les maisons de Corinthe, réduites aujourd'hui à quatre-cents, & ornées de jardins de citronniers & d'orangers, sont semées dans sa vieille enceinte par grouppes de dix, douze ou vingt, avec de la terre labourée entre-deux. Les avenues de la citadelle, anciennement l'*Acrocorinthe*, sont très-escarpées, & le chemin est fort étroit. De cette éminence, se présente une des plus belles vues du monde : à ses pieds, les deux golfes d'Egine & de Lépanthe; dans l'éloignement, l'Hélicon, le Parnasse, la campagne de Sicyone, les îles de Colouri & d'Egine, Athènes, le cap Colonne, & l'île St-George. On découvre aussi aisément le Léchée & le Cenchrée, où il ne reste qu'une tour. Vers le plus haut de l'éminence, est une belle source d'eau, cette fontaine Pirène, si célèbre par le cheval Pégase. Il n'y a guère plus de quinze-cents ames dans Corinthe : mais la campagne est pleine de villages, & de *Zeugaris*, ou métai-

Fourmont. Spon, t. 2. p. 295-305.

ries. Les productions du pays sont le froment, l'orge, les olives, d'excellente huile, des laines, du bétail & du vin.

Fourmont. Pénétrons en Achaïe, en traversant la forêt de Némée, Montikœli & Kœlimenti, ensuite Doucha, dans les enfoncements du Tricara, la plus haute montagne du Péloponnèse. Les monts Cylléniens, qui commencent à Sicyone, vont, de l'orient à l'occident, jusqu'à Patras, d'où s'étendant au midi, vers Cyllène, dont ils ont emprunté le nom, ils forment les bornes naturelles de l'Achaïe dans toute son étendue, & de l'Arcadie au septentrion & au couchant. Beaucoup de fleuves qui arrosent toutes ces provinces, sortent de ces montagnes, dont les différents sommets laissent entr'eux des vallons, ou plutôt des plaines enfermées de tous côtés par des collines.

Ces plaines sont fertiles, & arrosées par les ruisseaux qui descendent des montagnes : mais comme elles n'offrent point d'issues, elles seroient entièrement inondées, si les ruisseaux ne trouvoient des gouffres dans lesquels ils se précipitent, pour aller ressortir dans d'autres plaines semblables

qui sont au-dessous des premières ; & ce jeu de la nature se répète cinq ou six fois. C'est ainsi que se forment le Psophis, l'Erymanthe & l'Alphée.

On trouve la ville de Phénéos, après avoir passé le Styx : c'est un torrent qui, descendant du Tricara, traverse trois gros villages de Wlaqs, ou Albanois, & forme enfin cet étang si célébré par les poëtes. Mais la description qu'ils en font, n'a rien d'aussi surprenant, que ce qu'il présente aux yeux de ceux qui le considèrent. L'eau claire du fleuve s'y métamorphose en ce qu'il y a de plus hideux ; toutes les couleurs les plus désagréables s'y mêlant les unes aux autres. Une mousse épaisse, d'un verd d'airain tacheté de noir, se promène dessus au gré des vents, & les bouillons qui s'y forment, ne ressemblent qu'au bitume & au goudron. Dans ce lac affreux, le poisson ne peut vivre ; les vapeurs qui s'en exhalent, brûlent tous les arbres d'alentour, & les animaux fuient ses bords.

La patrie de Philopœmen, Mégalopolis, n'est plus qu'un village de cent-cinquante maisons, la plupart habitées par des Mordates : c'est le nom que donnent les Turcs, à ceux qui de Chré-

tiens, se sont faits Mahométans, qui depuis sont retournés au Christianisme; & enfin, par une inconstance criminelle, sont rentrés dans le Mahométisme. Ils ont pour eux un souverain mépris, & ceux-ci en revanche affectent de paroître encore plus zélés Musulmans que les anciens.

De Nissy, l'ancienne Sténycláros, un chemin conduit à Androussa, & aux monastères de Samari & d'Andromonasteri. Dans les montagnes voisines de ce dernier, étoit autrefois une ville que l'on nommoit Mauromatia, les *beaux yeux* ou *la belle*. La vue de ses murailles, son étendue, des monceaux du marbre le plus beau, les inscriptions qu'on y a trouvées, ne permettent pas de douter que ce ne soit l'ancienne Messène.

Cette ville, d'après ce qu'on en voit aujourd'hui, a été la plus grande du Péloponnèse. Ses murailles, ouvrage d'Épaminondas, ont fait l'étonnement de Pausanias : il reste encore trente-huit tours dans leur entier. L'abbé Fourmont a suivi pendant une heure de chemin, la partie de ces murailles qui comprenoit la moitié du mont Ithome, & d'une autre montagne qui lui est

opposée à l'orient. Il trouva la porte de Mégalopolis, avec des inſcriptions qui la déſignoient. Au-delà de cette partie, ſont les trente-huit tours, éloignées les unes des autres de cent cinquante pas; ce qui forme une enceinte de cinq quarts de lieue, au nord de la ville. La muraille s'étendoit encore davantage à l'occident & au midi, dans des vallons où l'on voit les débris du Stadium, de beaucoup de temples, & d'autres édifices publics.

Sur la pointe du mont Ithome, eſt ſitué le monaſtère de Vulcano. Calamata eſt l'ancienne *Calamæ*, bien dénommée, car il croît une infinité de roſeaux dans ſes environs.

Le vieux château de Mania donne ſon nom au canton de *Brazzo-di-Mania*, partie méridionale du pays des anciens Lacédémoniens, & actuellement le ſéjour des Maniotes, qui ſe vantent d'être leurs ſucceſſeurs. Il eſt renfermé entre deux chaînes de montagnes qui s'avancent dans la mer, tirant à-peu-près du nord au ſud, pour former le cap Matapan, nommé par les anciens, promontoire de Ténare : de ſorte que le cap fait à l'Oueſt le golfe de Coron, autrefois de Meſsène, & à l'Eſt le golfe

Athèn. anc. & nouv. p. 21-29.

de Colochina, ou *golfe Laconique*. La côte occidentale commence au port de Calamata, le plus ſeptentrional de ce parage; & finit au cap de Matapan, où commence la côte orientale, qui ſe recourbe inſenſiblement vers les terres du nord, & vient finir à Porto-Rapàni, le dernier port du Brazzo.

De Calamata au cap de Matapan, la première bourgade eſt Chriſto, anciennement Gérénie, où fut élevé le ſage Neſtor. Chiores eſt un petit *Chorion*, ou village, dont les maiſons ſont éparſes dans un bois rempli de fontaines; car le pays des Maniotes a plus de ſources d'eaux vives qu'aucun pays de l'Europe. A une demi-lieue dans les terres, eſt la bourgade de Cardamylé, qui a conſervé ce nom depuis Agamemnon. Elle eſt une des plus riches du *Brazzo-di-Mania*: auſſi les Grecs ne lui donnent-ils pas le nom de *Chorion*, mais celui de *Chora*, qui, dans leur langue vulgaire, ſignifie une ville.

Iſtechia, anciennement Leuctre n'eſt qu'à trois petites lieues delà, le long de la côte. Praſtia ou Preſtéan, eſt bâtie ſur les ruines de Thalamæ. Le long de la côte qui mène de ce lieu à Bytilo ou Vitulo, autrefois Œtylos,

eſt, ſur le bord de la mer, une ſource d'eau excellente, bien connue des corſaires : elle étoit autrefois conſacrée à la lune ; & près delà ſe voyoit le temple de l'héroïne Ino, qui, dit-on, ſubſiſte encore.

Le Brazzo-di-Mania offre pluſieurs beaux reſtes d'antiquité. Ils doivent leur conſervation autant à la valeur de ſes habitants, qu'à la ſtérilité du pays, qui ont ôté le pouvoir ou l'envie de les ravager, aux nations qui ont envahi & déſolé le reſte de la Grèce.

Mania n'eſt qu'à deux heures de chemin de la pointe de Matapan. Le bourg, ſitué autour du port, eſt ouvert de tous côtés, comme le ſont toutes les habitations des Maniotes. Il en eſt de même par toute la Grèce, où, à la réſerve de Conſtantinople & du vieux circuit d'Andrinople, il eſt peu de villes qui aient une enceinte complette de murailles.

Les Maniotes ſont peu connus ; ils ont vécu pendant des ſiècles, ignorés du reſte des hommes, à l'exception de leurs ennemis, qui ſont leurs voiſins. C'eſt depuis peu de temps qu'ils ſont un peu de commerce, & qu'ils trafiquent de leur ſoie, de leur huile, & au-

Précis hiſt. de la maiſon des Comn. p. 108. 109.

E 5

tres productions du territoire. Confinés dans leurs montagnes, ils ne cultivoient point les lettres, & n'avoient point d'historiens; ils se méfioient des étrangers, & n'en recevoient point chez eux: de sorte que les rélations qu'on a de ce singulier pays, sont la plupart écrites sur parole, par des gens qui n'avoient pu, ni le parcourir, ni encore moins l'examiner. Cependant ceux qui sont parvenus à y pénétrer, se sont infiniment loués de leur hospitalité.

Préc. p. 89-91.
Ces descendants des anciens Spartiates méritent, sans doute, que nous nous arrêtions à les considérer. L'esprit de Lycurgue vit encore parmi eux: l'amour de la liberté, le respect pour les vieillards, la soumission des enfants, la manière de les élever, la sobriété, les exercices; tout ce qu'on voit parmi ce peuple, retrace les anciennes mœurs de Lacédémone.

C'est sur le mont Taygète, qu'armés pour la défense commune, robustes, sobres, invincibles, ils défendent avec succès cette liberté qu'ils ont maintenue contre tous les efforts de la puissance Romaine. Toujours guerriers & intrépides, ils n'ont jamais voulu

connoître d'autres maîtres que l'indépendance. L'impétuosité avec laquelle ils se battoient, leur fit donner le nom de Maniotes, du Grec Μανία, *fureur*. Ils sont toujours en guerre contre les Turcs, ou les uns contre les autres : les papas, les moines, les évêques même portent les armes ; il n'est pas jusqu'aux femmes dont la ceinture ne soit garnie de pistolets. Fourmont.

Les anciens Spartiates cherchoient la gloire, non le sang de leurs ennemis. Fidèles à ce principe, leurs descendants n'ont jamais eu l'ambition de conquérir : ils ne poursuivent l'ennemi qu'autant qu'il est nécessaire pour s'assurer de la victoire. A l'exemple de leurs ancêtres, ils préfèrent la mort à la fuite ; &, comme ils se battent presque toujours à nombre inférieur, ils ne risquent jamais de batailles rangées. Ils se divisent en plusieurs corps, & s'attachent à choisir des postes avantageux : le pays, hérissé de montagnes, leur offre toujours une position qu'ils ne trouveroient peut-être pas, s'ils s'écartoient trop de leur territoire. Préc. p. 102-107.

Dès que les enfants sont en état de porter les armes, le champ de bataille est pour eux la première école de la

guerre : l'amour de la gloire eſt la ſeule diſcipline ; *Vaincre ou mourir*, le code militaire ; la ſeule récompenſe du guerrier qui s'eſt diſtingué, ſont les éloges de ſes concitoyens, les embraſſements de ſa femme, les bénédictions de ſa mère, l'empreſſement de ſes parentes, de ſes amies courant au devant de lui, & le ramenant en triomphe, avec des acclamations & des cris de joie.

Le Général ne traîne point après lui une ſuite nombreuſe ; il n'a pas beſoin d'un état brillant pour ſe faire reſpecter, & mange avec le dernier de ſes ſoldats. Lorſque les Maniotes entrent en campagne pour la défenſe du pays, toute inimitié ceſſe : la crainte de l'oppreſſion étouffe les animoſités perſonnelles, & les réunit tous pour la cauſe commune ; on diroit que ce ſont des frères qui défendent leurs héritages. Le pouvoir des chefs n'eſt ni plus tranquille, ni plus abſolu dans Mania, que dans les temps de troubles. La guerre, qui eſt un fléau pour les autres peuples, devient ſouvent utile & même néceſſaire aux Maniotes, habitants d'un pays ſtérile & pauvre. Pendant l'abſence des guerriers, le peu de

terrain propre à la culture, eſt mis en valeur par les femmes, qui ſont très-laborieuſes ; & les hommes ordinairement reviennent de la guerre, chargés des dépouilles ennemies.

A Mania, les femmes ont ſouvent donné des preuves d'une valeur & d'une conſtance dignes des anciens Spartiates. Combien de fois les a-t-on vues ſe battre avec intrépidité, à côté de leurs maris, ou charger leurs armes! Elles s'expriment avec facilité, ſont généralement affectueuſes & prévenantes ; mais ſans aucun penchant pour la galanterie. Elles aiment paſſionnément leurs maris, & ont une extrême tendreſſe pour leurs enfants. Ces ſentiments ne prennent rien ſur la fermeté, ni ſur l'élévation de leur ame : lorſqu'on leur annonce la mort d'un de leurs fils, tué dans le combat, on leur entend dire encore aujourd'hui : *Pourquoi l'avois-je mis au monde ?* Mais bientôt après, la nature reprenant ſes droits, la mère tendre pleure amèrement la perte du fils chéri, dont l'héroïne avoit vu d'un œil ſec le trépas.

Préc. p. 115.

Ibid. p. 121. 122.

Les parentes ſe raſſemblent alors ; elles expriment leur douleur par des hymnes funéraires, compoſés à l'im-

proviſte, ſur des airs triſtes & lugubres, où elles chantent les exploits du guerrier, mort pour la patrie. On préſente aux femmes, les vêtements de leurs parents tués à la guerre; & ſi elles découvrent, par les marques de la bleſſure, que le mort tournoit le dos à l'ennemi, les pleurs & les hurlements redoublent: elles ſe montrent inconſolables.

Préc. p. 143. 144. Chez ces peuples, le vol adroit n'eſt pas conſidéré comme un crime: on voit les jeunes-gens former la partie d'aller dérober les fruits, le pain, les autres proviſions de leurs voiſins, & ſe vanter de leur adreſſe auprès de leurs amis & de leurs connoiſſances: mais on punit les voleurs qui ont uſé de violence. On y a la plus grande horreur pour le menſonge. Les adminiſtrateurs des deniers publics, ſont de la plus exacte probité: la plus légère fraude de leur part, flétriroit à jamais leur réputation. On peut dire que c'eſt là ce qui reſte de plus brave de l'ancienne Grèce: de tous ſes peuples, il ne s'eſt trouvé que les Epirotes, aujourd'hui Albanois, & les Maniotes, qui aient pu diſputer le terrain aux Turcs. Les premiers ayant

Athèn. anc. & nouv. p. 33.

succombé dès l'année 1466, où mourut le fameux Scanderberg, une partie d'entr'eux se retira chez les Maniotes, qui les reçurent avec joie, & leur donnèrent des habitations dans leurs montagnes escarpées. Là, se sont encore réfugiés, après la ruine de Constantinople, les Paléologues, les Phocas, les Lascaris, jadis souverains d'un peuple avili, & maintenant les égaux d'un peuple libre, qui seul peut mériter le nom de Grec, & élever les autres à l'honneur d'en être dignes.

Voyage pitt. de la Grèce; disc. prél. p. IX.

Nicéphore, fils de David Comnènes, dernier Empereur de Trébisonde, après la destruction de l'Empire & le désastre de sa maison, forcé, pour se soustraire à la fureur de Mahomet II, d'aller chercher un asyle en Perse, & delà à Mania, y fut reçu avec les plus grandes distinctions. De préférence à tous les autres princes réfugiés en ce pays, il fut déclaré, par tous les Gérontes, *Protogeros*; c'est-à-dire, premier Sénateur. Cette dignité demeura héréditaire dans sa famille, & fut transmise à sa postérité, qui l'y conserva pendant deux siècles.

Préc p. 74 83.

Seuls de tous les Grecs, les Maniotes ont su se défendre de la tyrannie

Ibid. p. 90. 91.

des Turcs. Mahomet II n'eut pas le courage de les attaquer lui-même, quand il vint dans la Morée; & Mania conserva sa liberté, au milieu des fers qu'il imposoit à toute la Grèce.

Préc. p. 94. 95. La prise de Coron & de Modon, par les Turcs, vers l'an 1500, donna à ces peuples, la facilité d'inquiéter des voisins qu'ils n'avoient encore pu soumettre. Bajazet règnoit alors à Constantinople, & vouloit conquérir la Morée. Les Turcs, dans différentes entreprises contre les Maniotes, furent repoussés avec perte, & les vainqueurs jouirent quelque temps d'une tranquillité achetée par plusieurs victoires. Ibid. p. 97. 98. Ils commençoient à se pourvoir de bâtiments légers, & se trouvèrent en état d'aller troubler, dans Coron même, les Turcs, qui, excédés de leurs fréquentes insultes, voulurent faire une nouvelle tentative sur Mania; mais ils furent repoussés, & les Maniotes redoublèrent leurs courses. Ibid. p. 113. Ils ne négligèrent rien pour entretenir une nouvelle source de querelle avec les Ottomans, en donnant aux Maltois, un asyle dans leurs ports.

Ibid. p. 115-119. Honteux de voir dans un coin de ses vastes Etats, des ennemis braver sa puis-

ſance, Amurat IV, en 1638, forma le projet de les ſubjuguer. Conſtantin Comnènes II, alors Protogéros de Mania, joignoit à la valeur, une force de corps extraordinaire : il ne démentit point dans cette circonſtance, le ſang dont il étoit ſorti. Les Turcs avoient pénétré preſqu'aux portes de Vitulo, & ſe préparoient à donner à la ville un aſſaut général : le jour même où ces barbares devoient former l'attaque, long-temps avant le lever du ſoleil, Conſtantin ayant diviſé ſa troupe en trois corps, ſe mit en marche pour les prévenir.

On vit dans cette occaſion, les femmes mêmes s'armer, combattre, & encourager les hommes à la plus vigoureuſe défenſe. L'épouſe d'un des primats de Mania, appellé Géracari, n'étoit accouchée que depuis deux jours : appercevant le danger qui menaçoit la patrie, elle ſaute de ſon lit : « Quoi » dit-elle à ſes compagnes, « nous demeurons tranquilles, tandis » que de cette journée dépend le ſort » de nos murs, de nos pères, de nos » maris, de nos enfants ! Ils combat» tent & nous ſommes dans l'inaction ! » S'ils meurent, devons-nous leur ſur-

» vivre ? Non : il ne sera pas dit qu'une
» femme Maniote soit tombée au pou-
» voir des Turcs ». Elle s'habille, sort
en poussant des cris : dans un instant
elle est suivie de toutes les autres fem-
mes, & vole avec elles au combat. Quoi-
que beaucoup supérieurs en nombre,
les Turcs ne purent résister à l'impé-
tuosité des Maniotes ; ils furent pres-
que tous taillés en pièces, ou faits
prisonniers.

Préc. p. 124. La défaite des troupes d'Amurat, ne rebuta pas les Turcs. Mais les Maniotes, auxquels ont doit cette justice, qu'ils ont les premiers su apprécier cette nation, dont la force ne consiste que dans le nombre, ne se lassèrent pas de vaincre. Le grand Visir, lors du siége de Candie, ayant fait empaler dix ou douze de leurs corsaires, il n'est pas d'insultes qu'il ne lui firent pour venger leur mort : plusieurs fois ils vinrent dans l'obscurité de la nuit, brûler ses vaisseaux, jusques sous le canon de la Canée. Pour les adoucir & en tirer des vivres, le Visir offrit de leur payer le double de ce qu'ils valoient au camp ; cette proposition n'ayant pu les ébranler, il envoya piller leurs côtes par Assam-Baba.

Vers la fin de 1667.

Athèn. anc. & nouv. p. 39-43.

Ce corsaire fameux parut à la rade de Mania, avec quatre vaisseaux, & demanda des députés, pour traiter avec eux d'une amnistie. Les Maniotes craignirent que ce ne fût un piége, & les plus mutins ne répondirent que par le feu de leur mousqueterie : l'alarme se met par-tout ; on ordonne des levées ; le lieu du rendez-vous est indiqué dans deux de leurs principales bourgades. Cependant les habitants de Mania portèrent sur la pointe de leurs rochers, ce qu'ils avoient de plus précieux. C'étoit un spectacle à-la-fois touchant & terrible, de voir défiler le long de ces hauteurs effroyables, les femmes, les enfants, les vieillards, les estropiés, chargés chacun de leurs effets, & poussant devant eux beaucoup de troupeaux de chèvres, en quoi consiste la richesse du pays. Pendant la marche, survint un jeune garçon, qui, s'adressant à une de ces femmes, lui demanda de la part de son mari, où elle avoit mis son sabre & son fusil : « Dis-lui » réplique cette femme en colère « qu'il » vienne garder ma chèvre & tenir » mon enfant : je trouverai bien ses » armes, & m'en servirai mieux que » lui » ; puis confiant l'enfant à une

vieille qui marchoit près d'elle, elle court vers le rivage. Son exemple entraîne les autres femmes, qui viennent se mettre à la tête des milices : leurs cris menaçants, les marques d'intrépidité qu'elles donnent, rassurent les Maniotes, épouvantent Assam-Baba, qui n'ose hazarder le débarquement. La nuit suivante, dix ou douze Maniotes s'étant jetés à la nage, allèrent couper les cables de l'escadre Turque : deux des meilleurs vaisseaux, poussés par les vagues, se brisèrent contre la côte ; ils furent pillés ; beaucoup de Turcs furent faits esclaves. Ce succès inspira aux Maniotes, l'audace de se retrancher régulièrement à Cérifo, à Mania, à Collocythia, à Cardamylé & à Sytré : jusques-là les montagnes avoient été leur refuge dans ces occasions.

Les Turcs voyant l'impossibilité de soumettre les Maniotes par la force, eurent recours à l'artifice. Ces mêmes
Préc. p. 125-129.
Comnènes, si bien accueillis à Mania, où ils étoient traités avec tant de distinction, furent le prétexte dont ils se servirent, pour semer la division parmi eux. Le parti des Comnènes avoit acquis la plus grande autorité, & disposoit de tout dans Mania. Libéracci,

Maniote d'ancienne extraction, étoit leur ennemi secret : il ne voyoit qu'avec la plus grande jalousie, le pouvoir dont ils jouissoient. Les Turcs se ménagèrent des intelligences avec lui, & n'eurent pas de peine à lui persuader, qu'en soutenant le parti des Comnènes, dont la préponderance écrasoit tous les autres, il assuroit l'esclavage de sa patrie, en croyant combattre pour la défense de la liberté.

Aussi éloquent qu'il étoit ambitieux, Libéracci anima ses amis & ses partisans, des sentiments que les Turcs lui avoient inspirés : il parvint à leur faire croire, que, loin de chercher à asservir Mania, ils ne vouloient qu'abaisser les Comnènes qui tenoient le pays dans l'oppression. Dès qu'ils auroient rempli cet objet, ils les laisseroient tranquilles, & alors chaque parti pouvant disposer de ses forces, ils jouiroient tous d'une véritable liberté. Ces discours produisirent leur effet : la division se mit parmi les Maniotes ; leur ardeur contre les Turcs se ralentit ; de nouveaux partis s'élevèrent, & suscitèrent des guerres civiles dans la Laconie. Lorsque les esprits furent bien échauffés, Libéracci passa au service des

Vers l'an 1669.

Turcs, qui lui donnèrent le commandement d'une galère.

La conquête de Candie, mettoit les Ottomans à portée d'attaquer les Maniotes avec plus de succès : ils envoyèrent des vaisseaux sur leurs côtes. Le parti des Comnènes, malgré les guerres civiles, se défendit vigoureusement. Cependant Constantin III, alors Protogéros, ne put empêcher leurs progrès. Les Turcs vinrent camper à une lieue de Vitulo, y construisirent un fort, & un autre à Porto-Caglie, sous prétexte d'assurer la liberté du commerce. Quand les deux Forts furent achevés, les partisans du Turc se saisirent de ceux qu'ils crurent capables de s'opposer à leur trahison, & en firent pendre cinq à six des plus remuants : les Turcs ne paroissoient en rien dans cette révolution ; on garda même quelques formalités dans le procès de ces misérables, qui furent punis comme perturbateurs du repos public, & au nom de tout le corps des Maniotes. Les pensionnaires que le Visir entretenoit parmi eux, insinuoient dans l'esprit de ces peuples, & sur-tout dans celui des Papas & des Caloyers, qu'on leur laisseroit l'usage des cloches,

Athèn. anc. & nouv. p. 43-46.

qu'on souffriroit des croix sur la pointe des clochers & dans les carrefours publics; ce qui est un privilège que les Grecs ont fort à cœur : on leur promit aussi l'exemption du tribut des enfants, de la moitié du carasch, de quelques autres droits encore ; &, pour mieux les éblouir, on leur donnoit parole qu'aucun Turc n'habiteroit dans le pays, excepté les Janissaires de la garnison des deux Forts. Les Maniotes ennemis des Turcs, pour retenir ceux de leur compatriotes qu'ils voyoient chanceler, leur faisoient entendre que les infidèles ne leur laisseroient qu'une seule église, dans chaque ville. Les partisans des Comnènes perdirent toute espérance de pouvoir résister aux efforts des Ottomans : la mort de Constantin, celle de Théodore son fils, vinrent encore augmenter le découragement.

Préc. p. 129-142.

Constantin IV, fils de ce dernier, étoit Protogéros de Mania en 1672. Les circonstances qui le contrarioient, au lieu de l'abattre, ne firent qu'augmenter sa fierté naturelle. Il aimoit sa patrie, & la plaignoit ; il haïssoit les Turcs, & les combattoit avec mépris : mais son caractère altier ne put se plier aux accommodements que

lui proposoient les partis contraires à sa famille. Il aliéna même les esprits, par un second mariage contraire aux coutumes du pays & aux loix de sa propre maison. Contraint d'abandonner sa patrie adoptive, il se voyoit bloqué par les ennemis, & sans vaisseaux; cependant il parvint à s'en procurer six qu'il arma le mieux qu'il lui fut possible : ses partisans & d'autres, au nombre d'environ quatre mille, parmi lesquels étoient un évêque, nommé Parthénius, beaucoup de prêtres & de moines de l'ordre de St Bazile, des familles distinguées, indigènes ou originaires de diverses contrées de la Grèce, s'embarquèrent avec lui. Au premier souffle du vent périodique qui règne dans le golfe de Vitulo, il mit à la voile, & passa à travers la flotte Ottomane : un de ses bâtiments tomba au pouvoir des Turcs ; tout l'équipage fut taillé en pièces ; un autre fut coulé à fond; un troisième, qui s'étoit séparé du convoi, fut rencontré & pris peu de jours après par les corsaires barbaresques. Constantin aborda en Sicile, ensuite à Gênes, où il obtint de la République, le territoire de Paomia dans l'île de Corse. Des nobles Maniotes,

du

du nom de Médicis, qui montoient un de ses vaisseaux, forcèrent le capitaine de relâcher en Toscane, chez un prince dont ils portoient le nom : le mauvais air fit périr une partie de ces Grecs ; les autres retournèrent dans le Levant, défrayés par le Grand-Duc.

Affoiblis par le désordre & l'anarchie qu'avoit occasionné le départ de Constantin, & par l'émigration de ses nombreux partisans, les Maniotes ne purent opposer qu'une foible résistance aux Turcs, qui entrèrent dans Vitulo avec la plus grande facilité : rien ne fut à l'abri de leurs insultes.

L'humiliation, & la dureté de l'esclavage, firent bientôt revivre dans le cœur des Maniotes, le sentiment & l'amour de la liberté : le désespoir ramena l'union. Animés du même esprit, tous les partis n'en formèrent plus qu'un seul : ils attaquèrent les Turcs avec leur valeur accoutumée, les chassèrent entièrement de leur pays, & rasèrent le fort qu'ils avoient construit auprès de Vitulo. Libéracci, abandonné des Turcs, & devenu l'exécration des siens, alla cacher sa honte en Italie, où il mourut de misère & de remords.

Le gouvernement alors prit une

forme nouvelle, & Mania fut divisé en capitaineries. Les habitants du cap Matapan, appellés Cacavougni (*a*), parvinrent à se soustraire à toute obéissance, & se livrèrent entièrement à leur goût pour la piraterie, qui est encore leur unique métier : ce qui n'a pas peu contribué à la mauvaise opinion que l'on a des Maniotes en général. Les hommes de cette partie de la Laconie ne sont pas aussi beaux que dans les autres cantons de Mania : ils sont fort noirs de visage ; & il y a entr'eux & les premiers, à-peu-près la même nuance qu'entre ceux-ci & les autres peuples de la Grèce. Ils ont des habits de la couleur des terres blanches de ces quartiers : ce qu'ils affectent pour tromper les passants ; c'est-à-dire, pour se tromper les uns les autres, car on n'y voit guère d'étrangers. Ces brigands se couchent le ventre contre terre, à cinquante pas du chemin ; &, comme on croit voir un tas de platras, dont on ne se défie point, on est tout étonné qu'ils se lèvent & viennent vous

Athèn anc & nouv. p. 30. 31.

(a) *Mauvais montagnards* ; des mots grecs Κακὸς & βουνός.

prendre au collet. A dix ou douze pas de leurs maisons, est une petite muraille, bâtie de pierres sèches, où ils se mettent en embuscade quand il faut attaquer les passants, & où ils se retranchent quand il faut se défendre. Chaque maison n'a qu'un étage : on y monte par un degré de trois ou quatre pierres, posées à sec l'une sur l'autre ; elle ne reçoit de jour que par la porte. Au milieu de la chambre, s'élève un échafaud de bois qui leur sert de lit, & où ils couchent tout habillés : on descend de cet échafaud, à droite & à gauche, par deux échelles, dont l'une répond à une cheminée où ils font la cuisine, & l'autre à l'étable de leurs chèvres. Comme ils ont une haine couverte l'un pour l'autre, & que d'ordinaire leur plus proche voisin est leur plus grand ennemi, toutes les nuits quelqu'un de la famille fait sentinelle vers le toît du logis : sans cela, le voisin vient adroitement lever quelque tuile, pour tirer un coup de fusil aux gens qui dorment sur l'échafaud. Il s'en est trouvé qui ont rempli de poudre un trou sous la maison de leur ennemi, & ont fait sauter en l'air toute une famille. Ils portent toujours un poignard couché sur

Lacéd. anc. & nouv. p. 100-103.

la poitrine : leur coëffure est un bonnet de fer, pour se garantir des coups de sabre que le voisin leur prépare au détour d'une rue, ou au coin d'une haie. Leurs grandes querelles arrivent au mois d'Avril : ils recueillent alors des pois-chiches, qu'ils trouvent excellents, & qui sont leur mets ordinaire. C'est à qui pillera le premier le champ de son voisin. Si quelqu'un, se préparant à faire sa récolte, trouve le sien déjà dépouillé, il va froidement dépouiller celui d'un autre; ou bien, sans s'étonner ni se plaindre, il tâche de découvrir celui qui a fait le coup, & va secrètement dans le grenier du voleur, dont il enlève, avec son propre bien, toutes les provisions qu'il y trouve.

Préc. p. 141.

Cependant, chez les Cacavougni, l'amitié est sacrée ; ils sont toujours prêts à défendre leurs amis au prix de leur sang : les étrangers mêmes, en se réclamant de quelques chefs Maniotes, trouvent chez eux une hospitalité sûre; mais sans cela, ils sont les victimes de l'avidité de ces montagnards, autorisés par l'exemple des moines du pays, que l'on voit souvent à leur tête. La côte est pleine de grottes taillées dans le

roc : elles servent presque toutes d'hermitages à ces Caloyers, qui, comme autant de sentinelles, découvrent les vaisseaux qui sont en mer. Alors ils courent dans les bourgades voisines, avertir les capitaines de chaloupes, exciter le peuple à se préparer au pillage, ou à s'en garantir. Les Caloyers & les Papas vont en course avec leurs pirates ; &, pour excuser ces actes d'hostilité, ils disent qu'ils vont recueillir le dixième denier du butin, pour les droits de l'Eglise. Il s'en trouve néanmoins de fort pieux & de fort austères.

Athèn. anc. & nouv. p. 34. 35.

A l'exemple des anciens Spartiates, les Cacavougni épargnent le sang de ceux qu'ils attaquent, dès qu'ils se sont rendus, & se contentent de leurs dépouilles. Ils ne sont ni moins robustes, ni moins vigoureux que leurs compatriotes : aussi braves que les autres Maniotes, ils attachent à la lâcheté la même infamie.

Préc. p. 142.

Le plus grand trafic des Maniotes est celui des esclaves ; ils font des prisonniers par-tout : les Chrétiens qu'ils enlèvent, ils les vendent aux Turcs ; les Turcs, ils les vendent aux Chrétiens. Eux-mêmes se plaisent

Athèn. anc. & nouv. p. 35-38.

à racconter leurs brigandages. On reconnoît à leur vanité, qu'ils sont de véritables Grecs, & qu'ils tiennent de leurs pères, l'art d'embellir toutes leurs actions. Ils firent voir à un de nos voyageurs, un de leurs fameux corsaires, qui avoit fait en son temps des coups extraordinaires. Dès qu'on le savoit prêt d'aller en course, l'alarme étoit générale. Les pères qui avoient des enfants bien faits, les maris qui avoient de jolies femmes, les renfermoient plus soigneusement que jamais, de peur qu'il ne s'en saisît pour en aller faire trafic ailleurs. Ils sont dans la même défiance, quand il arrive quelque vaisseau étranger dans leurs ports; car alors, si un corsaire Maniote a un voisin qui soit son ennemi, il ne manque guère de l'enlever, pour le vendre à ces étrangers; &, à ce sujet, on raconte une aventure assez plaisante, arrivée dans les cabanes qui sont entre Mania & Vitulo.

Deux Maniotes, l'un nommé Théodoro, l'autre Anapliottis, grands corsaires, tous deux mariés, autrefois grands amis, se brouillèrent pour le partage d'une barque Vénitienne qu'ils avoient pillée, & conçurent récipro-

quement le dessein de se venger. Il y avoit à la rade un corsaire de Malthe: Théodoro enlève la femme d'Anapliottis, & la lui mène. Le Malthois l'ayant considérée, refuse de donner la somme que lui demande Théodoro, & lui dit, que depuis deux heures il en a acheté, la moitié moins, une beaucoup plus belle: en même-temps, il ordonne qu'on la fasse venir, afin que Théodoro lui-même en soit le juge. Mais quelle fut la surprise du Maniote, en reconnoissant sa propre femme dans cette esclave! Il demeura comme frappé de la foudre, & ne songea pas tant à la retirer, qu'à presser le Malthois de prendre l'épouse d'Anapliottis, aux conditions qu'il lui plairoit, afin que les deux femmes ayant été à la discrétion du pirate, ce ne fut pas pour lui seul, un sujet perpétuel de honte & de raillerie.

Cependant Anapliottis, averti de ce qui se passoit, revint au plus vîte dans une chaloupe armée. Théodoro, malgré sa rage, se joint à lui: ils menacent; le corsaire a peur; &, pour ne pas ruiner les autres affaires qu'il avoit dans le pays, il les laissa tous partir. Des amis communs réconcilièrent les

maris : ils reprirent chacun leur femme, qu'ils pouvoient néanmoins répudier; & deux jours après, ils allèrent en course dans le même bâtiment.

Préc. p. 8-12.
Toujours extrêmement jaloux de leur liberté, les Maniotes sont les ennemis obstinés des Turcs. Après la paix de Passarowitz, en 1718, qui laissa les Ottomans possesseurs tranquilles de la Morée, le capitan Pacha Gianoum Kodja, piqué de voir, sur un point d'une si belle conquête, une poignée de gens refuser opiniâtrément le moindre acte de soumission au Sultan, espéra de réduire, par la ruse & par la douceur, la fierté farouche des Maniotes, & de les amener à payer un léger tribut, qui pût faire croire à son maître qu'il les avoit soumis. Il vint mouiller dans le golfe de Vitulo, leur envoya des otages, & fit aux principaux chefs, les plus affectueuses invitations : il les traita magnifiquement sur son bord, les combla de présents, & voulut leur persuader que le tribut qu'il demandoit, loin de donner atteinte à leur liberté, ne feroit que l'affermir, par la satisfaction que recevroit le Sultan, de cette marque de soumission. Ils répondirent que leur consentement,

ſans celui des Gérontes, n'auroit pas de valeur; qu'ils les aſſembleroient, & lui rendroient compte du parti qu'ils auroient adopté.

Ils envoyèrent le lendemain à l'amiral, deux porcs, comme le ſeul tribut que les Maniotes vouloient payer à ſon maître; avec menaces, s'il ne mettoit ſur-le-champ à la voile, de le brûler avec ſa flotte.

Dans la dernière guerre des Ruſſes contre les Turcs, le courage & la fierté de ce peuple n'ont pas moins éclaté. La conformité de religion, l'eſpoir de voir la Grèce affranchie d'un joug odieux, engagèrent les deſcendants des Spartiates, à écouter les propoſitions des émiſſaires que les Ruſſes n'avoient pas négligé de leur envoyer: c'eſt la première liaiſon que les Maniotes aient formée avec une nation étrangère. Ils reçurent avec empreſſement les vaiſſeaux Ruſſes qui abordèrent dans le golfe de Vitulo, & ſecondèrent avec ardeur leurs entrepriſes. Rien de plus prompt, ni de plus heureux que les expéditions de Miſiſtra, de Navarin, ou Néocaſtro, par le peu de réſiſtance des Turcs à l'impétuoſité des Maniotes, qui mettoient tout à feu & à

sang. Mais devant la ville de Coron, un commandant subalterne des Russes s'étant permis de traiter, avec hauteur, un chef Maniote, celui-ci les abandonna, & fut suivi par tous ceux de sa nation : les Russes, repoussés avec une perte considérable, se virent obligés de renoncer à la conquête de la Morée.

Préc. p. 144. 145.
Les Maniotes n'avoient pas oublié ceux de leurs compatriotes qui s'étoient établis dans l'île de Corse : ils leur avoient écrit, pour les engager à revenir dans leur ancienne patrie, offrant de leur envoyer des bâtiments de transport. On ne sait par quelle fatalité, un retour desiré de part & d'autre, ne fut pas exécuté.

Ibid. p. 151-155.
En 1729 commencèrent les troubles entre les Génois, & les Corses, qui supportoient impatiemment le joug de ces républicains. Les insulaires invitèrent les Grecs à faire cause commune. Jean Comnènes & les siens refusèrent leurs propositions. Pour se venger, les mécontents vinrent attaquer les Grecs dans leurs habitations ; mais ils furent repoussés. Cependant, comme le bourg de Paomia n'étoit ni fortifié, ni aisé à défendre, ils résolurent de faire passer

leurs familles à Ajaccio, ville la plus voisine de leur résidence, fidelle aux Génois, défendue par une bonne forteresse, & gardée par une assez nombreuse garnison : Comnènes se retira ensuite avec quatre-vingts hommes d'élite dans la tour d'Omigna, distante de Paomia d'environ une lieue, & située sur le bord de la mer. Plus de trois mille Corses vinrent en former le siége : les Grecs soutinrent de vigoureux assauts ; mais, comme l'ennemi s'étoit emparé des passages du côté de terre, & que le vent contraire empêchoit tout secours par mer, bientôt ils manquèrent de vivres.

Dans cette position critique, Comnènes harangue ses Maniotes ; il leur rappelle les guerres soutenues par leurs ancêtres contre les Turcs avec une poignée de soldats, leurs belles actions, leurs victoires : d'une voix unanime, ils demandent une sortie, protestant qu'ils périront plutôt que de se rendre. Vers le milieu de la nuit, ils sortent en silence, se divisent en plusieurs petits corps, s'avancent le plus près qu'ils peuvent de l'ennemi, & demeurent sans bruit jusqu'au point du jour. Au signal convenu, ils font tous

à-la-fois une décharge de leurs armes, &, le sabre à la main, fondent sur les ennemis, avec des cris & des hurlements affreux. Les Corses, épouvantés, prennent la fuite : les Maniotes les poursuivent, en tuent un grand nombre, font plusieurs prisonniers, traversent ensuite dix lieues de pays ennemi, & entrent dans Ajaccio couverts de gloire.

Préc. p. 157-162.
Peu après, les Corses entreprirent d'assiéger le château de Corti, qui n'avoit pour garnison que des troupes Génoises. Les Grecs d'Ajaccio, pressés de délivrer cette ville, représentèrent l'impossibilité de l'entreprise : les Corses étoient en forces, très-attentifs sur tous les mouvements des Génois ; & les Grecs, pour arriver à Corti, avoient à traverser vingt lieues de pays de montagnes remplies de défilés, où dix hommes pouvoient arrêter une armée.

On renouvella les instances : « Puis» que la république » répondit Jean Comnènes « exige de mes compatriotes, » le sacrifice infructueux de leurs vies, ils » sont assez généreux pour l'offrir ». L'ordre de marcher fut donné : trois-cents Grecs se rassemblèrent dans la place d'armes. Comnènes, avant de partir,

voulut que ſes compagnons contribuaſſent à une ſomme d'argent, qu'il remit aux prêtres Grecs, pour célébrer leurs obsèques. Les femmes vinrent encourager leurs maris, leurs frères & leurs fils : elles ne les quittèrent qu'à l'inſtant où ils ſe mirent en marche ; pluſieurs même vouloient les ſuivre, & participer à la gloire d'une journée qui rappelle ſi vivement celle des Thermopyles, ſous Léonidas.

Les Grecs, pendant deux jours, dirigèrent leur marche avec tant de prudence, qu'ils ſe dérobèrent à toutes les embuſcades. Vers le ſoir, ils arrivèrent au paſſage le plus dangereux, peu éloigné de Corti : ils firent halte, & pendant la nuit s'enfoncèrent dans un bois voiſin des montagnes, qui forment ce défilé, ſi étroit, qu'il eſt difficile à un ſeul homme, & impoſſible à deux d'y paſſer de front. Un coup de fuſil, tiré par hazard, avertit les Grecs que les ennemis étoient à peu de diſtance : ils ſe mirent en défenſe ; le bruit qu'ils firent, donna l'alerte aux Corſes. Bientôt on ſe rencontre, on ſe mêle dans le bois : les Grecs, dans l'obſcurité de la nuit, ne frappent que ceux qui ne répondent point dans leur langue. Si les

Corses avoient envoyé défendre l'entrée du défilé, aucun des Grecs n'eût échappé. Jean Comnènes les prévint, & fit crier en Grec aux siens, de se rapprocher du chemin, où ils se trouvèrent tous réunis vers les trois heures après minuit. Les Corses perdirent beaucoup des leurs dans cette rencontre : il n'y eut que trois Grecs de blessés ; mais les soldats de deux compagnies Génoises, qui les avoient suivis, furent tous tués ou faits prisonniers.

Il seroit trop long d'entrer dans le détail des guerres que Jean fit pour les Génois ; nous nous bornerons à dire qu'il contribua aussi aux succès des armes de la France en Corse. Les Comnènes avoient conservé, pendant un siècle, le rang de chefs de leur nation, dans lequel la république de Gênes les avoit maintenus. Ils ne perdirent cette distinction, qu'à l'époque où cette île passa sous la domination Françoise : une loi du Souverain n'en réserva qu'à ceux qui prouveroient la légitimité de leurs prétentions.

Préc. p. 6-8.

Démétrius, celui des Comnènes que cette disposition empêcha de succéder au rang de son père, après avoir donné une filiation directe depuis David, der-

nier empereur de Trébiſonde, obtint, au mois d'Avril 1782, des Lettres-patentes qui conſtatent ſon origine, & il eſt actuellement capitaine de cavalerie au ſervice de la France.

Le temps a plus reſpecté l'ouvrage de Lycurgue que ſa ville : l'eſprit de ce légiſlateur vit, en quelque ſorte, dans ſes deſcendants, tandis que Lacédémone n'offre plus que des ruines. Miſiſtra n'eſt point l'ancienne Sparte ; le rocher très-eſcarpé ſur lequel elle eſt bâtie, eût dû ſuffire pour détromper les géographes qui lui ont donné ce nom. Elle eſt à l'endroit qu'occupoit la ville de *Pharis*; & le fauxbourg de Miſiſtra ſe nomme encore *Pharori*. Ce fauxbourg étoit anciennement la ville ; mais les guerres ont obligé les habitants de ſe fortifier ſur ce rocher. Si l'on en croit les Miſiſtriotes, c'eſt un chef des Francs, nommé Meſſire Guillaume, qui a commencé les fortifications de leur ville, dans le deſſein d'y attirer les Spartiates, qui ſouffroient beaucoup par la diſette de bonne eau, depuis que les aqueducs qui en conduiſoient à Sparte, avoient été rompus par les Turcs. Les Miſiſtriotes débitent beaucoup de fables ſur ce Meſſire

Fourmont.

Guillaume : ce qu'il y a de certain, c'eſt que dans quelques catalogues des biens du monaſtère de Saint-Baſile, qui eſt dans la ville même, les Miſiſtriotes ſont appellés *Meſſiotes*; nom qu'on a pu donner dans le bas Grec, à des gens qui s'étoient mis ſous la protection d'un chef Franc, qualifié de *Meſſire*.

L'ancienne Sparte, peu éloignée de Miſiſtra, arrête encore utilement les curieux qui peuvent la parcourir, Pauſanias à la main. Cet auteur ayant paſſé le pont de l'Eurotas, entre dans le Plataniſte, qui eſt à la rive droite de ce fleuve, & que l'on voit encore. Il monte enſuite dans la ville, où il trouve le temple de Lycurgue : il rencontre beaucoup d'autres temples ; il voit le palais des anciens rois, leurs tombeaux, le théatre, dont la beauté le ſurprend ; il monte enfin au temple de Minerve, & fait ſes remarques ſur de petites buttes, qui formoient une eſpèce de forteresſe. En ſuivant cet auteur, on reconnoît une partie des choſes qui étoient de ſon temps ; mais elles ſont abattues : les Paléologues, qui ont fortifié ces buttes, ſe ſont ſervi des matériaux les plus proches, & n'ont

laiſſé, de tous ces édifices, que les fondements.

Le Grec des Maniotes eſt beaucoup plus corrompu qu'ailleurs. Ayant inceſſamment à trafiquer de ce qu'ils ont pris en courſe, & traitant tous les jours, tantôt avec une nation, tantôt avec une autre, ils ſe ſont fort attachés à la langue Franque ; c'eſt-à-dire, à cette eſpèce de patois Italien, qui n'emploie, pour tout temps, que l'infinitif des verbes, & n'en eſt pas moins généralement entendu ſur toutes les côtes du Levant. Athèn. anc. & nouv. p. 31.

Les payſans qui n'ont point de commerce avec les Francs & les Turcs, ont un langage beaucoup plus conforme au Grec littéral, que les perſonnes conſidérables. En voyageant de Miſiſtra vers l'Arcadie, on s'apperçoit ſenſiblement de cette corruption ; car dans les korions, ou bourgades, qui ſont à trois ou quatre lieues de la ville, on commence à ſe moquer de la prononciation des Spartiates, qui emploient beaucoup de mots Turcs, & les tirent du goſier, à la manière des Arabes. Au contraire, les Grecs du plat pays mignardent leur voix en parlant : on diroit qu'ils bégaient, pour faire Lacéd. anc. & nouv. p. 103. 104.

les agréables. A dix lieues de Misistra, les koriatis, ou paysans, se font expliquer la plus grande partie des mots Grecs des Spartiates; &, un peu plus avant, ils parlent presque l'ancien Grec littéral : au reste, on se doute bien qu'on peut leur appliquer le mot de Quintilien : *Aliud latinè loqui, aliud grammaticè.*

Lacéd. anc. & nouv. p. 195 & 197. Cette province, autrefois si célèbre, est retombée dans l'état où elle étoit peu après le siége de Troie, lorsque les Doriens, qui s'y établirent avec les Héraclides, l'appellèrent *Tetrapolis*, de ses quatre villes. Au défaut d'habitants, la campagne est remplie de bêtes fauves; & elle en produit une si grande quantité, que les chasseurs tuent indifféremment les biches & les cerfs, sans craindre de détruire ou de diminuer l'espèce.

Ibid. p. 506. 507. Aux environs de Misistra, on voit quatre monastères de Caloyers, parmi lesquels il en est qui jouissent de cinq ou six mille écus de revenu. Mais, quoique le Grand-Seigneur n'en tire jamais rien immédiatement, ils n'en sont pas plus riches. Les Beys & les autres officiers Mahométans, enlèvent les deux tiers de leurs revenus, par les avanies

dont ils les menacent, ou par les présents qu'ils en exigent.

Sous prétexte de promenade, les Turcs y font de fréquentes visites, & n'y viennent jamais qu'il ne faille les traiter. Quand l'austérité de ces religieux ne les obligeroit pas à ne manger que du pain bis, la seule nécessité les y contraindroit. Avant la domination des Turcs, leur vie n'étoit pas plus douce; & le surplus de leurs biens s'employoit en ornements sacrés & en aumônes: encore aujourd'hui, leur économie n'a que ces deux objets. Chacun de ces monastères a trente ou quarante Caloyers, qui vivent dans la plus grande austérité: ils sont l'ornement de l'église Orientale, qui en tire plus de prélats que de tout le reste de la Morée.

Le plus cruel des maux qu'aient à souffrir les Grecs de la part des Turcs, est le tribut des enfants, dont l'empereur fait enlever, tous les ans, une certaine quantité qu'il emploie au service de son serrail: il n'est point d'endroit dans la Grèce, où les pères & les mères aient plus d'horreur de cette violence, qu'à Misistra. Peut-être la tendresse n'y est-elle pas plus

Ibid. p. 177-180.

forte qu'ailleurs; mais le courage & le zèle y sont plus grands. C'est peu, dans ces occasions, de cacher les enfants; c'est peu même de les estropier, afin qu'on les rebute : il s'est trouvé des mères qui, par une pieuse barbarie, les ont poignardés entre les bras des commissaires Turcs, & qui se sont tuées sur les corps palpitants de leurs fils. La ferveur des Caloyers & des Papas, donne à cet excès de zèle, le nom de martyre.

Pour surmonter une partie des obstacles qu'ils rencontroient à lever ce tribut dans la Zaconie, les Turcs se sont avisés d'une ruse abominable. Les enfants mâles, qui, dans les autres provinces de la Grèce, ne commencent à payer les impôts ordinaires qu'à l'âge de onze ans, les paient dans la Zaconie dès le jour de leur naissance, afin que la pauvreté & l'oppression diminuent dans le cœur des parents, le regret de se les voir arracher. Pour flatter ces déplorables enfants, & adoucir la douleur d'une si désespérante séparation, le commissaire leur fait à chacun présent de dix piastres. Un de ces jeunes captifs envoya cette somme à sa mère; mais, quoiqu'elle fût ré-

duite à la dernière indigence, elle l'employa en aumônes & en prières, pour demander à Dieu que son fils persévérât dans les sentiments de la religion Chrétienne.

Ce sacrifice paroîtra d'autant plus digne d'éloges, que la misère est très-grande dans ce pays. Le carasch y est de quatre piastres & demie par tête; quoiqu'en d'autres endroits il ne soit que de deux, & tout au plus de trois. Les femmes, les Caloyers, les Papas, les aveugles, les bossus, tous ceux que la nature a mis hors d'état de gagner leur vie, en sont seuls exempts; mais ils perdent ce privilége, s'ils épousent une femme riche. L'argent est si rare en Zaconie, que le peuple, pour fournir à sa subsistance, est réduit à faire un échange continuel de ses denrées. Celui qui vend son bled, se fait rendre du vin; un autre qui aura avancé ses olives, ses figues & ses huiles, se fera payer en soies & en cotons. Tout le commerce de Misistra passe par les mains des Juifs, gens fourbes, artificieux & les plus grands usuriers du monde; mais patients, souples & flatteurs. Ils ont l'adresse de s'insinuer dans les maisons des Chrétiens & des Ma-

Lacéd. anc. & nouv. p. 489. 490.

Ibid. p. 492. 493.

hométans ; ils se mêlent de faire des mariages ; il est peu de familles dont ils ne connoissent les intérêts : sous prétexte de ces bons services, ils mettent le trouble & le désordre chez les personnes qui les reçoivent. On a beau s'en défier, chacun s'en plaint, & personne ne peut s'en passer.

Lacéd. anc. & nouv. p. 373-377. Mahomet établit à Sparte un Bey, un Aga, un Vayvode & quatre Gérontes. Le premier, gouverneur de la Zaconie propre, & indépendant du Sangiac ou Bacha de la Morée, a sous sa bannière Misistra, Coron & Malvoisie : l'Aga a le commandement du château & de la milice du pays : le Vayvode veille à la sûreté des chemins, & poursuit les voleurs ; les Arnautes, ou Albanois du pays, sont ceux qui lui donnent le plus d'exercice ; mais il ne les épargne pas : le Mula règle les affaires spirituelles & celles de la police. Ces quatre charges sont exercées par des Turcs. Les Gérontes, que les Francs appellent *Vecchiados*, ou *Vecchiardos*, sont tirés des meilleures familles Grecques de Misistra : ils changent tous les ans, quelquefois tous les trois ans. Il en est qui, par une déférence que le public rendoit à leurs lumières, ont exercé

cette charge toute leur vie. Les *Vecchiardos* connoiſſent des affaires civiles des Chrétiens, plutôt comme arbitres, que comme juges abſolus : il y a appel au Mula, de ce qu'ils ont prononcé. Ils font l'aſſiette & la levée du tribut que l'on paie au Sultan. Quand il paſſe des gens de guerre par Miſiſtra, les Gérontes font le département des logis chez les Chrétiens, ſeuls obligés à cette charge : mais elle n'a lieu que pour l'infanterie ; la cavalerie Turque campe toujours hors des villes.

Telle eſt cette terre ſi long-temps fertile en héros : telle eſt toute la Grèce en général. Dans les îles de l'Archipel, ce ſont des ruines & des cabanes habitées par un vil peuple, livré à la misère, à l'ignorance, à la ſervitude. Dans cette partie de l'Aſie-mineure qu'ont traverſé Spon & Whéler, ce ſont les triſtes reſtes de la magnificence Grecque ; des colonnes, des morceaux de marbre enclavés avec les pierres dans la conſtruction des murailles ; des routes infeſtées, du côté de l'Aſie, par des voleurs Arabes, du côté de la Grèce par des Albanois.

Tournef. let. 4, p. 56.

T. 1. l. 3. p. 278.

Ibid. p. 320-322.

Depuis aſſez long-temps nous marchons à travers des décombres, foulant

aux pieds des ruines, intéressantes cependant à cause du peuple à qui elles appartiennent. Des restes plus intéressants encore, sont ce peuple lui-même, échappé à tant de révolutions, & montrant, dans son abaissement, beaucoup de conformité avec ses ancêtres. « Ainsi, dans ces statues mutilées qui subsistent encore, on admire des attitudes, des draperies, des contours qui rappellent le bel âge des arts. »

Guys, t. 1. in-12. p. 21.



LIVRE

LIVRE SOIXANTE-NEUVIÈME ET DERNIER.

ÉTAT de la Religion dans la Grèce moderne. Commerce, Agriculture, Coutumes, Mœurs & Usages de ses Habitants, comparés avec ceux des anciens Grecs.

« LA FORTUNE se joue sans cesse » des choses d'ici-bas », s'écrioit, dans le deuxième siècle, un écrivain qui parcouroit alors la Grèce « : rien ne lui ré- » siste. Que reste-t-il de Mycènes, qui, » du temps de la guerre de Troie, com- » mandoit à toute la Grèce ; de Thèbes » en Béotie, qui se faisoit craindre & » respecter de tous les Grecs ? Thèbes » en Egypte, Orchomène dans le pays » des Minyens, Délos qui s'est vue si » florissante par son commerce, que » sont-elles devenues ? » *Pausf. l. 8. c. 33.*

Religion.

Il ne faut pas remonter à des temps aussi reculés, pour trouver des changements dans la Grèce. L'église Grecque, si florissante dans les premiers

ſiècles du Chriſtianiſme, ſi glorieuſe d'avoir eu pour paſteurs les Athanaſe, les Baſile, les Chryſoſtome; offuſquée maintenant ſous les ronces de l'ignorance & de la ſuperſtition, ne produit plus que des fruits pernicieux.

Siècl. chrét. t. 8. p. 267. & Sous les Mahométans, le Chriſtianiſme fut dans un état d'oppreſſion, facile à imaginer. La faveur, le caprice, l'intrigue, & ſur-tout l'argent, créèrent & renversèrent les patriarches, les évêques; ouvrirent ou fermèrent les égliſes. Au milieu de cette inſtabilité, qui rendoit l'état des paſteurs ſi précaire & ſi mobile, il étoit impoſſible qu'ils veillaſſent ſur leurs troupeaux, & qu'ils ne négligaſſent pas de s'inſtruire eux-mêmes. Le clergé du ſecond ordre eſt encore moins éclairé. Comme ce ſont ordinairement les Caloyers ou moines qui parviennent aux prélatures, ils ont, pendant les années qu'ils paſſent dans la ſolitude, le temps d'apprendre les choſes abſolument néceſſaires aux fonctions de l'épiſcopat : mais les eccléſiaſtiques inférieurs, à qui l'on confie les détails du miniſtère, étant pris indiſtinctement dans tous les états, n'apportent au ſacerdoce, que le peu de connoiſſances qu'ils ont acquiſes avant

d'y être élevés ; c'est-à-dire, qu'ils ne savent rien de plus que les simples laïques, qui sont tous plongés dans l'ignorance, & aveuglés par la superstition. Les Papas, c'est le nom des prêtres Grecs, ne jouissent d'aucune considération, parce qu'ils sont en général très-vicieux & très-intéressés : ils font payer leurs fonctions le plus cher qu'ils peuvent, & composent toujours avec ceux qui ont besoin de leur ministère. La superstition étant le plus fort lien par lequel le peuple tient à eux, & la source principale du petit revenu qui les fait vivre, ils ont soin de l'entretenir par une infinité de pratiques, la plupart ridicules & même absurdes : les histoires les plus invraisemblables, les prodiges de toute espèce, les vertus miraculeuses attachées aux eaux de certaines fontaines, aux paroles de certaines prières, &c., sont autant de moyens qu'ils emploient pour entretenir une crédulité qu'ils partagent eux-mêmes avec le peuple.

Les Grecs sont gouvernés pour le spirituel, par quatre patriarches qui reconnoissent pour chef celui de Constantinople : les trois autres sont celui de Jérusalem ; celui d'Antioche, qui

Tournef. let. 2. & 3. Hist. de l'Asie, de l'Afr., &c. t. 9. p. 92. &c.

réside à Damas; & celui d'Alexandrie, qui demeure au Caire. Les archevêques ont rang après les patriarches; ensuite les évêques, les protopapas ou archiprêtres, les papas & les caloyers.

L'habit d'un prélat est une longue robe de drap noir ou brun, semblable à celle des religieux & des papas; un bonnet de velours, orné de quelques perles, leur tient lieu de mitre; la crosse, qui a la forme d'une béquille, est incrustée de nacre, & parée d'autres ornements. Le Patriarchat se vend: il étoit à soixante mille écus du temps de Tournefort. Pour y mettre l'enchère, les Grecs n'attendent pas la mort de celui qui le possède: leurs patriarches se détrônent les uns les autres, comme faisoient leurs empereurs. Le premier soin du nouvel occupant, est de recouvrer ses avances, en taxant les prélatures, qu'il donneroit au plus offrant, si l'on résusoit ces contributions: les évêques, à leur tour, rançonnent les papas; les papas vexent leurs paroissiens, & ne jettent, pour ainsi dire, pas une goutte d'eau bénite, qui ne soit payée d'avance.

Si le patriarche a besoin d'argent,

il en met l'exaction à l'enchère parmi les Turcs : celui qui l'obtient, va dans la Grèce sommer les prélats. Ordinairement, sur vingt mille écus, à quoi le Clergé est taxé, le Turc en tire deux mille de plus, qui restent à son profit, & il est défrayé dans tous les diocèses. En vertu de la convention qu'il a faite avec le patriarche, il casse & interdit des fonctions ecclésiastiques, les prélats qui refusent de payer leur taxe : s'ils n'ont point d'argent, ils en empruntent des Juifs, à gros intérêt, sur la caution de leurs diocèsains.

Le premier ordre que l'on confère à ceux qui se destinent à l'église, est celui de lecteur ; les lecteurs deviennent chantres, puis sous-diacres, diacres, & enfin prêtres : on élève quelquefois à la prêtrise, des enfants de quinze ans. Souvent le postulant passe en quatre jours par tous les grades. L'évêque, avant de lui conférer le sacerdoce, demande aux assistants s'ils l'en jugent digne ; &, quand il se trouve un seul opposant, l'ordination est suspendue. Un homme qui aspire à la prêtrise, peut se marier avant de la recevoir, pourvu que ce soit avec une vierge, & qu'il ait déclaré en confession, qu'il

n'a jamais connu de femme : ce que le papa qui l'a confessé, certifie à l'évêque. Alors on le marie ; ensuite on lui confère la prêtrise : mais comme il ne sauroit passer à de secondes noces, on lui choisit la plus belle fille du village, & dont le teint promet une longue vie. La bibliothèque de ces prêtres est ordinairement fort petite : comme leurs bréviaires & les autres livres de prières sont chers, par la nécessité où ils se trouvent de les tirer de Venise, ils se dispensent de réciter l'office, quoiqu'il soit en Grec vulgaire.

Les Caloyers font vœu d'obéissance, de chasteté, d'abstinence ; ils ne disent pas la messe, s'ils veulent se tenir dans leur règle : s'ils se font prêtres, ils deviennent moines sacrés, & ne célèbrent qu'aux plus grandes fêtes ; c'est pourquoi dans tous les couvents, il y a des papas entretenus pour desservir l'église.

Avant la décadence de l'église Grecque, le supérieur d'un couvent éxaminoit le postulant avec soin ; &, pour éprouver sa vocation, il l'obligeoit de rester trois ans dans le monastère. A présent, on reçoit les religieux fort jeunes ; on en voit qui n'ont que dix

ou douze ans : ce sont le plus souvent des fils de papas, à qui on enseigne à lire & à écrire ; d'ailleurs ils sont employés aux offices les plus vils, & cela leur tient lieu du noviciat, qui, dans les couvents les plus réguliers, se prolonge encore deux ans après la prise d'habit.

Les Caloyers & les autres ecclésiastiques sont fort malpropres : leurs cheveux & leur barbe, sont tout-à-fait négligés ; car la plupart gagnent leur vie à la sueur de leur front ; & s'appliquent à toute sorte d'ouvrages, surtout à labourer la terre & à cultiver la vigne. Les frères lais sont des paysans qui, après la mort de leurs femmes, font donation de leurs biens au couvent, où ils passent le reste de leur vie à travailler la terre. Les moines ne vivent que de quelques poissons, de légumes, d'olives, de figues sèches. Le supérieur n'oseroit abuser de son autorité : la moindre sévérité envers ses religieux leur feroit quelquefois prendre le turban.

Dans certains endroits de la Grèce, les caloyers sont distingués en anachorètes, & en ascétiques ou hermites. Les premiers se retirent au nombre de trois

ou quatre, dans une maison dépendante du couvent, duquel ils la louent à vie. Ils ont leur chapelle, & s'appliquent, après leurs prières, à cultiver des légumes, la vigne, des oliviers, des figuiers & d'autres arbres qui leur fournissent des fruits pour l'année. La vie des hermites est la plus dure de toutes: ces caloyers, qui se retirent volontairement dans les rochers les plus affreux, ne mangent qu'une fois le jour, excepté les fêtes: ce qu'ils prennent d'aliments, suffit à peine pour les empêcher de mourir. Ces abstinences outrées, jointes à la solitude affreuse dans laquelle ils vivent, les font tomber dans des rêveries pitoyables, & enfin dans la démence. Un peu de biscuit que les moines leur fournissent, & quelques herbes champêtres, font tout le soutien de leur vie. L'église Grecque à aussi des religieuses; mais leur genre vie est beaucoup moins austère que celui des moines. Ce sont communément des femmes ou filles pénitentes, qui, commençant à être sur le retour, font vœu, dit-on, de pratiquer des vertus qu'elles ont fort négligées dans leur jeunesse.

Les Grecs, les plus grands jeûneurs du Christianisme, ont quatre carêmes,

outre lesquels les moines en observent trois autres qui leur sont particuliers.

On voit en Grèce dix ou douze moines ou papas, contre un séculier: c'est, sans doute, cette grande quantité d'ecclésiastiques, qui a tant fait multiplier les chapelles dans ce pays. Chaque papa croit être en droit d'en posséder une: la plupart regarderoient comme une espèce d'adultère spirituel, de célébrer dans l'église d'un autre. Les églises sont mal bâties & fort pauvres: à l'exception de Sainte Sophie de Constantinople, on n'en a guère vu de grandes parmi eux, même dans le temps le plus florissant de leur empire.

Chez les Grecs & chez tous les chrétiens orientaux, le culte des statues est en horreur: ces hommes, qui, prosternés devant des peintures, des images brodées, & même des bas-reliefs, leur vouent un culte qui tient un peu de l'idolâtrie; ces hommes presqu'adorateurs des peintures, traitent d'idolâtres les Latins qui se mettent à genoux devant les statues.

La religion d'un peuple conduit par des prêtres, tels qu'on vient de les dépeindre, ne peut être qu'un culte extérieur & informe: l'appareil des

Guys, let. 21. fêtes & les cérémonies lui suffisent ; & ce peuple esclave ne demande & ne voit rien au-delà. Ils ont ajouté à la religion, toutes les traditions & les pratiques que la crédulité seule & l'habitude ont pu conserver ; & leur attachement aux anciens usages leur a fait retenir bien des superstitions. Les fêtes religieuses qu'ils célèbrent à la campagne, rappellent & les bacchanales & les dévotions des anciens pour une fontaine sacrée, pour une antique forêt. Toujours dans ces lieux déserts & dans ces bois respectés, vous trouverez une fontaine célèbre par des guérisons & de prétendus miracles. Les Grecs ont encore dans leurs montagnes, des cavernes, des forêts, des eaux consacrées par la dévotion, qu'ils appellent *eaux sanctifiées* ou *expiatoires* : ils y vont en foule dans certains jours de l'année ; ils boivent de ces eaux, ensuite ils attachent près de la fontaine ou de la source, des morceaux de linge ou d'étoffe, en signe des guérisons qu'ils ont obtenues. Ils pratiquent la même chose à l'égard des images des saints dont ils invoquent le secours dans leurs maladies. Ainsi, à Titane, dans la Sicyonie, la statue de la Déesse

Pauf. l. 2. c. 11.

de la Santé étoit cachée, soit par la quantité des chèvelures, dont quelques femmes lui avoient fait le sacrifice, soit par les morceaux d'étoffe de soie dont elle étoit couverte.

On connoît l'ancienne crédulité des Grecs pour les présages : ils en tirent encore de mille choses que le hazard produit. Ils ont aussi leurs jours heureux & malheureux. Le détail de toutes les pratiques superstitieuses, seroit long & ennuyeux : les anciennes ont été décrites par Théophrastes : les Grecs modernes en ont plutôt augmenté que diminué le nombre ; ils ajoutent autant de foi que leurs pères, à l'art d'interpréter les songes. Ce sont de vieilles femmes qui gagnent leur vie à ce métier. Guys, let. 12.

« J'ai rêvé » disoit une jeune Grecque, « qu'un étranger s'est approché de moi : » il m'a présenté une aigrette & des » fleurs ; il a allumé un flambeau & a » disparu ». — « Voici tout le mystère » répond la Sibylle, à qui cette consultation s'adresse : « l'aigrette que nous » portons le jour des noces, signifie » que vous serez mariée ; le flambeau » allumé, indique que le jour n'est » pas éloigné ; & le nombre des fleurs

» que vous avez vues, désigne le nombre des enfants que vous aurez ». La règle générale des songes, est d'en prendre toujours le contre-pied : ainsi les plus sinistres sont pris en bonne part ; & les Grecs superstitieux, passent tristement la journée qui suit un songe.

Commerce & navigation.

Guys, let. 23.

Le goût des anciens Grecs pour le commerce maritime, se retrouve chez leurs descendants. Ils le font, comme autrefois, de proche en proche, & l'ont étendu relativement aux connoissances qu'ils ont acquises. Ils s'assemblent pour parler de leurs affaires, dans une place publique : usage très-ancien, comme on le voit par la réponse de Cyrus, à des ambassadeurs de Sparte : « Je n'ai jamais redouté » dit-il « ces » hommes qui ont dans leur ville, une » place de commerce, où ils s'assemblent ordinairement, pour se tromper » par des serments mutuels. »

Herodot. l. 1.

Ces serments que faisoient entr'eux les marchands, désignent l'ancienne manière de traiter, qui subsiste encore parmi les Grecs. Lorsque le vendeur & l'acheteur sont d'acord, l'entremetteur ou le courtier met la main du

premier dans celle de l'autre : ce qui les lie, comme par un ferment réciproque.

Les Grecs pour la plupart font adonnés au commerce, & ils font le cabotage d'une île à l'autre. Ils portent aussi leurs marchandises dans la mer noire & en Egypte : il en est même qui vont aux Indes, par Bassora, & qui en rapportent des toiles de coton & des étoffes ; d'autres vont en Russie, pour acheter des pelleteries. Les Grecs ne s'en tiennent pas au commerce ; ils font encore fabricants : à Scio, ils ont un très-grand nombre de métiers montés, & font des étoffes qui imitent parfaitement celles des Indes, de Perse & même de Lyon. On tire des tapis de Salonique & de Smyrne ; des couvertures, de Cypre ; de l'huile & du savon, de Candie ; de Santorin, les étoffes de coton appellées *Dimiles* ; les bas de soie, de Tine, &c. Ainsi, l'on vantoit autrefois les tapis de Samos & de Milet ; les couvertures de Corinthe ; les fromages de Sicile ; l'airain d'Argos, &c. *Theocr. Idyll.* 15. *Antiphan.*

Les Grecs font naturellement marins ; ils fournissent au Grand-Seigneur, tous les matelots pour les vaisseaux de

guerre. Ils ont profité de l'invention de la bouſſole ; mais ils n'ont aucune carte marine, & ne ſe conduiſent que par la connoiſſance des côtes, dont ils ne s'éloignent point. La plupart de leurs bâtiments, aſſez ſemblables à ceux des anciens, n'ont qu'un ſeul mât, de longues antennes, de grandes voiles, la pouppe élevée, mais plate, ſouvent ornée, & dont le gaillard avance beaucoup. En voyant, dans le beau canal de la mer noire, un Grec aſſis ſur la pouppe de ſon *Volik*, jouer de la lyre, tandis qu'un vent favorable enfle les voiles de ſon bâtiment, on ſe croiroit aux plus beaux jours de la Grèce. Enfin, pour ſe convaincre qu'il ne faut aujourd'hui que deſſiner ce qu'on voit en Grèce, pour former une ſuite de tableaux de l'ancien temps, tranſportons-nous à Meſſalongi, ou dans le royaume d'Ulyſſes, à l'île d'Ithaque, nous y verrons les *Monoxylon*, qui ſont les anciens bateaux grecs, dont ils ont retenu le nom, faits d'un tronc d'arbre creuſé, & qu'un ſeul homme mène avec deux rames.

Spon, t. 1. p. 141. 142.

Anciennement on ne s'embarquoit pas ſur un vaiſſeau, ſans faire des libations avec du vin. M. de Peyſſonnel,

Guys, let. 29.

consul de France à Smyrne, rapporte la manière dont il vit lancer à l'eau un bateau Grec. « Avant de mettre la main » à l'œuvre » dit-il « pour commencer » l'opération, le constructeur a fait » venir du vin; &, tenant la coupe, il » en a arrosé la pouppe du bâtiment, » en faisant des vœux pour la prospé» rité du voyage & du propriétaire: » il a bu ensuite, & fait boire tous les » assistants ». Les libations se retrouvent encore à la fin des festins, qu'on n'achève pas sans répandre cette liqueur, en faisant des vœux pour le maître de la maison & pour les convives.

Agriculture & pêche.

L'agriculture s'est soutenue dans la Grèce; mais elle n'a pas dû faire des progrès ches un peuple tombé dans l'ignorance, & attaché scrupuleusement à ce qu'il a toujours pratiqué: les préjugés & les vieux usages des laboureurs Grecs, se sont fidellement conservés de père en fils. Les pêcheurs dont il est parlé dans l'histoire, se retrouvent sur les mêmes côtes, & munis des mêmes instruments dont ils se servoient autrefois. Comme ils sont ordinairement plus au fait de ce pénible métier, que tous les autres pêcheurs,

Id. let. 24.

ils font les plus abondantes pêches. Les Turcs ont à Alexandrie une mer très-poiſſonneuſe : cependant ils manquent aſſez ſouvent de poiſſon ; tandis que les Grecs de l'Archipel & de la mer noire, apportent à l'envi & avec profuſion, tout ce que la mer & leur travail peuvent leur fournir.

Arts & belles-lettres.

La Grèce n'eſt plus cette terre de merveilles, dont nous aimions à parler dans les beaux jours des Phidias & des Apelles. Après la priſe de Conſtantinople par les Turcs, les plus habiles d'entre les habitants emportèrent en Occident, les arts & les ſciences : leur patrie tomba dans une barbarie affreuſe. Il ne faut plus chercher dans la Grèce, ni de célèbres artiſtes, ni des tableaux, ou des ſtatues qu'on a détruits ou enlevés : mais on reconnoît ſous le même ciel, le même génie qui fit autrefois les peintres & les poëtes : on y voit les tableaux vivants & les modèles animés, d'après leſquels le talent peut encore travailler avec ſuccès. La Grèce offre, dans les détails, tout ce qui conſtitue les plus belles formes du corps humain. On y rencontre des beautés dignes du pinceau d'Apelles ; des yeux

Guys, let. 31. 32.

noirs, vifs, animés d'un feu naturel; des tailles élégantes & majestueuses; un habillement simple & léger.

Les Grecs ne peignent plus comme autrefois, parce qu'ils ont perdu leur liberté; mais leurs femmes dessinent, brodent & nuent parfaitement, les fleurs, les fruits & les feuillages. On retrouve chez les riches, le goût, la propreté & la magnificence des anciennes maisons d'Athènes. A l'exemple des anciens, ils ne tapissent point leurs appartements : comme eux, ils font peindre sur les murs, non des figures, mais des vases de fleurs artistement travaillés. Ils ont des lambris dorés d'une belle sculpture, & des plafonds richement incrustés. Winck. hist. de l'art.

Les langues (*a*) ont, ainsi que le gouvernement des peuples, leurs périodes & leurs révolutions: celle des Grecs est une des plus anciennes du monde, une des plus riches, & peut- Langue.

(a) *Recherches critiques sur le Grec vulgaire*, par M. d'Ansse de Villoison, t. 18, in-12, de l'HIST. DE L'ACAD.

être, après l'Arabe, la seule qui se soit conservée le plus long-temps. Le tableau qui en représenteroit les âges différents, les changements, les variations, seroit peut-être aussi vaste, & presqu'aussi propre à caractériser le génie & les mœurs des peuples qui l'ont parlée, que l'histoire même de ces peuples. Il nous reste ici à fixer nos regards sur la partie de ce tableau, qui nous présente les ruines d'un édifice antique & majestueux.

Ce que l'Italien est au Latin des bons auteurs Romains, le Grec vulgaire l'est à-peu-près à l'ancien. On y remarque beaucoup d'expressions qui ne peuvent venir que de la langue Françoise, & qui sont dûes au séjour des Empereurs Latins à Constantinople; de même, les mots Turcs s'y trouvent depuis que la puissance Ottomane a établi dans cette ville, le siége de son empire: long-temps auparavant, dès le règne de Constantin, il avoit adopté plusieurs expressions latines.

Le Grec vulgaire remonte bien plus haut qu'on ne le croit communément; mais il n'est guère possible de fixer l'époque où il a pris naissance, parce que, comme tous les autres idiomes,

il s'est formé par des progrès insensibles. Aujourd'hui, les savants Grecs possèdent trois langues ; le Grec ancien ou littéral ; le Grec ecclésiastique ; & le Grec vulgaire, ou barbare, comme l'appellent les Européens. Le Grec littéral est celui dont ils font usage pour célébrer la messe & l'office divin : c'est en cette langue que sont écrites toutes leurs leçons. Le Grec ecclésiastique, ainsi nommé, parce qu'il sert dans les traités théologiques, dans les sermons & dans les lettres des patriarches, est presque le même que le Grec littéral ; mais il n'est pas si pur : on y trouve beaucoup de mots tirés de la langue vulgaire, & des différents dialectes de la Grèce. Les prêtres disent qu'il leur est plus facile de composer plusieurs discours en Grec ecclésiastique, qu'un seul en Grec vulgaire : ils disent aussi qu'il leur suffit d'être entendu de deux ou trois personnes ; que si le peuple veut y comprendre quelque chose, il n'a qu'à s'adresser au patriarche, pour faire prêcher en une autre langue. C'est dans cette langue que sont écrites les légendes de leurs Saints ; énormes volumes remplis de fables qu'ils prennent à la lettre, &

Turcog. p. 197.

qu'on lit dans les églises. Le Grec vulgaire, proprement dit, se divise en soixante & douze dialectes.

Les savants disputent pour savoir si la manière dont on prononce le Grec moderne est celle dont se prononçoit l'ancien. M. Guys a prétendu (a) que la vraie prononciation de cette langue ne se trouvoit qu'en Grèce, & particulièrement à Athènes. « Le peuple » dit-il, « a pu corrompre & altérer la pureté » de sa langue, par de nouveaux mots, » par une manière différente de décli- » ner & de conjuguer; mais les oreilles » Athéniennes, toujours délicates, ont » conservé, par tradition, la douceur » de la bonne & ancienne prononcia- » tion: c'est celle de tous les Grecs « qui parlent bien. »

Let. 11.

De ce que la prononciation des Grecs modernes est la plus douce, il n'en faut pas conclure qu'elle soit la véritable : adoucir une prononciation, est souvent l'altérer. Chez les Athéniens, la langue parlée, ne fut la même

(a) Voyez les observations de M. Larcher, à ce sujet, à la suite de sa traduction *de la Retraite des dix mille*.

que celle qui s'écrivoit, que jusqu'au temps d'Alexandre. C'étoit alors que le peuple d'Athènes parloit aussi purement que les écrivains de ce siècle, & qu'il se distinguoit par la délicatesse de sa prononciation : mais les garnisons Macédoniennes & barbares, changèrent peu-à-peu la langue ; &, après toutes les révolutions dont nous avons parlé, est-il étonnant que cette ville n'ait pas conservé son ancienne prononciation ? Les anciens Grecs prononçoient l'*èta* comme *è*, & non comme *i*. En effet, dit Tournefort, quelle raison auroit eue Cicéron d'écrire *Delos* & *Demosthenes*, si les Grecs avoient prononcé *Dilos* & *Dimosthenis* ? Les Latins n'avoient point dans leur langue, de caractère qui répondît à l'*èta* des Grecs ; ils étoient obligés de l'exprimer par celui qui approchoit le plus du son de cette lettre : s'ils l'eussent entendu prononcer par un *i*, ils l'auroient représenté par un *i*.

Chez les anciens, le *bêta* se prononçoit comme notre *b*. On lit dans les Commentaires d'Eustathe sur Homère, que βῆ, *bé*, est le cri des moutons. Un grammairien, qui vivoit du *Ælius-Dionys.*

temps d'Adrien, rapporte ce vers de Cratinus (*a*):

Le ſot marche en diſant, comme un mouton, bê, bê.

Les Grecs rendoient le plus ſouvent le V des Latins, par leur diphtongue ȣ, *ou*: ils diſoient *Ouernaclos* pour *Vernaculus*. Ils rendoient auſſi quelquefois cette diphtongue par un B: on trouve *Balerianos* pour *Valerianus*, quoiqu'ils écriviſſent auſſi *Oualerianos*. Dira-t-on qu'ils prononçoient la diphtongue *ou*, comme un V? Les Grecs n'avoient point cette lettre dans leur langue: le digamma F étoit ce qui en approchoit le plus; mais cette lettre n'ayant été en uſage que chez les Eoliens, & n'ayant pas même ſubſiſté long-temps chez eux, les Grecs étoient très-embarraſſés pour écrire les noms propres des Romains, où ſe trouvoit la lettre V. Comme cette lettre eſt de même organe que le B, & que les Latins la prononçoient ſouvent comme *ou*, les Grecs l'écrivirent tantôt *ou* & tantôt par un *bêta*. Cette dernière prononciation devint plus familière,

---

(*a*) ὁ δ' ἠλίθιος, ὥσπερ πρόβατον, βῆ βῆ λέγων βαδίζει.

après que les Barbares eurent inondé l'empire Romain. Ils apportèrent les prononciations vicieuſes auxquelles ils étoient habitués, & y accoutumèrent tellement les Romains, que la plupart écrivoient *Berus* pour *Verus*, *Berbex* & *Berbix* pour *Vervex*, d'où nous avons fait notre mot *Brebis*. Cette prononciation qu'avoient introduite à Rome des empereurs barbares, qui ne confioient les grandes places qu'à des barbares comme eux, devint preſqu'univerſelle : elle infecta peu-à-peu la langue Grecque, dont la pureté avoit commencé à s'altérer depuis long-temps, & la corrompit tout-à-fait, lorſque le ſiége de l'empire fut établi à Conſtantinople. C'eſt la raiſon pour laquelle *Selymbria*, *Sebaſte*, *&c.*, s'écrivent actuellement *Selivria*, *Sivas*, *&c.* : c'eſt auſſi pourquoi cette prononciation vicieuſe eſt invariablement répandue, tant en Aſie qu'en Europe.

Après la priſe de Conſtantinople par les Turcs, les ſavants Grecs qui ſe réfugièrent en Italie, y portèrent leur prononciation. Elle s'y propagea d'autant plus facilement, que beaucoup d'entr'eux eurent des chaires, & profeſsèrent leur langue.

Le goût des lettres ne s'éteignit pas entièrement dans la Grèce. On y voit, au seizième siècle, quelques prêtres qui possédoient leur ancienne langue, les uns par tradition de père en fils; d'autres, comme les habitants du Péloponnèse, de Crète & de Chio, pour avoir étudié dans les universités d'Italie. A côté de l'église de chaque grande ville, étoit une école; mais sans aucune distinction de classes ni de leçons. Un seul maître formoit les enfants à la lecture du pseautier, des heures, & des autres livres rituels. Dans les bibliothèques du mont Athos, on trouvoit un grand nombre d'ouvrages anciens sur toutes sortes de sciences. Les prêtres & les moines avoient souvent écrit des livres de philosophie, d'astronomie, de poétique & d'histoire. Mais les manuscrits ne sont pas maintenant plus respectés en Grèce que les autres monuments des arts (*a*). La bibliothèque du Grand-Seigneur, ou plutôt celle des

Turcog. p. 120.

Ibid. p. 94.

Montfauc. Palæogr. p. 438.

(*a*) Consultez l'*Hist. de l'Acad. des Inscript.*, pour l'année 1728, vol. 4, *in*-12; & la *Rélation du Voyage Littéraire*, fait par l'Abbé Sevin dans le Levant, en 1729 & 1730, même volume.

anciens

anciens empereurs Grecs, lors de la prise de Constantinople, avoit été soigneusement conservée par le commandement exprès de Mahomet II. Elle subsista jusqu'à Amurat IV. Ce prince, dans un accès de dévotion, sacrifia les livres qu'elle contenoit, à la haine dont il étoit animé contre le Christianisme : aucun n'échappa aux flammes.

Il ne reste donc plus d'espoir de retrouver les ouvrages que les savants desirent si ardemment, que dans les monastères : mais les moines croupissent dans la plus grossière ignorance. Leurs manuscrits sont ordinairement renfermés dans une chambre très-malpropre, & la moins fréquentée du couvent ; personne ne s'avise de les lire, ils sont en proie aux insectes & à la pourriture. Dans un monastère de l'île des Princes, parmi près de deux cents volumes, il ne fut pas possible à l'abbé Sevin de ramasser trente feuilles qui fussent entières. Un jour qu'il se plaignoit de cette négligence au patriarche de Jérusalem : « Lorsque j'allois » prendre possession de mon siège » lui dit ce prélat « le hazard me conduisit » dans un monastère, où je fis la dé» couverte d'une chambre remplie de

» manuſcrits. Quelque temps après, je » revins dans la même maiſon : les ma- » nuſcrits avoient diſparu. Je les de- » mandai au ſupérieur : il me répondit » naïvement, que, depuis peu, il » avoit reçu un novice; & que, faute » de chambre, on avoit jeté dans la » rivière qui couloit au pied du cou- » vent, de vieux parchemins abſolu- » ment inutiles à la Communauté. »

Si les Grecs modernes n'ont pas conſervé les productions littéraires de leurs ancêtres, ils ont à-peu-près leur langue; & leur génie étant le même, il ne faudroit, peut-être, que les replacer dans les mêmes circonſtances, pour retrouver les anciens Grecs. Voyez-les cauſer entr'eux : vous croiriez à leurs geſtes, à leurs mouvements, au ton animé de leur converſation, qu'ils diſputent, même vivement. C'eſt leur vivacité naturelle qui échauffe un ſimple récit, qui les porte à s'interrompre, qui fait parler & rend préſents les acteurs du fait qu'ils rapportent. Les jeunes filles, ſur-tout, exagèrent ce qu'elles ont vu, & les ſerments viennent toujours à l'appui de ce qu'elles avancent; car l'uſage des ſerments, ſi familiers aux anciens Grecs, ne l'eſt

Guys, let. 8 & 22.

pas moins aux modernes : « Regardez » s'écrie cette jeune fille, qui entre toute essoufflée dans l'appartement « regar-» dez la mer, voyez cet orage; ô Dieu! » secourez-nous. On dit que le gros » bateau de Zaphiri a péri; il a été » submergé : j'ai cru le voir moi-même » de notre Kiosk. Oui, ce gros bateau » avec sa grande voile, j'en jure par » mes yeux, il a été submergé ; & la » pauvre *Paramana* (nourrice) y étoit » avec deux de ses enfants, qu'elle ra-» menoit de l'île de Calki. Quand elle » aura vu la mer béante, qui s'ouvroit » pour la dévorer, elle aura embrassé » ses enfants : *Mes chers enfants, nous » périssons, & c'est moi, malheureuse, » qui vous précipite, qui ai osé vous » risquer sur la mer, ne prévoyant pas » cette affreuse tempête. Malheureuse » mère ! Téméraire Zaphiri, qui ne » connois & ne crains aucun danger ! » Méchant homme, c'est toi qui en es » la cause, & tu périras avec nous !* »

On a observé que les anciens Grecs ne citoient pas un proverbe, sans ajouter : *Le Sage a dit cela.* Ainsi, dans Théocrites : *Vous avez vu le loup, dit le Sage.* Les Grecs sont toujours sentencieux : ils aiment beaucoup les pro- *Idyll. 14.*

verbes ; il ſemble que la tradition les a conſervés, ainſi que les uſages. « Mon » fils » diſoit un père à ſon enfant « ne » te décourage & ne t'impatiente pas, » ſi le ſuccès ne répond pas à tes eſpé- » rances. Tu n'es pas heureux ; mais un » travail aſſidu ſurmontera les obſtacles » que tu rencontres. Voici ce qu'a dit » le Sage : *Il planta dans le temps une* » *vigne, & avec le temps le verjus de-* » *vint du miel.* »

Guys, let. 21.

Comme les anciens, les Grecs modernes aiment les fables & les contes. Ils ont leurs miléſiennes & leurs romans. Les vieilles femmes aiment toujours à conter, & les jeunes ſe piquent de répéter à l'envi, les contes qu'elles ont appris ou qu'elles inventent. Ces entretiens rappellent ceux des filles de Minée, qui, en travaillant à leurs broderies, s'amuſent à raconter les hiſtoriettes qu'elles ſavent.

Ovid. met. l. 4.

LUCIA. « Cette roſe que je brode, & » que j'achèverai ſûrement aujourd'hui, » me rappelle un joli conte qu'on m'a » fait du berger Dimitry de Pyrgos. » Il pourſuivoit la jeune Fanon, qui » nous apportoit tous les matins de la » crême & des fraiſes, lorſque nous » étions au village, & il lui diſoit un

» jour : *O joie de mon cœur ! ma lu-*
» *mière ! mon ame ! écoute-moi, & ne*
» *fuis point. Ecoute la vérité que je*
» *veux t'apprendre : j'en jure par ma*
» *tête, je hais le mensonge. Ecoute :*
» *je suis pauvre, je gagne peu, & ne*
» *desire rien pour moi ; mais je vou-*
» *drois être le maître de ce nombreux*
» *troupeau que je mène, pour te le don-*
» *ner ; je voudrois être le roi de ce villa-*
» *ge, pour te couronner. Ecoute encore...*
» La jeune Fanon rougit, & courut
» comme si elle se sauvoit : mais en
» courant elle laissa tomber une rose.
» Le berger la ramassa avec précipita-
» tion, & l'attachant sur sa tête : *Me*
» *voilà* » dit-il « *plus content que le*
» *maître de mon troupeau, & que le*
» *roi de mon village.*
» Zoé. Je n'oublierai jamais ce que
» j'ai entendu moi-même l'été dernier.
» Je l'ai passé dans l'île de Calki avec
» ma mère. Notre batelier Zaphiri di-
» soit un jour à Rhoda qu'il aime : *Ma*
» *chère Rhoda, hier j'étois perdu : oui,*
» *sur mon ame, mon sang s'est glacé.*
» *J'ai vu les flots courroucés s'élancer*
» *sur moi comme des serpents affreux,*
» *les gouffres de la mer prêts à m'en-*
» *gloutir & à se fermer sur moi ; une*

» *tempête horrible, un Ciel noir &*
» *lugubre annonçoient la mort; mon ba-*
» *teau, que je ne gouvernois plus,*
» *alloit se briser sur les écueils de*
» *Touzla. Tu frémis? Ah! c'est ta seule*
» *colère qui m'a fait voir tout cela; ta*
» *colère, plus redoutable que la tem-*
» *pête & que le naufrage. Je t'ai ap-*
» *paisée, tu as souri, j'ai revu le Ciel*
» *serein & la mer tranquille: j'ai été*
» *sauvé.* »

Guys, let. 8. Les Grecs n'ont rien perdu de cette heureuse sensibilité que leur départit la nature. Chez eux l'amour s'exprime encore comme se fût exprimé Sappho. On voit des Grecs amoureux, parmi le peuple sur-tout, passer les nuits sous des fenêtres, accompagner avec la lyre les chansons les plus tendres; &, dans certains accès de fureur, se faire des blessures aux bras, pour montrer ensuite les cicatrices, comme de glorieuses marques de leur amour. Dans des temps plus anciens, ils eussent fait le saut de Leucade. Il est de ces chansons que les anciens Grecs n'auroient pas Id. let. 14. désavouées; mais les tragédies en langue vulgaire, montrent l'extrême différence des Muses modernes & des anciennes.

Les Orientaux ont tous l'oreille naturellement faite pour la musique. Point de Grecs, ni de Turcs, de quelqu'état qu'ils soient, qui ne s'arrêtent pour entendre une belle voix, pour écouter le chant d'un rossignol. Il n'est pas étonnant que Milady Montagut, ait été si vivement touchée des airs qu'elle entendoit en Turquie ; & qu'après avoir connu cette musique, elle l'ait préférée à toute autre. Leurs airs de sentiment, leurs chants de douleur, pénètrent l'ame, & causent l'émotion la plus douce & la plus agréable. Id. let. 36.

Les poëtes de nos jours, ne se bornent pas à soupirer avec Sappho ; ils savent encore chanter la rose & le printemps, comme Anacréon : ils s'élèvent même à des sujets plus graves. « Je lutte contre toutes les disgraces, » plongé dans un abyme de malheurs. » Egaré, flottant sur cet Océan d'in» fortune, mon frêle bateau sera bien» tôt submergé. Des vents contraires, » impétueux, soulèvent contre moi les » flots irrités qui m'assiégent ; je soupire » au milieu d'un brouillard épais. La » mer affreuse & blanchissante d'écume, » retentit de mugissements ; ils répon» dent aux coups redoublés qui partent

» du ſein des nuages ſombres, accumu-
» lés ſur ma tête. »

Guys, let. 10. La lyre a toujours été l'inſtrument favori des Grècs : la lyre & la guittare ſont encore aujourd'hui les principaux inſtruments ; le berger joue indifféremment de la muſette, de la flûte, ou de la lyre.

Mariages. Id. let. 16. Montrer les mariages ſous la ſimplicité des mœurs, & accompagnés de l'innocente joie de l'ancien temps, c'eſt les préſenter ſous l'aſpect le plus riant; c'eſt retracer ceux des Grecs modernes : ils ont conſervé la plupart des cérémonies qui s'obſervoient anciennement; &, dans l'eſpoir qu'une poſtérité nombreuſe pourra recouvrer un jour, à la faveur d'une révolution, tout ce que les conquérants de la Grèce leur ont enlevé, ils ſe livrent ſans contrainte au penchant de la nature. On voit chez eux peu de célibataires, & ils ſe marient fort jeunes.

Les Grecs n'ont pas, comme les anciens, de temps marqué pour les noces; mais, comme eux, ils ont de ces femmes appellées encore *Proxénètes*; d'autant plus néceſſaires, que les filles étant preſque toujours renfer-

mées dans le *Gynæcéon*, un homme ne peut se décider pour celle qu'on lui propose, que sur le rapport qu'on lui en fait : dès que le voile tombe devant lui, il est engagé de manière à ne pouvoir plus reculer.

Des fêtes précèdent & annoncent la cérémonie du mariage. On mène au bain, comme en triomphe, la jeune mariée, accompagnée de plusieurs femmes. Le jour de la cérémonie, la marche est ouverte par des danseurs, par des instruments, & des chanteurs qui entonnent l'épithalame. C'est la même pompe que chez les anciens. Les yeux baissés, chargée d'ornements, & soutenue par des femmes, ou par deux de ses proches parents, la mariée marche avec une lenteur affectée. On s'empresse à la voir : le flambeau de l'hymen la précède.

Arrivés à l'église, les nouveaux époux portent chacun une couronne, que le prêtre, pendant la célébration, change alternativement, en donnant celle de l'époux à l'épouse, & celle de l'épouse à l'époux. C'est encore aux anciens qu'est dûe l'origine de cette couronne. Une autre cérémonie, symbole du contrat & de l'alliance, & que

les modernes ont conſervée, eſt la coupe de vin qu'on préſentoit au nouvel époux, en ſigne d'adoption : après lui, l'épouſe bûvoit dans la même coupe, qu'on offroit enſuite aux parents & aux convives. Aujourd'hui le prêtre, après avoir béni les époux, leur préſente la coupe de vin ; il en donne enſuite au parrain, à la marraine & aux témoins.

La mariée eſt reconduite, ſoutenue par des femmes ou par des hommes. A la porte du mari, on étend un tapis ſur un crible, & on la fait marcher deſſus : ſi le crible ne crevoit pas ſous ſes pieds, on auroit contr'elle des ſoupçons qui alarmeroient ſon époux.

La fête ſe paſſe en jeux, en divertiſements & en danſes : des baladins & des ſauteurs amuſent les conviés par leurs tours d'adreſſe & de force. Ainſi Ménélas, dans l'Odyſſée, célèbre le mariage de ſa fille. Les dragées que le nouveau marié donne à chacun de ceux qui aſſiſtent à ſes noces, ou qui vont le voir, ont peut-être rapport à l'ancien uſage de diſtribuer des noix ; pour faire voir que le jeune époux renonçoit aux amuſements de l'enfance.

L'amour conjugal est en Grèce dans toute sa force, & conforme à l'idée qu'en donnent les anciens. Tout ce que dit Claudien de la dignité d'une mère, qui par ce seul titre conserve sur son mari, le pouvoir que ses attraits effacés par l'âge, ne lui donnent plus, se vérifie exactement chez les Grecques modernes. L'amour paternel & la piété filiale, sont des vertus respectées parmi eux. Ils exercent très-régulièrement l'hospitalité : la maison est en fête à l'arrivée de l'étranger.

Amour conjugal, paternel, filial : hospitalité.

Guys, let. 17.

Cet autre sentiment qui paroît si peu fait pour entrer dans l'ame des esclaves, l'amour de la patrie, n'a pu s'éteindre sous les ruines des plus beaux monuments de leur gloire. Malgré l'état actuel d'Athènes, de Sparte, de Mitylène, de Corinthe, les habitants de ces anciennes villes montrent encore le plus tendre amour pour leur patrie. Chez le Grec insulaire, cet amour est plus fort & plus décidé ; sans doute parce qu'isolé dans un petit monde à part, il conserve plus fidellement ses mœurs, & les usages qui le distinguent. On partage la joie & l'admiration avec laquelle les Grecs parlent

Amour de la patrie.

Id. let. 39. & à ses enfants.

de leur pays natal : le seul nom de patrie les remue puissamment. Ils s'identifient encore avec leurs ancêtres.
Hist. Litt. du m. âge, p. 79. M. Anson, frère du lord, voyageant en Orient, loua un vaisseau pour visiter l'île de Ténédos. Dans la traversée, le pilote, qui étoit un vieillard Grec, lui dit, avec un air de satisfaction : « Ce fut là que notre flotte s'arrêta ». — « Quelle flotte » demanda M. Anson. — « Notre flotte au siége de Troie ».
Guys, let. 30. & à ses enfants. Pindare s'attendrit en parlant à sa patrie. « Thèbes » s'écrie-t-il, « ô ma » mère » ! Les Grecs avoient pour elle des sentiments de fils : avec quel empressement & quelle joie ils revoyoient, après une courte absence, ce doux pays de la Grèce, que rien ne pouvoit leur faire oublier ! ils le portoient toujours dans le cœur. Virgile voulant peindre le tendre amour d'un ci- *Æneid. l.* 10. toyen vertueux, nous représente ce jeune Grec qui s'étoit attaché à la fortune d'Evandre, mourant dans une terre étrangère, &, au moment qu'il expire, occupé du souvenir de sa chère Argos.

Si ce doux & sublime sentiment ne peut aujourd'hui se manifester avec le même éclat, le temps ni les révolutions

ne l'ont point affoibli. Toujours enchantés de leur pays, les Grecs ne voyagent que pour s'instruire & pour commercer, & reviennent chez eux pour jouir. La Grèce moderne, couverte du long voile des esclaves, est une mère captive, affligée, que ses enfants embrassent avec tendresse, & promettent de ne point abandonner.

On retrouve avec plaisir, parmi les Grecs, ces usages qui annoncent un peuple simple & ami des siens. Chez eux, plus que dans aucun autre pays, on remarque l'affinité, les liaisons qui se forment entre voisins. Ce nom est sacré; ils le prononcent affectueusement, & toujours par préférence au nom propre. Le voisin est regardé comme le parent le plus proche; comme le meilleur ami : il est le premier invité; on le consulte dans les occasions.

Usages. Guys, let. à ses enfants.

Dans toutes les bonnes maisons, la nourrice du maître & de la maîtresse fait encore partie de la famille. Les filles esclaves sont traitées, comme elles l'étoient anciennement, avec beaucoup de douceur & d'humanité : on les affranchit après un certain temps; il en est

Id. let. &

même qu'ils adoptent encore jeunes, & qu'ils appellent *Filles de leur ame*, (Psychopedi, Psychopela). Les servantes ou les esclaves, travaillent, comme anciennement, à la broderie, avec leurs maîtresses, & font tout le service intérieur de la maison. Lorsque la maîtresse sort, elles sont obligées de la suivre. Dans une comédie de Térence, un esclave montrant à son maître les dames qui arrivent, lui dit : « Ne les » reconnoissez-vous pas, à ce troupeau » de servantes qui les suit » ? Une honnête femme ne peut sortir sans avoir au moins une suivante : celles d'un rang supérieur, & qui veulent étaler ou leur opulence ou leur vanité, se font suivre de plusieurs.

Heaut. act. 2. scen. 2.

Les jeunes filles sortent peu, & ne vont à l'église que quand elles sont mariées. Ce dernier usage, tout ancien qu'il est, n'est pas suivi avec la même rigueur : cependant elles ne sont pas moins resserrées qu'elles ne l'étoient anciennement. Elles n'oseroient se montrer dans la compagnie des hommes, à moins que le père ou la mère n'y soient présents & ne le trouvent bon : elles passent le temps à broder avec leurs esclaves, ou à regarder les passants par

les jalousies de leurs fenêtres.

Suivons la jeune Grecque depuis son lever. En sortant du lit, elle se jette nonchalamment sur son sopha, sans songer à s'habiller encore. Elle s'y endort dans la chaleur du jour; une esclave qui est à genoux devant elle, tient un éventail pour la rafraîchir. Les dames le portent à la campagne. Cependant elle prend son miroir, & la corbeille où sont ses ajustements: elle compose en s'amusant, la coëffure la plus haute que portent les Grecques. L'esclave attentive & empressée, lui apporte des fleurs, du lilà, des roses, de l'acacia avec ses feuilles: elle en couronne sa tête. Nous avons fait le détail de la toilette des dames de l'ancienne Grèce: il y auroit aujourd'hui plutôt à y ajouter qu'à en retrancher. La coëffure se varie de plusieurs manières. Quelquefois les cheveux tombent en tresses sur leurs épaules; souvent ils sont roulés autour de la tête, ou rattachés négligemment avec quelques fleurs. L'habit des jeunes filles leur serre étroitement la taille, pour la rendre fine & légère: aussi cette gêne les incommode-t-elle souvent, & mangent-elles très-peu.

Guys, let. 32.

Id. let. 34. 4. 6. 7. 9. 10. 13. 14. 15.

Les dames Grecques ont toujours aimé à se couvrir de pierreries : leurs boucles de ceinture, leurs colliers, leurs bracelets en sont enrichis ; &, quoiqu'elles se plaisent à couronner leurs têtes des plus belles fleurs du printemps, les diamants brillent à côté du jasmin & des roses. Elles se parent souvent sans sortir de chez elles, & uniquement pour elles-mêmes, ou pour leurs maris ; car, en leur absence, la plupart négligent constamment leur parure. Lorsqu'elles vont un peu loin, ne voulant pas étaler leurs bijoux dans les rues, elles les font porter avec elles, pour s'en parer avant d'entrer dans la maison où elles vont se rendre : elles les ôtent pour revenir, quand leur visite est faite. Térence parle de cet usage.

Le voile a été fidellement conservé par les femmes Grecques : il fait encore une partie essentielle de leur habillement, & distingue les conditions par ses différences. Celui des dames est de mousseline, & tissu d'or aux extrémités ; celui des servantes, ou des femmes du commun est uni & sans or. Il est un art pour l'ajuster, pour se voiler décemment, agréablement.

Le voile Grec ne couvre point le visage, comme celui des femmes Turques; aussi les Grecques modernes prennent-elles celui-ci pour se cacher avec plus de soin, & pour éviter les insultes, lorsqu'elles vont loin de chez elles, & dans les quartiers des Turcs. Les ceintures, le fard, la peinture des sourcils, existent encore dans la Grèce. L'usage des bains, si fréquent parmi les anciens, ne l'est pas moins chez les modernes : outre les bains publics, que les Turcs fréquentent beaucoup, les personnes riches en ont encore chez elles. Les anciens Grecs ne faisoient usage que des bains chauds; ce que les Turcs & les Grecs modernes pratiquent encore, quoique le fréquent usage, fasse beaucoup perdre aux femmes de leur beauté. Elles vont en troupes au bain public : c'est un jour de fête pour elles.

Le soleil s'approche de l'horizon, l'ombre s'étend : impatiente de sortir, de se montrer, la jeune Grecque descend au jardin ou à la prairie; son voile jeté négligemment autour de son cou, flotte au gré du vent. Simple dans sa parure, elle n'a plus qu'un petit bonnet sur la tête, & quelques fleurs que deux

tresses de cheveux qu'elle a relevés, ferrent & retiennent par un double contour : le reste de sa longue chevelure, tombe en ondoyant sur ses épaules ; elle court se joindre à des compagnes qui l'appellent & qui l'invitent à danser.

Danse. A l'aspect de la danse, la jeune fille court comme Atalante ; comme Diane, elle va se mettre à la tête des Nymphes. Elle donne à une de ses compagnes le bout de son voile, & tient l'autre : le vent enfle mollement ce voile léger ; & toutes les danseuses, avec la rougeur de l'innocente & vive joie qui brille dans leurs yeux, passent & repassent en cadence sous cet arc flottant, qui représente celui d'Iris. Trop âgés pour danser, les mères & les vieillards assis sous des arbres, sont présents à ces jeux. Des jeunes gens qui apperçoivent ces danses, accourent s'y mêler pour les animer davantage.

Les principales danses d'aujourd'hui sont la Candiote, la danse Grecque, l'Arnaoute, les danses de la campagne, la Valaque & la Pyrrhique. Cette dernière est la véritable danse militaire : ce sont les conquérants du pays qui

s'y exercent, ainſi qu'à la lutte, à la courſe, & à tous les anciens jeux de courage & de force. Ces maîtres, en enlevant la liberté aux naturels, ſemblent les avoir condamnés à leur céder encore tout ce qui ſervoit à former & à entretenir parmi eux, les diſpoſitions aux travaux militaires. La Pyrrhique eſt danſée par les Turcs & par des Thraces, qui, armés de boucliers & d'épées, ſautent légèrement au ſon des flûtes, ſe portent & parent des coups avec une agilité ſurprenante.

Ces jeux célèbres qui font les époques des plus beaux jours de la Grèce, ont paſſé avec eux. Il ne reſte plus que les jeux domeſtiques, dont pluſieurs nous ont été tranſmis des temps les plus reculés, & que, par conſéquent, il eſt inutile de décrire : nous nous bornerons au *Clidona*. Jeux.

Pour ſavoir le bon & le mauvais ſuccès de leurs amours, les Grecs ne ſe ſervent plus du Cottabe, ni d'une feuille de roſe qu'on faiſoit claquer dans la main, comme nous l'apprend Anacréon : c'eſt le *Clidona* qui découvre tout ; il eſt l'oracle que les jeunes Grecques conſultent.

La veille du jour marqué pour ce jeu, deux jeunes filles ont soin de tirer de toutes les personnes qui doivent en être, ce que chacun doit mettre dans le vase ; c'est-à-dire, une bague, une pièce de monnoie, ou autre gage de cette espèce. Elles vont ensuite, en observant un silence religieux, remplir ce vase, d'eau de fontaine : elles le couvrent de feuilles de myrthe & de laurier, & le gardent soigneusement exposé en plein air jusqu'au lendemain. On s'assemble à l'heure indiquée : une des Nymphes découvre le vase, en présence de toute l'assemblée, tandis que l'autre chante ou récite le couplet fait exprès pour le jeu : ce qu'on appelle ouvrir le *Clidona*. Chacun, nommé à son tour par celle qui conduit le jeu, récite un distique, & on retire en même-temps du vase, une pièce qu'on rend à celui à qui elle appartient. On lui applique le sens du couplet qu'on a dit au hazard, & on l'interprète en sa faveur, ou à son désavantage. Ces paroles fortuites sont les oracles ou les présages qu'on s'attribue mutuellement, & on continue dans le même ordre jusqu'à ce que tout ce qui a été mis, dans le vase soit retiré, & bien recon-

nu. On boit mystérieusement l'eau, pour découvrir si la pensée qu'on a, est vraie; si ce qu'on desire arrivera. Quelquefois, lorsqu'il y a des mécontents, on remet tout dans le vase, & le jeu recommence. Ce n'est alors qu'une parodie de la première pièce: chacun dit, avec une liberté souvent indécente, tout ce qui lui plaît; on rit beaucoup, on glose encore plus, & les oreilles chastes se retirent.

Les Grecs n'ont point de lits comme les nôtres; ils ne font que jetter des matelas sur les sophas, pour être couchés plus mollement. Point de cheminées dans les chambres; un brasier échauffe l'appartement, au milieu duquel on le met: usage très-ancien dans tout l'Orient. Pour garantir le visage de l'incommodité & de l'ardeur du brasier, souvent dangereux, on a imaginé le *Tendour*. Cette table quarrée, sous laquelle le feu est placé, est couverte d'un tapis, qui, de tous côtés, tombe jusqu'à terre, & d'un autre en soie, plus ou moins riche, qui pare le *Tendour*, autour duquel on s'assied sur le sopha ou sur des carreaux. On peut mettre à-la-fois les pieds & les mains sous la couverture, qui, enve-

loppant le brasier de toutes parts, entretient une chaleur douce & durable. Le Tendour est principalement à l'usage des femmes, pendant l'hiver: elles y passent presque toute la journée à broder, ou à recevoir des visites.

Du temps de St Jean-Chrysostome, les Grecs avoient, par magnificence, des tables bordées d'argent, fort pésantes, qui avoient la figure d'un grand *Sigma*, C. Telle est encore la forme des tables chez les modernes; si ce n'est qu'il n'y a plus d'argent, & qu'autour il y a des carreaux pour s'asseoir. L'agrément de la table consiste encore pour eux, dans le seul plaisir de boire & de manger, souvent avec excès: aussi les Grecs appelloient anciennement les repas, Συμπόσιον; c'est-à-dire, une assemblée de personnes qui boivent & mangent ensemble; tandis que les Latins l'appelloient *Convivium*; ce qui signifie un cercle de personnes en société, invitées ou réunies pour vivre ensemble, & s'entretenir agréablement.

Spon, t. 2. p. 356. Guys, let. 10.

Les Grecs boivent toujours le vin pur, & lorsqu'ils sont en compagnie, le vase passe à la ronde, comme les santés qu'ils portent. L'usage de chanter à

table est très-ancien chez eux ; ainsi que les couronnes de fleurs qui peignent si bien la joie des convives.

Les fleurs ornent aussi la tête des amoureux ; ils en attachent encore à la porte de leurs maîtresses. Dans leurs festins champêtres, qu'ils appellent Ἔυθυμήαι, *délassements de l'esprit*, parce qu'on y mêle les jeux & les danses, il y a, suivant le nombre des convives, une table qui a souvent la forme d'un Π. Les personnes les plus distinguées se mettent au fond ; le maître du festin vient ensuite. Celui-ci boit d'abord à la prospérité de tous les convives, qui lui rendent successivement, le verre à la main, les mêmes souhaits. Des agneaux farcis, recouverts de leurs peaux & cuits au four, sont les principaux mêts de ce repas. On apporte des cruches pleines de vin ; on verse sans mesure, & l'on permet aux farceurs d'entrer. Les chansons, qui ont commencé par des airs & des paroles graves, deviennent plus libres & plus gaies ; enfin on prend la lyre, & quelques convives se lèvent pour danser. On commence par un & deux danseurs, dont la danse vive ressemble à notre rigaudon, qui

paroît d'origine Grecque : la danse finit par un branle.

Enterrements, tombeaux.

Dans cette campagne, où tout invite à la joie, dans ce paysage riant, embelli par les jeux & les danses, quel contraste vient frapper les regards! Non loin du village s'offrent des marbres épars : un prêtre en longue robe, récite des hymnes; des femmes affligées, allument des cierges, pleurent sur des tombeaux, & semblent évoquer les mânes par leurs gémissements & leurs larmes. Ce spectacle fait évanouir la joie des festins. Pénétrons dans cette maison où des cris perçants annoncent que la mort vient d'entrer. Cette femme défaillante, est une mère désolée qui a perdu sa fille. « Ma chère fille » s'écrie-t-elle « toi qui me prévenois » toujours, qui la première m'as donné » le doux nom de mère, qui volois » dans mes bras en me voyant, tu es » sourde à mes cris ! Hélas ! mes cris » perceront jusqu'au fond du tombeau » où tu descends; ils s'élèveront jusques » aux Cieux; c'est ta mère qui t'appelle. » Ma fille ! que dis-je ? mon ame, ma » vie, mon soutien ! as-tu pu m'abandonner ainsi !... Barbares ! pourquoi » m'arrêtez-vous ?

Guys, let. 28. 19.
Tournef. let. 3.

» m'arrêtez-vous? Je vais voir ma fille;
» elle m'attend, elle m'appelle · non,
» elle n'est point morte. Ah ! par pitié,
» laissez-moi mon erreur ; ou, si elle
» ne vit plus, laissez-moi embrasser ce
» corps glacé. Ne puis-je le réchauffer,
» lui redonner la vie ?.... »

Dès qu'une personne a fermé les yeux, il est du cérémonial de pousser des cris lamentables, non-seulement dans la maison du défunt, mais dans tout le quartier : jusqu'à ses ennemis, tous affectent de pleurer sa mort. Des pleureuses à gage expriment, en hurlant & en se frappant la poitrine avec violence, la douleur de la famille; tandis que quelques-unes de leur troupe, chantent les louanges de la personne morte. Les proches parents & les amis suivent le convoi : les femmes & les filles pleurent, &, les cheveux épars, accompagnent de leurs cris, les prières des papas. Si c'est une jeune fille, les femmes, de leurs fenêtres, jettent des roses & des eaux de senteur sur le cercueil, quand il passe. Le repas des funérailles n'a pas été négligé par les Grecs modernes : c'est le plus proche parent qui est chargé de ce soin, & qui par-là termine la cérémonie.

Les tombeaux des Grecs, comme ceux des Turcs & des autres peuples de l'Orient, sont situés sur les chemins; &, quoiqu'ils ne soient pas entourés de murs, ils n'en sont pas moins un asyle sacré. Le marbre, les ornements & les épitaphes des tombeaux, distinguent les états & les professions: on ne manque pas de graver un ciseau sur la tombe d'un sculpteur, des armes sur celle d'un militaire, &c.; c'est un usage ancien. Outre les pierres qu'on met sur les tombeaux, on y trouve de petites colonnes sépulcrales, qui, comme autrefois, portent simplement les noms de ceux qui y sont enterrés. Les épitaphes modernes, conservent la simplicité qui les caractérisoit anciennement.

Constants dans leurs sentiments de tendresse & d'amitié, & fidèles à l'observation de l'ancien usage, les Grecs vont de temps-en-temps pleurer sur les tombeaux. Ils ne craignent pas de chercher la douleur qui nous attache à l'humanité. Pendant les fêtes de Pâques, qu'ils célèbrent avec beaucoup de joie & d'éclat, il est un jour où ils se rendent en foule sur les tombeaux, pour y donner des larmes à leurs pa-

tents, à leurs amis, &, peut-être, à la perte de leur ancienne liberté.

Les Grecs se persuadent que le Diable entre dans le corps de certaines personnes après leur mort, qu'il les ranime en quelque manière, & en forme des fantômes terribles, qui tourmentent les vivants. Il faut lire, dans Tournefort, l'histoire d'un de ces prétendus revenants, qu'ils appellent *Vroucolacas*, pour juger à quel point la superstition peut troubler l'esprit du peuple.

Tels sont les Grecs modernes: l'ombre d'un beau tableau, le squélette d'une grande nation. Des siècles d'esclavage n'ont point humilié l'orgueil de ce peuple, toujours fier de ce qu'il sait avoir été, & pouvant sortir un jour, de l'avilissement où il est réduit. Roubaud.

Fin du seizième & dernier volume.

TABLE DES LIVRES.

Contenus dans le seizième volume.

Fin de la Table des Livres.



TABLEAU GÉNÉRAL DE L'HISTOIRE DE LA GRÉCE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

La Grèce avant l'arrivée des Colonies étrangères.

SECONDE ÉPOQUE.

Depuis l'arrivée d'Inachus, 1878 ans av. J.C. jusqu'à la prise de Troie, en 1284 : espace de 594 ans.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Depuis le retour des Grecs, jusqu'à la destruction du Royaume de Lydie en 508 : espace de 776 ans.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Depuis les démêlés des Grecs avec les Perses, 508 ans av. J. C. jusqu'à l'administration de Périclès, en 441 : espace de 67 ans.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

Depuis l'administration de Périclès, 441 ans av. J. C. jusqu'à la paix d'Antalcidas, en 386 : espace de 55 ans.

SIXIÈME ÉPOQUE.

Depuis la paix d'Antalcidas, 386 ans av. J. C. jusqu'à la mort d'Alexandre, en 324: espace de 62 ans.

SEPTIÈME ÉPOQUE.

Depuis la mort d'Alexandre, l'an 324 av. J. C., jusqu'à l'entier asservissement de la Grèce, en 146 : espace de 178 ans.

HUITIÈME ÉPOQUE.

Depuis l'asservissement de la Grèce par les Romains, jusqu'à nos jours.

Fin du Tableau général de l'Histoire de la Grèce.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, ce manuſcrit, & n'y ai rien trouvé qui ne doive en faire deſirer l'impreſſion. A Paris, ce 15 Mai 1788. Hoüard.

ERRATA.

PAGE 40, *ligne* 21, de Serres, de Bérée; *lisez*: de Serres & de Bérée.

Page 54, *ligne* 20, Zygomatas; *lisez*: Zygomalas.

Page 72, *ligne* 23, base; *lisez*: bosse.

Page 156, *ligne* 7 & 8, un songe; *lisez*: un beau songe.

TABLE
DES MATIÈRES

Contenues dans cet Ouvrage, depuis le second volume, jusques & compris le seizième & dernier.

A

Attaginus,

E.

Ephore

G.

Gymniques,

I.

N.

Fin de Table des Matières.